LES VILLES D'OR

Louis BERTRAND

LES VILLES D'OR

OUVRAGES DE M. LOUIS BERTRAND

ROMANS

LE SANG DES RACES. (Ollendorff, éditeur.)
LA CINA. (Ollendorff, éditeur.)
LE RIVAL DE DON JUAN. (Ollendorff, éditeur.)
PÉPÈTE ET BALTHASAR. (Ollendorff, éditeur.)
L'INVASION. (Fayard, éditeur.)
LES BAINS DE PHALÈRE. (Fayard, éditeur.)
MADEMOISELLE DE JESSINCOURT. (Fayard, éditeur.)
LA CONCESSION DE MADAME PETITGAND. (Fayard, éditeur.)
SANGUIS MARTYRUM. (Fayard, éditeur.)
L'INFANTE (Fayard, éditeur.)

HISTOIRE ET VOYAGES

LE JARDIN DE LA MORT. (Ollendorff, éditeur.)
LA GRÈCE DU SOLEIL ET DES PAYSAGES. (Fayard, éditeur.)
LE MIRAGE ORIENTAL. (Perrin, éditeur.)
LE LIVRE DE LA MÉDITERRANÉE. (Bernard Grasset, éditeur.)
SAINT AUGUSTIN. (Fayard, éditeur.)
LES PLUS BELLES PAGES DE SAINT AUGUSTIN. (Fayard, éditeur.)
LE SENS DE L'ENNEMI. (Fayard, éditeur.)
LES PAYS MÉDITERRANÉENS ET LA GUERRE. (La Renaissance du Livre.)

CRITIQUE

LA FIN DU CLASSICISME ET LE RETOUR A L'ANTIQUE. (Fayard, éditeur.)
GUSTAVE FLAUBERT. (Mercure de France.)

Copyright by Louis Bertrand, 1921.

LOUIS BERTRAND

LE CYCLE AFRICAIN

LES VILLES D'OR

ALGÉRIE ET TUNISIE ROMAINES

Veteranorum militum novo conditu, splendidissima colonia sumus.

APULÉE, *Apologie.*

PARIS
ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD

Il a été tiré de cet ouvrage :

Dix exemplaires sur papier du Japon,
numérotés de 1 à 10.

Quatre-vingts exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 11 à 90.

Cent soixante-dix exemplaires
sur papier pur fil des Papeteries Lafuma,
numérotés de 91 à 260.

PRÉFACE

Je ne me flatte pas d'avoir découvert l'Afrique romaine. Voilà longtemps qu'elle l'a été par les archéologues et les historiens.

Mais je crois en avoir offert au public une image neuve, ou du moins une idée autre que celle des érudits, de même que j'ai apporté une conception nouvelle de l'Afrique du Nord, laquelle n'est, en somme, que l'ancienne province romaine d'Afrique.

Cette idée, qui est mienne, je l'ai formulée et développée maintes fois. J'y reviens encore. Il ne faut pas avoir peur de se répéter. Le public et la critique elle-même sont si lents à comprendre, surtout quand ils ne veulent pas comprendre, quand on heurte, en eux, d'invincibles préjugés!

Voici donc ce que j'ai tenté, voici en quoi consiste proprement mon œuvre africaine :

— D'abord, je crois avoir introduit dans la littérature romanesque l'idée d'une Afrique latine toute contemporaine, que personne, auparavant, ne daignait voir. J'ai écarté le décor islamique et pseudo-arabe qui fascinait des regards superficiels, et j'ai montré, derrière cette vaine figuration, une Afrique vivante qui se différencie à peine des autres pays latins de la Méditerranée. Le reste n'est que mort et que décrépitude, et c'est dans les cadres de cette Afrique neuve que devront entrer tous les Africains, — quels qu'ils soient, — qui veulent vivre de la vie moderne.

— Cette Afrique latine, j'ai montré ensuite qu'elle n'était point un accident, un fait anormal et tout récent dû à la conquête française, mais qu'elle avait des racines profondes dans le passé. En d'autres termes, l'Afrique française d'aujourd'hui, c'est l'Afrique romaine qui continue à vivre, qui n'a jamais cessé de vivre, même aux époques les plus troubles et les plus barbares. Les archéologues connaissaient parfaitement cette Afrique du passé. Mais ils semblaient couper les ponts entre elle et celle du présent. Mon unique mérite a été de les rétablir, de faire la synthèse, de concevoir les Afriques de tous les temps comme un seul et même organisme, une seule et même âme collective, dont la vie se perpétue à travers les siècles. Sophonisbe, Massinissa, Juba II, Ter-

tullien, saint Augustin sont des types d'Africains plus ou moins latinisés ou hellénisés, qui se répétèrent maintes fois et qui se répéteront encore dans l'histoire africaine.

Je ne prétends pas éliminer ou nier l'apport des Arabes ni même des Turcs. Je ne veux ôter le pain de la bouche à aucun professeur de langue ou d'art arabe. Qu'ils ne se hâtent point de me réfuter sans savoir exactement quelle est ma thèse.

Je veux dire seulement ceci : c'est que les propagateurs de l'Islam ont eu beau jeu dans un pays décapité de sa noblesse, de sa classe intellectuelle et travailleuse, déja décimé par les Vandales et mal restauré par les Byzantins. Toute l'élite africaine avait passé la mer, s'était réfugiée en Sardaigne, en Sicile, en Italie, en Gaule et en Espagne, emportant, avec ses méthodes de culture et d'irrigation, les reliques de ses martyrs et les livres de ses bibliothèques. Au moment des invasions arabes, il n'y avait plus en Afrique que les couches inférieures de la population. Encore ces misérables ont-ils opposé une longue résistance à la religion de leurs oppresseurs. Jusqu'au XIV^e^ *siècle, ils ont entretenu des communautés chrétiennes. Finalement ils durent capituler. Mais ils continuèrent à vivre sur le matériel de la civilisation gréco-latine, — et cela pour une excellente raison, c'est qu'il n'y en avait pas d'autre.*

Ils lui empruntèrent, comme par le passé, tout ce qui était nécessaire à des hommes qui ne pensent pas, ou qui ne pensent plus selon les formes et selon le rythme de la civilisation occidentale. Qu'à ce vieux fonds indélébile se soient ajoutés des apports orientaux, — et plus spécialement persans, — il est bien probable. Mais ce n'étaient là que des accessoires : l'essentiel, c'est le vieil héritage de la Berbérie romanisée.

Une telle constatation n'a rien d'hostile à l'Indigène d'aujourd'hui, — bien au contraire. Elle rétablit le lien entre les Africains autochtones et les Latins d'Occident, — les uns et les autres bénéficiaires, à des degrés inégaux, d'une même civilisation. En quoi est-ce désobliger l'Algérien ou le Tunisien musulman que de lui rappeler ses ascendants latins? Combien de fois n'ai-je pas entendu, en Égypte, des Musulmans me vanter avec orgueil la vieille civilisation égyptienne et prononcer, devant les temples de Louqsor et de la Vallée des Rois : « Voilà ce qu'ont fait nos ancêtres, les Pharaons! »

Pourquoi nos Arabes, devant les ruines de Thimgad, de Théveste ou de Madaure, ne diraient-ils pas, eux aussi : « Voilà ce qu'ont fait nos ancêtres, les Romains! »

— Quant à nous Français, nous ne pouvons que nous réjouir qu'il en soit ainsi. En rentrant en

Afrique, nous n'avons fait que récupérer une province perdue de la Latinité. Et voilà la troisième idée génératrice de mon œuvre africaine. Simplement pour avoir mis cette idée en lumière, j'ai restitué à nos colons leurs titres de noblesse et de premiers occupants. Héritiers de Rome, nous invoquons des droits antérieurs à l'Islam. En face de l'Arabe usurpateur et même de l'Indigène asservi et refaçonné par lui, nous représentons les descendants des fugitifs, des vrais maîtres du sol, qui débarquèrent en Gaule avec leurs reliquaires et les archives de leurs églises. Partout où se dressèrent les faisceaux du Proconsul et les aigles des Légions, nous sommes chez nous. Nous représentons la plus haute et la plus ancienne Afrique. Le monument symbolique du pays, ce n'est pas la mosquée, c'est l'arc de triomphe. Il est absurde de lui imposer officiellement une architecture pseudo-mauresque comme plus nationale, ou plus antique. La plus antique et la plus nationale, c'est l'architecture gréco-latine. La villa romaine est plus antique et plus africaine que la villa mauresque. La première est l'œuvre d'autochtones, tandis que la seconde est l'œuvre d'étrangers, renégats italiens, grecs ou levantins.

— Enfin (et voici la quatrième idée que je me suis efforcé d'illustrer et de commenter), j'ai considéré l'Afrique, non plus seulement comme

un magasin de décors ou une alcôve voluptueuse, — mais comme une école, — *école d'énergie et quelquefois d'héroïsme, de régénération physique, intellectuelle, nationale et sociale. Dans une société bourgeoise comme la nôtre, sans cesse menacée de ramollissement par excès de bien-être ou de sentimentalité humanitaire, il est bon d'avoir à sa porte une zone de vie rude et souvent troublée, où l'on rapprend le sens du Barbare et de l'Ennemi. Le voisinage d'une humanité rudimentaire, sauvage, violente, difficile à pénétrer, est une perpétuelle et salutaire leçon de psychologie pour le civilisé utopique et surtout pour le Français qui, invinciblement, se figure d'après lui-même le reste de l'univers.*

Ces idées ne me sont pas venues tout d'un coup, ni tout de suite. Elles se sont formées en moi petit à petit, lorsque j'étais en Afrique, à force de regarder, d'observer et de réfléchir. Sans doute on les rencontrera déjà ébauchées, et quelquefois exprimées, dès mes premiers livres. Mais c'est seulement à la longue que j'en ai pris une pleine conscience.

On me permettra d'indiquer ici les chemins plus ou moins détournés que j'ai suivis, pour arriver à cette conception nouvelle de l'Afrique du Nord.

*
* *

Le printemps dernier, me retrouvant encore une fois à Alger, j'étais allé m'asseoir en un lieu qui m'est cher entre tous, sous les eucalyptus et les pins en parasol du Jardin Marengo, au pied de la colonne commémorative, où se lit cette inscription touchante et naïve : « Belvédère du 15 Juin 1830. Dédié aux braves de la jeune et de la vieille armée par un vieux grognard. »

De la terrasse ombragée où j'étais assis, je percevais la rumeur laborieuse de l'Alger moderne, devenue une grande ville de deux cent mille habitants, une véritable capitale, et je mesurais, avec un frémissement de joie patriotique, le chemin parcouru depuis 1830, depuis le temps où le « vieux grognard » bâtissait sa colonne, et même depuis 1890, l'année où je débarquai pour la première fois devant la Mosquée Blanche et le triangle neigeux de la Casbah.

Au loin, à travers les éventails des palmiers, je voyais s'enfler et resplendir le bleu de la mer. J'entendais le grondement presque continuel des lourds camions automobiles, des formidables trains de camions, qui, au bas du jardin, ébranlaient la chaussée et les buildings en arcades des

avenues toutes neuves. Mais le vieux petit jardin, à l'aspect provincial, restait paisible et modeste comme autrefois. Presque rien n'y avait bougé au milieu des convulsions et des bouleversements des nouveaux quartiers. Comme autrefois, les petits employés, les retraités du voisinage lisaient leur journal sur les bancs. Le jet d'eau s'égouttait doucement dans sa vasque pleine de grenouilles. Et, tout en haut du jardin, entre les fleurs violettes des bougainvilliers, je distinguais toujours les koubas immaculées et les faïences peintes de la mosquée de Sidi Abd-er-Rhaman. Devant ce spectacle contrasté, ce calme paysage colonial, resté à peu près le même depuis un demi-siècle, et le tumulte de la ville neuve en transformation perpétuelle, voici que je retrouvais, dans toute leur fraîcheur, mes impressions, mes émotions juvéniles du temps où je méditais Le Sang des Races.

Époque de morne platitude, où vraiment on se sentait le cœur vide de toute espérance. J'étais tombé, en arrivant ici, dans un déprimant milieu de fonctionnaires, pauvres êtres sans joie, sans beauté, sans élan, sans désir d'aucune sorte, sinon de vulgaires félicités matérielles, d'ailleurs complètement annihilés par la politique et les plus sots préjugés. On aurait dit que la torpeur du climat les engourdissait. Sans cesse ils me répétaient : « Ici, il n'y a rien à faire ! Tout effort

est inutile. À quoi bon ? On est enterré : c'est pour longtemps! » *D'autres, qui semblaient plus qualifiés pour me servir de guides, achevaient de décourager mes illusions, de tuer en moi jusqu'à la curiosité de cette terre ardente, où j'arrivais avec des yeux avides, une immense attente de choses inconnues et merveilleuses. Ils ne faisaient que gémir :* « *L'Algérie coûte cher à la France! Elle coûte beaucoup plus qu'elle ne vaut... Mauvaise affaire qui ne rapportera jamais rien!* » *Ils me dépeignaient les colons comme des braillards de cabarets, des ivrognes et des paresseux, — ou bien des bandits, d'affreuses canailles qui s'engraissaient aux dépens de l'indigène. Rien à espérer de ces gens-là! Quant au sol, il était voué à la stérilité! Et, par de beaux arguments, naturellement* « *scientifiques* », *on me démontrait péremptoirement que l'Algérie ne pouvait, ne devait rien produire...*

Parmi ces rabat-joie, ces hiboux de sinistre augure, il en est un surtout dont je ne puis me souvenir sans une sorte de terreur. Il tombait généralement vers cinq heures à la Bibliothèque de la rue de l'État-Major, où le conservateur, Émile Maupas, le génial bactériologiste dont le nom n'est ignoré qu'en France, réunissait, autour de sa petite table de bois noir, un cercle sans cesse renouvelé de causeurs. L'endroit est un des plus charmants et des plus frais du vieil Alger.

Avec ses escaliers de marbre blanc, lambrissés de faïences de Delft aux tons délicieusement passés, sa cour intérieure, ses galeries à colonnades superposées, ses boiseries de cèdre et ses balustrades sculptées, ce logis secret évoque toutes les turqueries de 1830 : c'est un décor des Orientales *ou du* Dernier des Abencérages. *Tout en fumant le chébli mielleux et blond, on bavardait sous la vérandah du premier étage, ou bien dans l'appartement des femmes, dans la pénombre des chambres dallées, où les belles captives traînaient autrefois leurs babouches et leurs pantalons brodés, et voilà que, soudain, au milieu de ces enchantements, s'abattait le hibou annonciateur de catastrophes. Haut fonctionnaire du Gouvernement général, il présidait, si l'on ose dire, aux destinées de l'agriculture algérienne. A peine avait-il desserré les lèvres que l'atmosphère s'enténébrait. La pluie faisait rage, la grêle saccageait les moissons. Les sauterelles dévoraient les épis, la sécheresse consumait la paille, brûlait les herbes. Le mildiou déchiquetait les vignes. C'était une désolation, une dévastation de tout le pays, — dont il convenait d'ailleurs de désespérer et qui, à mettre les choses au mieux, ne suffirait jamais à sa nourriture. Ayant déchaîné tous ces fléaux et prononcé d'une bouche amère ces lugubres prophéties, le cruel se taisait, l'œil torve*

et méprisant, et puis, tout d'un coup, il se levait, en laissant retomber ses bras le long de sa redingote, comme un homme ruiné, anéanti, et, dans un souffle de bise glaciale, il s'en allait.

Au sortir de ces palabres réfrigérantes, pour me réchauffer et me consoler un peu, je me rabattais avec acharnement sur la vieille couleur locale indigène. Je courais les ruelles de la haute ville. Je m'arrêtais devant les loqueteux accroupis contre les murailles blanches des mosquées ou sur les nattes des cafés maures. Je regardais les femmes aux joues fardées et aux oripeaux barbares, qui se tiennent jour et nuit sur le seuil des portes basses. Mais j'avais beau m'exciter à l'enthousiasme littéraire, je ne pouvais m'empêcher de penser : « Comme tout cela pue la misère! Comme tout ce vieux monde sent la décrépitude, la décomposition et la mort!... »

Au milieu de ces tristesses, de ces médiocrités somnolentes, un seul être commençait à attirer mes regards : le cardinal Lavigerie. En cela, je suis bien sûr de ne pas me suggestionner et m'illusionner à distance. Je vois encore la mine ahurie d'universitaires algériens, à qui je déclarais un jour, devant la nappe gâcheuse d'une table d'hôte : « Il n'y a qu'un homme ici : c'est le cardinal! C'est un revenant épique, c'est Turpin, l'archevêque de la Chanson de Roland*!... » Je ne*

connaissais encore que ses moines en chéchias et en robes de laine blanche, ses couvents, ses églises neuves. Son génie de constructeur, la grandeur impériale de son effort, son rêve de restaurer par l'Église l'unité africaine, tout cela m'échappait à demi. Je n'entrevoyais que confusément les racines profondes que son œuvre a dans le passé.

Mais je l'admirais de loin comme un grand foyer d'action et d'intelligence. L'apôtre conquérant, l'inspiré qu'il était, cette flamme fervente, cette splendeur de charité fascinait mon regard. Je me souviens toujours avec quelle émotion je suivis, en l'automne de 1893, le cortège de ses funérailles, — funérailles d'une froideur tout officielle, où la France semblait mesurer chichement les honneurs et la reconnaissance à un de ses plus dévoués serviteurs, où j'entendais, jusque derrière le glorieux cercueil, le clabaudage de l'envie, de la sottise, du sectarisme imbécile et malfaisant. Il fallut, pour chasser ces impressions désolantes, le discours que prononça Jules Cambon, alors gouverneur général de l'Algérie, sur le quai de l'Amirauté, devant le catafalque flottant qui allait emporter à Carthage les restes du Primat d'Afrique : « Cher et grand cardinal!... » *Ces paroles d'adieu, avec l'accent de l'orateur, sont restées dans ma mémoire comme une sorte de protestation contre l'inintelligence des contem-*

porains et comme un premier hommage de la postérité.

*
* *

Pour moi, le cardinal Lavigerie était un vivant, un grand vivant. En ces temps ingrats, où je cherchais l'Algérie vivante, il contribua à me tourner vers elle.

Ce que j'y aperçus d'abord, ce fut le labeur silencieux de la terre, les hommes qui la défrichaient, qui asséchaient les plaines marécageuses, qui semaient le blé, qui plantaient la vigne, qui bâtissaient des fermes, des villas, des villes entières, — et qui s'acharnaient à ce labeur souvent ingrat, en dépit des hiboux qui en prédisaient l'inutilité, malgré l'insouciance ou la malveillance de la métropole, malgré les années de sécheresse et de mévente, où l'on était obligé de lâcher dans le ruisseau des flots de ce vin invendu qui avait tant coûté. Tout un peuple content de peu, aux mœurs rudes, aux costumes et aux langages colorés, s'obstinait à ce travail de fouisseurs et de fertiliseurs, comme s'ils faisaient cela uniquement pour la gloire. Véritable mêlée cosmopolite de mercenaires, de colons, de trafiquants de toute sorte, ce sont eux que j'aperçus d'abord, quand je cherchai l'Algérie vivante, active, celle de l'avenir. Les indigènes de ce temps-là restaient géné-

ralement à l'écart de l'activité européenne. Ils boudaient la peine et surtout le contact avec le Roumi détesté. Aujourd'hui, une foule de métiers envahis par eux n'étaient exercés que par des Provençaux, des Espagnols, des Italiens, des Maltais.

Et puis, derrière cette foule bariolée d'immigrants, en blouses bleues, en tailloles rouges, en bérets et en espadrilles, rien qu'à suivre l'exode de ces errants, j'entrevis bientôt les profondeurs vermeilles du Sud, les possibilités indéfinies de notre conquête. L'Aventure, la Route me tentèrent. Le Roulier qui cheminait sans contrainte et sans maître, pendant des lieues et des lieues, des jours et des nuits, à travers les steppes des Hauts-Plateaux, les sables pleins de surprises et de mirages des régions sahariennes, — qui ravitaillait les villages, les fermes, les postes perdus du désert, qui charriait les engins du civilisé par delà les ultimes confins de la barbarie, les matériaux et les outils qui serviraient à construire les voies nouvelles, les forteresses et les villes futures, — le Roulier m'apparut presque comme un héros, un être de liberté, de gloire et de joie. Cette ivresse des espaces, cet élan un peu fou vers l'aventure et vers l'inconnu, comme c'était bon au sortir des livres ! Je m'évadai voluptueusement de mon étouffoir. Je lâchai avec délices les affreux bons-

hommes qui mettaient sur tout leur éteignoir funèbre. Rafael, Pépète, Balthasar et leurs compagnons devinrent mes amis...

Ces êtres violents et compliqués, qui ne paraissent simples qu'à ceux qui ne les ont pas assez pénétrés, ces hommes farouches me choquèrent d'abord par leur rudesse, par une apparence de barbarie. Et voici que, sous ce prétendu barbare, je découvrais peu à peu l'éternel Méditerranéen, avec son goût irréductible pour les odyssées de la Route et de la Mer, — pour la vie en parade et en beauté, pour le labeur harmonieux qui ne brise pas les corps et qui n'avilit pas les âmes, son respect de la famille, du père, de l'enfant, de l'épouse féconde, des rites immémoriaux de la naissance, du mariage, de la mort et de la sépulture, — son sens très vif et très jaloux de l'indépendance et de la valeur individuelle. C'était encore le moment où les textes antiques étaient journellement entre mes mains, où, par métier comme par goût, je les lisais assidûment et les commentais. Dans le voisinage de mes héros, Homère, Pindare, Théocrite vivaient pour moi d'une vie nouvelle, plus profonde, plus splendide, et en même temps plus humaine. Je retrouvais dans leurs personnages, hommes de guerre ou bergers, quelque chose de l'âme des miens. Ces chantres des marins, des conducteurs

de chars, des pugilistes, des bouviers et des pâtres de Sicile, mettaient un rayon de poésie au front de mes pêcheurs, de mes rouliers et de mes chevriers africains. Et cette allégresse de la lutte et du dur labeur, cette joie de vivre que je respirais au milieu d'un peuple neuf, dans un jeune monde naissant, n'était-ce pas un peu l'atmosphère de jeunesse héroïque où s'épanouirent les joueurs de cithare, les constructeurs des grandes épopées et des grandes odes mythologiques que l'on chantait sous les lauriers de Delphes et sous les platanes d'Olympie ? Les vers des vieux poètes hellènes me confirmaient la leçon d'énergie virile et de confiance dans la vie que les rouliers du Sud me scandaient aux claquements de leurs fouets. En ces temps où l'avenir était barré, où les ennemis de la France la disaient moribonde, cette ardente Afrique dont je courais les routes m'apportait comme un lointain pressentiment de la victoire. Je pensais déjà ce que je n'ai pas cessé de crier depuis : que la France fatiguée par des siècles de civilisation pouvait se rajeunir au contact de cette apparente et vigoureuse barbarie...

*
* *

Et les textes antiques m'apprenaient encore autre chose.

Qu'il s'agisse d'un poème épique comme l'Énéide *ou d'un roman comme* L'Ane d'or, *ils m'enseignaient une liberté et une grandeur de composition dont les écrivains modernes n'ont plus idée, que nos classiques même n'ont pas connue. La multiplication des épisodes non groupés au hasard, mais d'après des affinités ou des convenances plus esthétiques que logiques, permet en effet aux anciens de présenter un caractère sous toutes ses faces, dans une extrême variété de circonstances et de conditions, de façon à en éclairer tous les aspects. Ce sont les principes de cette composition subtile et souple, et avec cela, très large, très embrassante, que j'ai suivi dans* Le Sang des Races *et quelques autres de mes premiers romans. J'ajoute que, à l'exemple des Anciens encore, j'ai voulu y mettre une « action » qui est fort différente de ce qu'on entend par là dans un roman ou un drame d'aujourd'hui. Cette action est tout aristotélicienne. C'est une virtualité, une puissance qui passe à l'acte. L'art du romancier consiste à conduire son héros jusqu'au complet épanouissement de son caractère, ou du moins à arrêter le récit au moment où ce personnage a réalisé un enrichissement décisif et vraiment caractéristique de son moi. L'action eesentielle, pour un individu, consiste à développer toutes ses puissances et non pas seulement à se débattre dans une crise*

sentimentale et à réagir sous la poussée des circonstances. Pour qu'il y ait action véritable, il faut que le héros ait véritablement progressé, qu'il ait véritablement augmenté son être.

Ainsi, la vie africaine, toujours en mouvement, avec ses aspects sans cesse renouvelés, l'imprévu et les perpétuels recommencements de ses voyages, me faisait comprendre, chez les vieux auteurs latins et grecs, — outre leur prédilection pour les odyssées héroïques ou bourgeoises, — la souplesse ondoyante de leur composition, si différente de notre composition française traditionnelle.

*
* *

Enfin, à travers le Méditerranéen d'aujourd'hui, je reconnus le Latin de tous les temps. L'Afrique latine perçait, pour moi, le trompe-l'œil du décor islamique moderne. Elle ressuscitait dans les nécropoles païennes et les catacombes chrétiennes, les ruines des colonies et des municipes dont Rome avait jalonné son sol, de Volubilis à Gigthi, de la mer Atlantide aux plages désolées des Syrtes. Et voici qu'elle s'offrait à mes yeux sous un nouvel aspect. L'Afrique des arcs de triomphe et des basiliques, l'Afrique d'Apulée et de saint Augustin surgissait devant moi.

C'est la vraie. L'Afrique du Nord, vays sans

unité ethnique, pays de passage et de migrations perpétuelles, est destinée par sa position géographique à subir l'influence ou l'autorité de l'Occident latin. Il a fallu l'éclipse momentanée de Rome, ou de la latinité, pour que l'Orient byzantin, arabe ou turc, y implantât sa domination. Dès que l'Orient faiblit, l'Afrique du Nord retombe à son anarchie congénitale, ou bien elle retourne à l'hégémonie latine, qui lui a valu des siècles de prospérité, une prospérité qu'elle n'avait jamais connue auparavant, — et qui, enfin, lui a donné pour la première fois un semblant d'unité, une personnalité politique et intellectuelle.

L'Arabe ne lui apporta que la misère, la guerre endémique et la barbarie. Tout lui est venu du dehors, de la Syrie, de la Perse, de la Grèce byzantine, mais principalement des pays latins. Il a fallu des siècles d'Islam, les dévastations des Arabes et des Nomades pour détruire chez elle l'œuvre agricole et monumentale des Carthaginois et des Romains. Les vrais fils de la terre, les Berbères indigènes, ont résisté de leur mieux à l'envahisseur asiatique et oriental. Jusqu'au XII^e^ siècle, en Algérie, en Tunisie, au Maroc, les royaumes berbères se sont efforcés de maintenir les traditions de l'administration romaine.

Mais, même après la seconde invasion arabe, tout le matériel de la civilisation romaine a sub-

sisté : le costume, les bijoux, les bains, les bâtisses, les universités, les mosquées, tout cela continue à suivre le vieux modèle latin. Le prototype peut s'atténuer sous l'arabesque et la fioriture des mœurs nouvelles : il en demeure, au fond, l'armature immuable. Cela reste vrai encore sous le régime turc. L'Algérie des corsaires et des mercenaires, la plupart renégats venus de tous les pays méditerranéens, cette Afrique d'avant la conquête française, est aussi toute pénétrée de latinité. Ce sont des architectes, des peintres, des sculpteurs, et des mosaïstes italiens qui construisent et qui décorent les palais, les villas, les maisons barbaresques. Sous un léger travestissement levantin, nos pendules, nos garnitures de cheminée, notre mobilier, toute notre camelote pénètre dans les petites chambres ombreuses, tapissées de faïences exotiques. Tout le reste, c'est l'éternel décor gréco-romain à peine modernisé. Comme nous en avons perdu le souvenir, nous croyons que tout cela est arabe ou turc, ou, pour prendre un mot qui ravit irrésistiblement nos imaginations et qui nous fait perdre la tête, — oriental.

Ces pressentiments revêtaient pour moi une évidence éclatante lorsque j'errais parmi les thermes, les nymphées, les sarcophages et les baptistères de Tipasa, parmi les statues et les inscriptions funéraires ou dédicatoires du musée de Cherchell, ou

encore et surtout sur le forum de Thimgad, au milieu des temples, des colonnades et des portes triomphales...

Et ces idées m'apparaissaient encore une fois comme la conclusion esthétique et logique de toute mon œuvre africaine, ce printemps dernier, lorsque je confrontais mes souvenirs, lorsque je raccordais au passé paisible le présent tumultueux, sous les bellombras du Jardin Marengo, au pied de la colonne élevée par un grognard à la gloire « des braves de la vieille et de la jeune armée », en commémoration du 15 juin 1830...

Paris, 15 juillet 1920.

I

L'AFRIQUE DU NORD
LE PLUS
GRAND MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE
DU MONDE

I

Brûlées par des soleils séculaires, enfouies sous le sable, l'argile et les décombres, elles y ont pris les colorations ocreuses de la glaise, les tons d'ivoire et d'or mat des ossements et des marbres fraîchement exhumés, les rousseurs chaudes des vieux murs longuement dorés et peints par la lumière méridionale. Cette dorure est plus ou moins intense, plus ou moins éclatante, selon les lieux et les ciels, selon que les ruines sont plus ou moins proches de la mer ou du désert, ou encore qu'elles ont plus ou moins séjourné sous la terre. Mais, de loin comme de près, elles semblent toutes d'or. Elles sont, pour les yeux comme pour l'imagination, les villes d'or. Ce sont les villes mortes de l'Afrique latine, cités, municipes et colonies, dont les vestiges, sur un parcours de près de cinq cents lieues, jalonnent toute la terre africaine, depuis Volubilis la Maro-

caine jusqu'à Gigthi la Tunisienne, — de la mer Atlantide au pays des Lotophages.

Les villes d'or s'opposent, en un contraste saisissant, aux villes blanches de l'Islam.

La Ville d'or, avec ses colonnades, ses temples, ses basiliques, ses arcs de triomphe, son forum où l'on cause et où l'on flâne, sa tribune aux harangues où l'on pérore, son peuple de statues, ses inscriptions dédicatoires ou commémoratives, qui s'adressent non pas seulement à ses citoyens, mais à l'univers, mais à tous les siècles à venir, son amphithéâtre qui convie des foules à des émotions et à des joies communes, — la Ville d'or est toute en dehors, extérieure, publique, accueillante, largement ouverte comme l'Empire. Ses fenêtres et ses portiques regardent vers le vaste monde, s'emplissent d'air et de lumière ; la forme harmonieuse de ses édifices, le simple profil de ses colonnes et de ses frontons parle un langage tout de suite intelligible qui semble celui de la raison et de la beauté même ; et, comme la raison et la beauté, la Ville d'or est dominatrice, conquérante, législatrice, éducatrice aussi. Au contraire, la Ville blanche, ensevelie sous la chaux de ses murailles aveugles, est renfermée et concentrée en elle-même. Informe et lourde, sans grandes lignes, sans contours nets et purs, elle ignore les vastes baies et les colonnades

tournées vers le dehors. Ses merveilles sont tout intérieures et encore parlent-elles un langage hiéroglyphique, qui paraît bizarre, singulier, et qui requiert une initiation. Jalousement close, elle dédaigne le passant et l'étranger. Elle ne lui offre aucun enseignement, ne lui promet aucune joie. Le reste du monde n'existe pas pour elle, ou si, d'aventure, elle s'en empare, c'est pour l'ensevelir comme elle-même sous son blanc linceul de silence et de mort.

Rien ne symbolise mieux que cette clôture farouche de la Ville blanche le particularisme obstiné et méfiant de l'Afrique à toutes les époques de son histoire. Rome avait fini par vaincre ce parti pris d'isolement à force d'équité, de bonne administration, d'intelligence politique. Elle conquit le Berbère, en lui donnant plus de bien-être, de commodité, de plaisir et de beauté. Elle l'amena peu à peu à collaborer avec elle. Un moment viendra où Carthage sera plus romaine que Rome, où elle prendra la place de sa rivale dans le bassin de la Méditerranée occidentale. Dès le IIe siècle, la littérature latine est presque tout entière aux mains des Africains. Apulée de Madaure, le néo-platonicien, est le maître de la pensée et de la science païennes. Quelques années plus tard, avec Tertullien, saint Cyprien et saint Augustin, Carthage deviendra le foyer du

christianisme latin. Rome ne pourra lui opposer que la primauté du siège apostolique. C'est Carthage qui aura les grands docteurs, les martyrs illustres, le prestige de l'épiscopat, l'organisation ecclésiastique la plus étendue et la plus complète. On peut dire même que, vers la fin du 1er siècle, avec l'avènement des Sévère, l'Afrique est devenue le centre de la latinité.

Pour détruire cette civilisation neuve, il faudra l'écroulement irrémédiable de l'Empire. Livrée à elle-même, l'Afrique retombe à son anarchie congénitale, à son sectarisme, à son brigandage et à ses guerres intestines. Au lendemain de l'invasion vandale, les gens riches, le clergé orthodoxe, en somme l'élite du pays, émigre en Sicile, en Sardaigne, en Italie, emportant, avec les reliques de ses martyrs ou de ses saints, les bibliothèques des églises et des couvents. Le nomade du Sud, l'éternel ennemi du tell agricole et des villes maritimes, se joint aux Barbares du Nord pour achever la destruction de la Cité romaine. Enfin, les Arabes arrivent qui consomment la ruine définitive de la civilisation latine-africaine. Par eux et par les Byzantins qui les avaient précédés, l'influence orientale se fait sentir de nouveau en Afrique, comme aux temps lointains des Phéniciens et des premiers Carthaginois.

Et pourtant, l'indigène, façonné par les disciplines de Rome, résiste sourdement aux envahisseurs. De l'héritage latin il sauve tout ce qu'il peut. Il continue à s'habiller comme autrefois (les mosaïques des villas romaines le prouvent clairement), il cisèle ses bijoux, bâtit ses maisons, ses étuves, ses mosquées sur le vieux plan romain. Mais c'est du romain abâtardi, alourdi par la matérialité africaine. L'esprit de Rome et de la Grèce n'est plus là pour alléger les lignes, ouvrir l'édifice, le rendre accueillant et clair, l'orner à l'extérieur pour la joie des yeux, pour plaire au passant et à tous. L'Islam recouvre tout sous son uniforme linceul de chaux. Et ainsi c'en est fait de la beauté des villes. Elles ont perdu à jamais leur caractère monumental. Un grand nombre d'ailleurs, saccagées par le Vandale, par le nomade, ou par l'Arabe, ont été abandonnées de leurs habitants. Elles sont devenues des villes désertes, puis des villes mortes.

Sur l'emplacement de beaucoup d'entre elles, on n'a plus rebâti. Depuis le jour de leur abandon, elles sont restées intactes sous la couche de terre et de décombres, qui a fini par en effacer la forme. Mais comme les ossements d'un grand cadavre, qu'on ne peut pas enterrer complètement, leurs vestiges, çà et là, percent le sol. Quand on les exhume et quand on les restaure,

elles surgissent avec un tel air de grandeur et de beauté, un aspect tellement dominateur et charmant, que, dans leur voisinage, nos modernes villes françaises, ou les villes blanches de l'Islam, en deviennent sordides et misérables, — n'existent plus. Qu'on essaie de confronter un temple latin avec une mosquée : la comparaison est désastreuse pour celle-ci. Ce n'est plus qu'un tas de plâtras devant cette eurythmique ordonnance de matériaux durables et choisis, devant le profil intelligent de ce fronton et de ce péristyle, dont le seul aspect est comme un affranchissement de la pensée, en même temps qu'une volupté pour la vue.

Le voyageur, qui a parcouru les ruines de quelques-unes de ces villes mortes, en arrive à se persuader qu'on n'a rien fait de mieux en Afrique, qu'elles sont les témoins d'une période de civilisation incomparable. Cette période de six à sept cents ans, où Rome fut maîtresse dans ce pays, lui apparaît comme le siècle d'or africain. Cette Afrique romanisée, c'est, pour nous Latins, le paradis perdu, — une longue étape de l'histoire, pendant laquelle Rome et la Grèce, la vieille Égypte même travaillèrent à une œuvre commune avec l'Africain, sur le sol de l'Afrique, où fut conclue avec l'indigène une alliance à la fois politique, intellectuelle et religieuse, que l'Islam

a rompue et que nous nous efforçons péniblement, depuis un siècle bientôt, de renouer.

En tout cas, ces villes mortes, par l'importance et la beauté de leurs ruines, par leur nombre surtout, semblent former l'armature du vieux sol africain. Leur chaîne ininterrompue le sillonne d'un bout à l'autre comme la chaîne même de l'Atlas. A voir leurs débris pour ainsi dire indestructibles, on est tenté de conclure que l'Afrique est latine dans ses vertèbres et dans ses moelles : ce qui n'est pas vrai. Mais, pendant une suite de siècles, la latinité l'a profondément pénétrée, et elle n'a jamais connu, en somme, d'autre civilisation que la civilisation gréco-latine.

On s'explique mal, d'après cela, l'erreur de perspective commise par ceux de nos littérateurs qui nous ont donné d'elle l'image la plus brillante, la plus minutieuse, sinon toujours la plus exacte, — un Fromentin ou un Flaubert. Ils ont mis au premier plan le décor oriental, et, tout en faisant avec sagacité la part de ce qui est strictement local, ils ont prêté à l'apport du Turc, de l'Arabe, ou du Phénicien une importance excessive. Ils ont attribué à on ne sait quel vague Orient ce qui est, au fond, grec ou romain, ou berbère romanisé. Or, pendant des siècles, les costumes, les usages, les modes de construction sont restés à peu près les mêmes qu'au temps

d'Apulée et de saint Augustin. Regardez les ruines des anciens thermes, vous y reconnaîtrez les modèles des bains maures d'aujourd'hui. Penchez-vous sur cette mosaïque fraîchement découverte, qui pavait le triclinium ou l'atrium d'un duumvir d'Hippone ou de Théveste, et vous y retrouverez les bracelets, les colliers et les éventails de nos Mauresques, les gandouras, les chéchias, les dalmatiques de nos Mzabites et de nos Biskris...

Nous autres Latins nous avons tellement évolué depuis ce que nous appelons l'antiquité romaine, — les mœurs, et les formes qui s'y rattachent sont devenues tellement étrangères à nos yeux que, lorsque nous les rencontrons dans un pays où tout cela n'a pas bougé depuis plus d'un millénaire, nous ne le reconnaissons plus. Il faut toutes les découvertes de l'archéologie pour nous aider à prendre conscience de notre héritage, pour nous révéler l'étendue et la profondeur de l'Empire. Or ces découvertes ne faisaient que commencer au temps des Flaubert et des Fromentin. Ils soupçonnaient à peine l'Afrique latine, ou gréco-égyptienne, et ils n'entrevoyaient pas encore ce monde de monuments, de statues, de mosaïques, de débris de toute sorte, que les archéologues ont remis au jour. On aurait bien surpris l'auteur de *Dominique* si on lui avait dit

que ces cafés maures qu'il s'amusait à décrire ou à peindre avec tant de complaisance, c'étaient les cabarets latins du temps d'Apulée, fort semblables à l'*uncta popina* d'Horace ou de Juvénal, — ou encore que ces carrefours du vieil Alger où il aimait planter son chevalet, c'était l'image très peu altérée des carrefours et des ruelles en pente de la Carthage romaine, telle qu'elle apparut aux yeux du jeune Augustin débarquant de sa petite ville numide.

Aujourd'hui, il suffirait, pour le convaincre, de le conduire au musée du Bardo et de l'arrêter devant cette étonnante mosaïque, qui représente une scène et un intérieur de taverne. Il retrouverait, accroupis sur des bancs de bois exactement pareils à ceux des cafés maures, la clientèle de flâneurs qui, aujourd'hui encore, garnit les banquettes des modernes kaouadjis. Mêmes poses, mêmes costumes, mêmes gandourahs bariolées, mêmes calottes en coupole, — la calotte que portent les marins kabyles et les âniers de Biskra et qui fut, en des temps légendaires, le bonnet des Dioscures surmonté de l'*apex,* la houppette de laine rouge des chéchias algériennes. Et il retrouverait aussi, sur un coin de table, les carafes et les tasses, à côté de la miche entamée, — et le marchand de gâteaux portant son éventaire sur sa tête, et le boulanger avec sa planche

chargée de petits pains ronds. Au milieu des groupes, les joueurs de crotales et les joueurs de flûte, les danseurs qui bondissent et qui tourbillonnent, en tendant les bras. Enfin le kaouadji, la gandoura retroussée, — *alte succinctus,* — qui, la cruche à la main, remplit les tasses et les verres. Il n'y manque que les burettes de café et la fumée des cigarettes et des narguilés...

II

Cette latinisation si intime, si persistante de l'Afrique du Nord, les premiers qui s'en aperçurent, ce furent ceux qui parcoururent le pays étape par étape, qui l'occupèrent à grand'peine, en le gagnant morceau par morceau : ce furent nos soldats, notre armée, — l'armée de la Conquête.

Devant les premiers débris romains, les premiers fragments d'inscriptions latines ou grecques, que heurtèrent leurs souliers ou les crosses de leurs fusils, on imagine leur émotion. Ces reliques miraculeusement sauvées, leur parlaient un langage amical, tout de suite intelligible, — et, sur cette terre redevenue sauvage, pleine de traîtrises et de périls inconnus, ce langage était réconfortant, délicieux à entendre. Cette langue-là,

c'était celle qu'ils avaient apprise au collège, c'était, en définitive, celle de la France. Quelle douce salutation pour ces errants et ces exilés! L'illettré lui-même, le paysan ou l'ouvrier de nos villes, reconnaissait dans cette ruine antique, dans ce chapiteau mutilé, non seulement les formes architecturales auxquelles ses yeux étaient accoutumés, mais jusqu'aux modes de bâtir en usage dans son hameau lointain.

On comprend dès lors l'espèce de vénération fidèle dont nos soldats d'Afrique entourèrent les ruines et les moindres vestiges de la Latinité. Dès le début de la conquête, ils se sont appliqués à relever ces ruines, à préserver d'une destruction complète tout ce qu'il était possible de conserver, à recueillir les médailles, les monnaies, les bronzes et les céramiques. Pendant un quart de siècle, un type d'officier africain peu connu en France — bien différent du sabreur et du casseur d'assiettes légendaire, — ce sera ce capitaine Delamarre, qui, l'album à la main, parcourut les deux provinces d'Alger et de Constantine dessinant les ruines antiques, précisant tel détail d'architecture, donnant la coupe et l'élévation de tel édifice. Aujourd'hui plus que jamais, l'*Album* du capitaine Delamarre est un recueil infiniment précieux pour quiconque veut se représenter les monuments romains de

l'Algérie dans leur premier état, — c'est-à-dire avant les fouilles et les restaurations.

Assurément tous nos soldats et tous nos officiers n'imitèrent point cette belle piété archéologique. Des mutilations, des actes de vandalisme inconscient furent commis par les militaires. Il y eut des erreurs lamentables comme la construction du pénitencier de Lambèse sur toute une partie de l'emplacement où s'élevait le camp retranché de la IIIe Légion Auguste. A Tébessa, le célèbre petit temple de marbre blanc, avec ses bucrânes, ses Victoires, les colonnes corinthiennes de son péristyle, fut transformé en bureau de recrutement, puis en fabrique de savon. A Cherchell, les thermes et le théâtre furent saccagés par le génie et leurs matériaux employés à construire des casernes. La fameuse Vénus de Cherchell ne dut sa conservation qu'au plus grand des hasards. Un rustre l'avait déjà chargée sur sa charrette et la conduisait aux fours à chaux, lorsqu'un officier qui passait lui racheta le glorieux marbre condamné. La conduite de cet officier est loin d'être une exception. En général, l'armée a bien mérité de l'archéologie. Maintenant encore, partout où il y a des vestiges antiques, la garnison compte toujours un certain nombre de fouilleurs et de collectionneurs. La plupart des fouilles importantes, — à Aumale,

à Sétif, à Lambèse, en beaucoup d'autres endroits, — ont été commencées par des militaires.

J'ai, en ce moment, entre les mains, le carnet d'un vieux soldat de l'armée d'Afrique, le journal des fouilles commencées par lui à Tébessa, le 31 décembre 1865. Rien n'est touchant comme ces notes, écrites d'une belle écriture moulée et bouclée, sur le même carnet régimentaire où le capitaine consignait, avec les noms et les matricules des troupiers de sa compagnie, les carreaux cassés et les fournitures de farine. Jour par jour, il y a relevé soigneusement, d'abord le nombre exact des hommes employés au déblaiement de la Grande Basilique, puis, avec une extrême minutie, les plus humbles débris découverts par la pioche ou la pelle des terrassiers : un éclat de marbre, un manche de couteau en os sculpté, des cassures de tuiles en abondance, un fragment de corniche avec un dauphin en relief, un coin de fresque peinte à fleurs, des pierres plates qui formaient la balustrade du maître-autel, de petits morceaux de verre émaillé et colorié, des cubes de mosaïque en verre argenté. Ces menues choses brillantes et chatoyantes, ces jolies formes à demi effacées vous excitent l'imagination à mesure que vous tournez les pages. Vous escomptez déjà des trouvailles sensationnelles. Et puis, tout à coup, le

journal s'arrête devant une grande feuille blanche : *Interrompu le 10 mars, pour cause de départ.* Le capitaine dut quitter, le cœur bien gros, sa basilique à demi déterrée.

L'anecdote la plus émouvante que je connaisse sur cette période militaire de l'archéologie africaine est celle du colonel (depuis général) Carbuccia : elle est rapportée en particulier par Gustave Boissière, dans son livre sur *L'Algérie romaine,* et je m'en voudrais de ne pas la citer ici.

On raconte donc que ce colonel, arrivant à Lambèse, aperçut, dans le voisinage de l'ancien camp romain, le mausolée en ruines d'un préfet de la III[e] Légion, Quintus Flavius Maximus. Il ordonna qu'on relevât l'édicule, puis, à la tête de son régiment, il défila devant le tombeau de cet antique frère d'armes et fit rendre les honneurs militaires à ce soldat de Rome par les soldats de la France. J'ignore ce que fut et ce que devint le général Carbuccia. Mais il sied de l'admirer pour ce seul fait. Son acte revêt une haute signification historique. Il n'est sans doute pas le premier officier français qui ait eu, en Afrique, devant une ruine romaine, le sentiment de la continuité latine. D'autres, avant lui, avaient certainement entrevu, dans ces vénérables débris, nos titres de noblesse et de premiers occupants de la terre. Mais ce Corse,

en se proclamant, devant le mausolée de Flavius Maximus, l'héritier et le successeur du Romain, a véritablement renoué l'histoire interrompue. Comme le moderne César, son compatriote, il a revendiqué pour les Gaules l'héritage latin à l'abandon.

III

Tout autant que l'armée, le clergé d'Afrique avait intérêt à relever ces ruines, ou à les préserver de la destruction totale. Lui aussi, en fouillant le sol, il renouait une glorieuse et pieuse tradition.

Il n'avait qu'à ouvrir l'histoire ecclésiastique, les procès-verbaux des conciles, pour y retrouver, avec la nomenclature, la liste à peu près complète des évêchés africains, lesquels se comptaient par centaines. Les décombres des basiliques, des chapelles, des « memoriæ » consacrées aux martyrs, les nécropoles et les hypogées contenant les os de tout un peuple de baptisés, rappelaient éloquemment que l'Afrique fut une terre du Christ. Partout émergeaient des stèles funéraires qui portaient avec l'« *in pace* » rituel, les croix monogrammatiques, les colombes, les

ancres et les palmes de la mystique chrétienne. De sorte que les successeurs d'Augustin et de Cyprien, en reprenant leur place dans les absides des basiliques écroulées, non loin des baptistères encore tapissés de leurs mosaïques, pouvaient dire aux Africains d'aujourd'hui : « Voyez ces témoignages irrécusables. Pourquoi nous acharner à nous combattre? Vos ancêtres ont été les frères des nôtres. Ils ont partagé leur foi. Pourquoi donc parler d'un abîme entre nos âmes, accumuler de beaux raisonnements scientifiques pour démontrer qu'elles sont mutuellement impénétrables, et dresser enfin l'un contre l'autre, comme deux termes irréductibles, l'esprit sémitique et l'esprit gréco-latin? Regardez la face de votre terre : elle suffit à démentir toutes ces arguties. En vérité, vous avez rompu avec nous le même Pain, vous avez bu au même Calice. Vous aussi vous êtes descendus dans la cuve baptismale. Et vous vous êtes laissé enchanter par les mêmes poètes et les mêmes orateurs. Vous avez dédié des statues à la gloire d'Apulée, le philosophe platonicien, et des basiliques à la mémoire de Cyprien, le martyr du Christ. Vous avez battu des mains aux sermons d'Augustin de Thagaste. Pourquoi donc nous haïr et nous séparer? Reconstruisez avec nous le temple renversé, refaites l'œuvre de vos pères.

La porte est toujours ouverte pour les catéchumènes. Le sacrifice continue !... »

Personne n'a eu comme le cardinal Lavigerie le sentiment profond, la claire conscience de cette continuité catholique à maintenir. On peut dire que son seul but fut de refaire l'Afrique chrétienne, de l'agrandir, d'en reculer les limites, et, encore une fois, de continuer l'œuvre des Pères et des catéchistes africains. Sans doute le clergé d'Afrique n'avait pas attendu son arrivée pour recueillir les vestiges des antiquités chrétiennes. Mais sous son impulsion omni-présente, on vit se multiplier partout, jusque dans les bourgades les plus lointaines, toute une génération de prêtres archéologues. Quelques-uns ont laissé un nom, comme l'abbé Delapart, curé de Tébessa, qui a sauvé une foule de débris appartenant à la Grande Basilique, l'abbé Saint-Gérand, curé de Tipasa, qui a exhumé le sanctuaire de sainte Salsa, l'abbé Guidicelli, curé du Kef, qui a déblayé l'abside et les nefs de son église, une ancienne basilique chrétienne. Le zèle de ces archéologues ecclésiastiques n'a pas faibli. Aujourd'hui, il convient de louer parmi eux, au premier rang, leur propre chef hiérarchique, l'actuel archevêque d'Alger, Mgr Leynaud, prélat aimable et disert, qui rappelle saint François de Sales, non seulement par une étrange

ressemblance de visage, mais par une sorte de parenté spirituelle, par l'onction de la parole et du geste, l'agrément du style, la fraîcheur des images. Curé de Sousse, il occupait, paraît-il, ses journées à déblayer les kilomètres de catacombes qui s'étendent à l'ouest de la ville. Avec l'aide de quelques zouaves prêtés par le colonel de la garnison, ce fervent de l'antiquité chrétienne maniait la bêche et la pioche, déterrant des rangées de cercueils superposés, avec leurs inscriptions en lettres maladroites et naïves, leurs stucs coloriés, leurs morceaux de mosaïques...

N'est-ce pas charmant et tout à fait évangélique, cette silhouette de prêtre, armé de la bêche, — figure symbolique à peindre sur les murs mêmes des Catacombes : le bon Jardinier de la Mort qui creuse les sépulcres brisés pour en faire jaillir une vie nouvelle?...

IV

Les prêtres, les soldats, les officiers de notre armée furent les ouvriers de la première heure, qui préparèrent les voies aux historiens et aux archéologues de profession.

Ceux-ci ont commencé leur labeur presque au lendemain de la Conquête. Mais il semble que, pendant longtemps, les vicissitudes mêmes de notre pénétration en Algérie aient influé sur la marche de leurs travaux. Il y a toute une période de tâtonnements qui va de 1830 à 1881, — à l'occupation française de la Tunisie. A cette période se rattache le nom d'un érudit, dont la mémoire est encore vivante à Alger. C'est le colonel Berbrugger qui dirigea, je crois, la Bibliothèque nationale de la rue de l'État-Major, qui fouilla le « Tombeau de la chrétienne, » ce colossal mausolée berbère, comparable aux py-

ramides d'Égypte, dont le dôme aplati couronne les collines du Sahel et s'aperçoit de la haute mer, — Berbrugger, le fondateur de la célèbre *Revue Africaine,* qui centralisa d'abord les découvertes archéologiques faites dans les trois provinces. En même temps que lui, d'autres érudits, ou amateurs d'antiquités, travaillaient à Constantine, à Bône, à Philippeville, ailleurs encore. Cependant l'image de l'Afrique latine est lente à se dégager de ces notules et de ces monographies, de cette poussière des petits musées locaux.

Il fallut la secousse de la conquête tunisienne pour intensifier le mouvement archéologique, dégager les conclusions générales des résultats obtenus, et amener en quelque sorte l'érudition africaine à dresser son bilan. A mesure que nos armées s'avançaient, s'étendaient dans toute l'Afrique du Nord, les spécialistes de l'archéologie voyaient s'étendre en même temps les limites de leur domaine. Ils prenaient une idée plus juste et plus profonde de l'Afrique latine. Pendant les vingt dernières années du XIX^e^ siècle, une équipe de jeunes érudits, formés aux bonnes méthodes, pleins de science et d'ardeur, assuma la tâche de ressusciter cette Afrique du passé, en exécutant des fouilles nouvelles, en poussant ses investigations dans des régions encore inex-

plorées, en inventoriant dans des recueils spéciaux les richesses des musées ou des produits des fouilles, — enfin en donnant de l'Afrique romaine une description aussi embrassante, aussi précise et aussi minutieuse que possible. Ce fut le beau temps des missions archéologiques africaines, où s'illustrèrent les Babelon, les Salomon Reinach, les Cagnat, les La Blanchère, les Waille, les Gauckler, les Toutain.

Tout cet énorme labeur s'est pour ainsi dire concrété dans l'œuvre bénédictine de M. Stéphane Gsell. Depuis trente ans et plus, ce grand savant parcourt l'Algérie et la Tunisie, à la poursuite du romain, du grec, du punique, voir du libyphénicien et même du préhistorique. Il a fait des fouilles un peu partout. En tout cas, il ne s'en exécute aucune, tant soit peu importante, qu'il ne se trouve là, son carnet ou son mètre à la main, notant et mensurant jusqu'à la courbe d'une tuile ou l'orifice d'une conduite d'eaux. Les villes mortes qui ressuscitent le voient penché au bord de leur fosse devenue leur berceau. Il est le parrain de ces vieilles « nouveau-nées. » C'est lui qui établit leur état civil. Il en connaît les moindres cailloux. Et non seulement il a tout vu de ses yeux, tout palpé de ses doigts, mais il a tout lu, — tout ce qu'ont pu écrire les anciens et les modernes sur ces ruines et ces

antiquités dont il a la garde, sur cette Afrique ancienne, dont il connaît la géographie civile et militaire comme un procurateur des Césars ou un légat de la IIIe légion.

Cette prodigieuse érudition, il l'a déversée dans des œuvres magistrales, telles que son *Atlas archéologique* (lequel représente plus de 600 pages in-folio), — *ses Monuments antiques de l'Algérie,* — et surtout cette définitive *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord,* dont quatre volumes ont déjà paru et qui synthétise tout ce que l'on peut savoir sur ce pays depuis les temps mythologiques et légendaires. D'ores et déjà, grâce à M. Stéphane Gsell, à sa critique impeccable et à sa science merveilleusement informée, nous pouvons nous représenter l'Afrique latine comme quelque chose d'aussi vivant, comme un monde aussi réel, aussi complexe et divers que l'Algérie ou la Tunisie contemporaine.

A côté de ces œuvres de haute érudition, il en est d'autres, dont l'accès est plus facile, livres de vulgarisation archéologique ou de critique littéraire qui ont contribué à éveiller, dans l'esprit du grand public, et à préciser l'idée de l'Afrique latine. *L'Algérie romaine* de Gustave Boissière, étude un peu arriérée aujourd'hui, mais animée par un sentiment si français de la

tradition classique, par une passion si touchante et parfois si heureusement éloquente pour un admirable sujet, dont l'auteur sent toute la beauté, et toute la grandeur, — puis *l'Afrique romaine* de Gaston Boissier, œuvre plus élégante, plus méthodique, plus clarifiée, où manque peut-être le sens de l'Afrique et de l'Africain, mais facile, agréable à lire, toute pleine d'un sentiment très juste et très fin de la latinité. J'y ajouterais, avec une reconnaissance particulière, un ouvrage excellent, qui m'a ravi aux temps de mon arrivée en Algérie et qui m'a ouvert plus d'un horizon, *Les Africains* de Paul Monceaux. Je ne connais rien, en cette matière, de plus coloré, de plus intelligent ni de plus pénétrant. Les pages sur les contrastes et les contrariétés du sol et du climat, sur l'art d'Apulée, sur la Carthage romaine, ses cercles de lettrés et de savants, son université, excitent fortement l'imagination, sont de véritables reconstitutions historiques.

Mais tous ces travaux des critiques, des historiens et des archéologues, si éminents soient-ils, ne nous offrent qu'une image un peu fantômatique et insuffisante du passé, si nous la rapprochons du spectacle des ruines et des villes d'or ressuscitées.

Après avoir été exhumées, quelques-unes de

ces villes mortes ont eu la chance d'être restaurées par d'habiles architectes. MM. Duthoit et Albert Ballu nous ont restitué Thimgad. M. Ballu est occupé, en ce moment, à nous rendre Djemila. Ce sont là deux chefs-d'œuvre, deux modèles d'un goût et d'une discrétion infiniment louables pour les restaurateurs futurs. Grâce à ces restaurations si ingénieuses, on se promène à travers l'histoire, on la touche de la main. Les villes mortes sont rentrées dans la vie.

V

Outre ces deux-là, quelques-unes d'entre elles ont été partiellement réparées : Théveste, Lambèse, Thubursicum Numidarum, en Algérie, — Thugga, Sufetula, Thuburbo majus, en Tunisie. Mais qu'est-ce que cela dans un pays où les villes ensevelies se comptent par centaines? Nous demandons que *toutes* soient exhumées et restaurées, que les moindres vestiges du passage de Rome soient pieusement conservés, protégés, remis en lumière. En Afrique, partout où il y a un bouquet d'arbres, une oasis, une source ou un cours d'eau, on est presque sûr que l'on trouvera du romain. On pourrait donc y créer un immense musée en plein air, qui partirait du Maroc pour aboutir à la Tripolitaine. La succession à peu près ininterrompue des ruines dessinerait une longue voie royale, bor-

dée de colonnades, d'arcs de triomphe, de temples païens, de basiliques et de nécropoles chrétiennes. Elle n'aurait d'égale que celle qui longe la vallée du Nil, entre le Caire et Assouan, et qui déroule, pendant des lieues et des lieues, sa bordure de pylônes, d'obélisques, de sanctuaires et de colosses de granit.

Évidemment les touristes et les voyageurs n'auraient que faire de s'arrêter à toutes les stations de ce musée. Si chaque ville d'or a sa physionomie particulière, son cadre original, souvent incomparable, il est certain que son ordonnance, ses formes architecturales ne sont pas très variées. Quand on a vu un capitole, un forum ou un théâtre, on a vu tous les autres. C'est pourquoi il faudrait choisir parmi ces villes, celles qui se distinguent ou par des beautés singulières, ou par un intérêt archéologique exceptionnel. Par exemple, Tipasa serait la ville des nécropoles, Lambèse la ville des camps, Thimgad la ville des forums et des arcs de triomphe, Tébessa la ville de la plus grande basilique chrétienne que l'on connaisse, Thubursicum, Djemila ou Sbeïtla, le type du municipe africain. El-Djem se visiterait pour son amphithéâtre, plus complet que le Colisée romain, Thugga pour son théâtre et son temple de Jupiter, ou sa colonnade en hémicycle, Sousse

pour ses catacombes, Carthage pour ses églises dédiées à d'illustres martyrs, pour la grandeur de ses souvenirs et de son paysage. Ainsi l'attention du voyageur ne risquerait pas de s'éparpiller et de se lasser sur un trop grand nombre d'objets ou de se rebuter devant des spectacles trop souvent pareils.

Mais cela n'empêcherait pas les archéologues de pousser leurs investigations dans tous les sens, partout où fut un mausolée, un abreuvoir, une citerne antique. Ne fût-ce que par piété envers les initiateurs de notre civilisation, nous nous devons d'entourer de vénération les traces les plus humbles de leur labeur ou de leur passage. J'ouvre le *Guide Joanne* et j'y vois que, dans le Sud constantinois, dans la région des chotts, à la limite des dunes sahariennes, se trouve une petite oasis de douze mille palmiers qui s'appelle Négrine, et que, dans le voisinage de Négrine, se rencontrent les ruines d'un poste militaire romain construit sous Trajan : *Ad majores*. Il subsiste, paraît-il, quelques pans de murs de l'enceinte et les vestiges de deux portes triomphales. Pourquoi n'essaierait-on pas de dégager ces ruines et, si possible, de les réparer? Les murailles et les portes triomphales de Trajan, en un pareil lieu, à deux pas du désert, doivent nous émouvoir plus que tout. Je donnerais, pour

les voir relever, tous les marabouts et tous les palmiers de Négrine et de ses environs.

Pour faire aboutir cette œuvre de restauration et de résurrection, il faudrait qu'un plan méthodique des fouilles à entreprendre fût dressé par un homme compétent. Et pour assurer l'application de ce programme, en étudier les conditions, en résoudre les difficultés, toute une administration nouvelle serait à organiser. Cela nécessiterait un budget considérable, alimenté par l'État, les contributions des provinces africaines, les dons volontaires, les droits perçus à l'entrée des ruines. A côté des spécialistes chargés de conduire les fouilles, des archéologues employés à les décrire, à dresser scientifiquement l'état des lieux et des monuments, il faudrait des architectes pour les restaurer et les entretenir, enfin une petite armée de surveillants pour empêcher les déprédations des passants, ou les ravages des intempéries.

Si l'on se décidait à faire cela, on pourrait, dans un très court espace de temps, offrir à la curiosité et à l'admiration des voyageurs un ensemble de ruines antiques comme il n'en existe nulle part au monde, sauf peut-être en Égypte. Les villes d'or se succéderaient en une chaîne splendide, de Volubilis à Gigthi, — de la mer Atlandide au pays des Lotophages. Toutes

les légendes et toutes les histoires, dont les Hellènes et les Latins, amis des beaux récits et des mythes, les couronnèrent, tout cela reprendrait une vie neuve pour nos imaginations occidentales. Les pommiers des Hespérides, la double colonne d'Hercule, les forêts de Maurétanie pleines d'éléphants et de thérébinthes, Atlas courbé sur sa montagne et soutenant la voûte étoilée sur ses vastes épaules, la fontaine miraculeuse et les sables d'Ammon, Ulysse arrachant ses compagnons à l'ivresse du lotos qui fait oublier la patrie, toutes ces belles images mythiques rendraient à la terre africaine son nimbe de poésie. Nous la verrions avec les yeux des poètes et des historiens anciens, — et elle se révélerait à nous, telle que la représentaient les sculpteurs de Rome, — coiffée du *modius,* le boisseau de blé, symbole de sa fécondité, enveloppée dans la dépouille d'un de ses éléphants, et environnée de ses portiques, de ses temples, de ses dieux de marbre ou de bronze, de ses basiliques et de ses arcs triomphaux...

II

LA VOIE ROYALE

I

De cette voie royale essayons de donner une image réduite, une vision pour ainsi dire panoramique, en négligeant parmi les villes mortes les moins importantes, celles qui n'offrent rien de nouveau à l'émotion ou à la curiosité.

Le Maroc est encore trop peu fouillé pour que l'on puisse faire état de ses ruines romaines. D'ailleurs, il est fort douteux que, dans cet ordre de choses, on y découvre rien de bien considérable, — ou du moins de vastes ensembles, de grandes agglomérations de vestiges et de monuments, comme dans les autres pays de l'Afrique du Nord. La civilisation romaine ne paraît pas avoir pénétré bien profondément la région baignée par l'Atlantique. Même en Algérie, les traces n'en sont pas très remarquables dans la province d'Oran et

dans une partie de la province d'Alger. Sans en contester l'intérêt, laissons de côté les maigres débris qu'on peut rencontrer à Orléansville, ou dans la vallée du Chéliff. Mentionnons seulement pour mémoire les nécropoles puniques de Gouraya ou de Ténès, l'antique Cartennæ des Carthaginois et des Romains, et courons tout de suite à Cherchell, qui, sous le nom de Césarée, fut la capitale des Maurétanies.

Décorée avec magnificence par un prince indigène, le roi Juba II, avant de passer complètement sous la domination romaine, Césarée comptait, nous dit-on, plus de deux cent mille habitants. C'était une des grandes villes de l'Empire. Aujourd'hui, Césarée est devenue Cherchell, un modeste chef-lieu de canton de notre Algérie française.

Mais Cherchell est charmante. Elle l'est d'abord par son cadre de mer et de montagnes, par son paysage, d'une noblesse et d'une grâce toutes campaniennes. Quand je veux me figurer une ville latine de l'Afrique ancienne, c'est tout de suite à Cherchell que je pense. Avec les arches rompues de son aqueduc, les tronçons de colonnes et de chapiteaux, les têtes colossales qui décorent sa grande place, les énormes décombres de ses thermes, les vestiges de son amphithéâtre, de son cirque et de ses murailles, elle surgit, au

milieu de ses roseraies, en face de la mer bleue. Ses jardins, ses vignes, ses collines ombragées de pins en parasol lui font une fraîche ceinture. Au détour de ses allées jalonnées de cyprès, on cherche instinctivement les coupoles et les loggias des villas romaines, les xystes et les exèdres, pavés de mosaïques éclatantes comme des tapis babyloniens, où l'on voyait Amphitrite sur son char, Bacchus traîné par des lions, ou les Charites entrelaçant leurs doigts. Et, là-bas, sous cette pergola festonnée de glycines, on évoque invinciblement un petit autel domestique, ou bien la chapelle coiffée d'un toit pointu, dont le tétrastyle abritait une Vénus pudique émergeant de sa conque...

Malheureusement, les villas antiques ont disparu, comme le grand temple de Césarée, comme son cirque et son amphithéâtre. Les thermes ont été détruits par le Génie militaire au temps de la conquête française. Mais ce qui reste de ces vieilles choses, les débris qui parsèment le sol, les morceaux admirables de sculpture qui décorent la bourgade moderne, lui composent, à eux seuls, une physionomie vraiment unique. Enfin, Cherchell a son musée, — un petit musée, sans doute, mais dont presque toutes les pièces ont une valeur. Parmi un grand nombre de bustes d'empereurs ou d'impératrices, des

stèles, des bas-reliefs funéraires, des mosaïques, des vases et des terres cuites de toute forme et de toute dimension, deux chefs-d'œuvre s'imposent à l'admiration du touriste qui visite Cherchell : la Vénus à la sandale, petite statuette de bronze, dont la grâce piquante et un peu maniérée semble annoncer déjà notre dix-huitième siècle français, — et surtout l'Apollon à la Colombe, une des plus belles créations qui nous soient restées de la statuaire gréco-romaine, un morceau au moins égal sinon supérieur aux œuvres les plus fameuses de cette époque, l'Antinoüs ou l'Apollon du Belvédère, œuvre de grand style encore, mais tout amollie de volupté et qui fait songer aux Éros et aux Diadumène célébrés par Martial...

Si Cherchell ne possédait que l'Apollon à la Colombe et son paysage marin, il faudrait encore la visiter. Mais elle est riche de ses ruines et de tous les grands souvenirs de Césarée. Celui de sainte Marcienne, une martyre des premiers siècles chrétiens, devrait y attirer les pèlerins. Celui de Juba II, le vrai fondateur de la cité, le type du Maure hellénisé et romanisé, provoque les méditations de l'historien et de l'archéologue.

Ainsi Cherchell ouvre non sans éclat la série des antiques cités maurétaniennes. Entre celles-ci, il convient de faire une place à part à Tipasa,

qui était la voisine de Césarée : cinq lieues à peine l'en séparent. Si Tipasa ne peut pas rivaliser avec Cherchell pour l'importance historique, ni pour l'étendue de ses ruines, elle est du moins plus intacte, et son paysage maritime est encore plus beau.

J'ai connu un temps où Tipasa était le type de la ville morte ressuscitée. Elle venait d'être fouillée en grande partie par mon ami Stéphane Gsell, l'éminent historien de l'Afrique ancienne. Grâce à lui, on se promenait, à Tipasa, en pleine antiquité romaine. On foulait le dallage des rues antiques encore bordées de leurs échopes. On s'enfonçait sous les sombres voûtes des thermes, on s'arrêtait devant le nymphée, avec ses châteaux d'eaux, ses abreuvoirs en hémicycle, à la bordure usée par les cous des mulets et des ânes. On longeait les remparts, on reconnaissait la tour de guet, la guérite de la sentinelle. Puis, on s'égarait dans le dédale des cimetières chrétiens, des chapelles et des basiliques. On butait presque à chaque pas dans des sarcophages et des auges funéraires... Pourquoi a-t-on laissé se réenterrer presque complètement ces vestiges si curieux, si émouvants, d'une couleur si chaude, d'une ligne si pure, si réellement antique ?

Pourtant, tout cela peut se retrouver, ou presque tout, — si l'on veut bien s'en donner la

peine, si les archéologues qui dirigent les fouilles veulent bien considérer une ruine comme une chose respectable et précieuse en soi, qui doit être pieusement conservée, et non comme un sujet de vivisection scientifique, qu'on abandonne ou qu'on laisse s'anéantir, dès qu'on en a tiré la matière d'un bouquin. En attendant, ce qui reste ou ce qui vient d'être découvert récemment mérite surabondamment d'être vu : deux grandes basiliques chrétiennes, dont l'une, celle de sainte Salsa, perpétue le souvenir d'une des plus célèbres martyres africaines, la chapelle de l'évêque Alexandre, les nécropoles, les sarcophages, les mosaïques du petit musée, — le forum enfin avec sa basilique judiciaire. Et on nous annonce l'exhumation d'un autre forum, entouré d'édifices importants, et aussi celle de la Colline des temples, où se dressaient, outre une église chrétienne, un certain nombre de sanctuaires païens.

Après Tipasa et Cherchell, les autres villes maurétaniennes n'offriront peut-être qu'une pâture médiocre à la curiosité du touriste pressé et superficiel. Mais le voyageur passionné pour les grands souvenirs de la conquête romaine s'arrêtera devant toutes les ruines qui s'échelonnent le long du sahel d'Alger. Il fera l'ascension de la colline où se dresse le gigantesque mausolée connu dans le pays sous le nom de *Tombeau de la*

Chrétienne, ce vaste souterrain funéraire comparable aux hypogées d'Égypte et recouvert d'un mausolée de style gréco-punique, qui fait songer aux Pyramides. Il cherchera les traces de la basilique de Castiglione. Il essaiera de retrouver, dans le modeste musée d'Aumale, au milieu d'une foule d'inscriptions romaines, celle dédiée à la mémoire d'un vieux soldat du pays, un ancien légionnaire qui mit en déroute les Barbares insurgés contre Rome. Et il ira contempler, à Matifou, parmi les arcades brisées et les nefs encore reconnaissables d'une église chrétienne des premiers siècles, l'admirable panorama d'Alger, couchée au bord de son golfe à la courbe parfaite, toute blanche et mauve sous les feux du soleil couchant.

II

Les ruines chrétiennes sont peut-être plus nombreuses, en Afrique, que les ruines païennes. Pour l'instant, on y a déblayé environ deux cent cinquante chapelles, églises ou basiliques. Comment ne le sait-on pas en France ? Pourquoi les pèlerins qui accourent, tous les ans, à Rome, pour y contempler ou pour y vénérer des antiquités chrétiennes, ne réservent-ils pas un peu de leur temps pour l'Afrique ? Ils y trouveraient des monuments et des reliques du passé comme il n'en existe ni à Rome, ni nulle part au monde : non seulement des églises dont le plan est intact, exactement tel qu'il fut au temps de saint Augustin (alors qu'à Rome il n'y a pas une basilique ancienne qui n'ait été rebâtie de fond en comble), mais des chapelles de martyrs, des baptistères,

des vasques d'ablution, des cimetières et des catacombes. Et le martyrologe africain est beaucoup plus émouvant que le martyrologe romain. Quelle passion de martyr vaut celle de sainte Félicité et de sainte Perpétue, celle de saint Cyprien, ou encore celle des martyrs de Lambèse, Jacques et Marien? Le lieu de ces scènes dramatiques et édifiantes est facile à retrouver : il a été consacré par des sanctuaires ou par des inscriptions qui existent encore. Tout cela appelle la piété des croyants, ou le zèle des archéologues et des historiens. Pourquoi donc s'obstine-t-on à l'ignorer en France? Pourquoi les catholiques surtout — les catholiques français — semblent-ils se désintéresser de ce passé glorieux? Une telle indifférence n'est-elle pas coupable et scandaleuse?

Ceux qui voudront bien s'apercevoir que ce riche trésor archéologique existe pourront, au sortir d'Alger, en commencer la visite par la grande basilique chrétienne de Tigzirt, avec sa triple nef, son portique, ses arcades et ses colonnades, son abside et ses allées pavées de mosaïques. Tigzirt, placée à proximité de la mer, à l'entrée des régions kabyles, leur servira de transition entre les villes maurétaniennes et les villes numides.

Les villes mortes de la Numidie sont les plus nombreuses et les mieux conservées de l'Algérie

moderne. Il serait fastidieux de les énumérer toutes et même de les parcourir toutes, à moins d'être un amateur ou un érudit de profession. Mais il en est, dans cette abondance, qui sont tout à fait hors de pair et qui méritent d'être visitées en détail.

Et d'abord la capitale du pays, la très antique Cirta, détruite au troisième siècle par les Barbares africains et rebâtie au quatrième par l'empereur Constantin, qui lui donna son nom, — l'actuelle Constantine, le type le plus imposant et le plus complet de la vieille cité numide. Fièrement dressée sur sa roche inaccessible, enserrée dans la boucle de son torrent, dominant de haut un immense paysage de montagnes et de roches erratiques, elle apparaît beaucoup plus sauvage, beaucoup plus primitive que Tolède. Elle est aussi plus chargée d'histoire. Les ombres de Sophonisbe, de Scipion et de Massinissa, errent encore sur les étroites terrasses ou les petits chemins en corniche qui surplombent le gouffre de ses gorges. Mêlée à son histoire la plus ancienne, Rome y est partout présente.

Dès l'arrivée, le voyageur peut saluer, à côté du vieux pont construit par les conquérants latins, la statue du second fondateur de la cité, de ce Constantin qui releva ses ruines. La statue vaut ce qu'elle vaut. Mais c'est une pensée pieuse

et louable que d'avoir ainsi symbolisé, pour les yeux des Africains modernes, la grande idée de la continuité latine. Cette continuité, on la sentirait beaucoup mieux si les indigènes, et les Français après eux, ne s'étaient comme acharnés à détruire tous les vestiges de la ville antique. On y voyait encore, vers le milieu du dernier siècle, les traces d'un forum et les morceaux d'un arc de triomphe. Aujourd'hui, tous les débris qu'on a pu recueillir et sauver de la destruction sont exposés dans un jardin public, véritable musée en plein air, où les statues mutilées se dressent, entre des fûts de colonnes, des stèles funéraires, des autels, des chapiteaux et des bas-reliefs. Tous les titres de noblesse de la cité sont ainsi offerts d'un seul coup aux regards du visiteur. Dès son entrée dans Constantine, il est comme enveloppé et pénétré par le génie de Rome. Il en peut déchiffrer le nom indestructible sur les inscriptions dédicatoires qui jonchent le sol.

Mais c'est à Thimgad et à Lambèse surtout qu'il sentira, avec la force d'expansion du génie latin, sa vertu civilisatrice. Dans ces pays numides, jusqu'aux confins du désert, Rome a créé de l'ordre et de la beauté. Elle a laissé des témoignages indélébiles de sa puissance. Thimgad est assez connue, — Thimgad avec ses portes triom-

phales, ses marchés, son théâtre, sa bibliothèque, son capitole et son forum environné de temples, de basiliques et d'échopes de vendeurs. Mais Lambèse, la ville militaire, ne l'est pas assez. Quand on aura plus complètement dégagé ses ruines, elle sera plus curieuse peut-être que Thimgad. Avec son prétoire et son camp retranché, Lambèse, séjour du légat impérial qui commandait les forces militaires de toute l'Afrique, séjour de la III[e] Légion Auguste, qui avait, autour du prétoire, ses casernes, ses salles de réunion, ses chapelles et ses trésors, — Lambèse est, d'ores et déjà, quelque chose d'unique : le type de la ville militaire romaine, la ville garde-frontières, dressée comme une sentinelle en face du Nomade et du Barbare.

Autour de ces grands centres, se pressaient une foule de colonies ou de municipes, dont les ruines ont été, en maints endroits, dégagées par les archéologues : Cuicul, Thibilis, Thubursicum, Madaure, Théveste. La première est tout à fait extraordinaire par la couleur étrange de son paysage : un cirque de montagnes dont les tons rouges rappellent la pourpre des laticlaves, — un rouge antique sur lequel se détachent splendidement les blancheurs d'ivoire, les rousseurs chaudes des colonnades, des frontons et des architraves. Cuicul, l'actuel Djemila, promet déjà d'é-

lipser Thimgad, non seulement par l'étrangeté
e son cadre, mais par la grâce, la beauté et le
ombre de ses monuments. Le petit temple capi-
olin, qui décore une de ses places, suscite les
omparaisons les plus glorieuses : avec les quatre
olonnes de son péristyle, qui ne soutiennent
lus qu'un bandeau de marbre sculpté, il fait
onger invinciblement au petit temple de la Vic-
oire Aptère sur l'Acropole d'Athènes. On peut
e promener dans ses rues, franchir ses portes
riomphales, flâner sur son forum, parmi les ins-
riptions dédicatoires, les autels et les socles de
tatues.

A Khémissa, l'ancienne Thubursicum, de pa-
eilles découvertes et de pareilles émotions at-
endent le visiteur. Le paysage de montagnes,
lus sévère et plus froid, est assurément plus
randiose. Le style des constructions a quelque
hose de plus fruste et de plus strictement utili-
aire. Mais les rues sont peut-être mieux conser-
ées : l'illusion de la vie antique ressuscitée y
st peut-être plus intense et plus complète. En
out cas, Thubursicum a deux choses uniques à
ontrer aux pèlerins de l'antiquité latine : son
néâtre, dont la scène et la façade sont à peu près
ntactes, — et les restes d'une grande piscine, vé-
itable parterre d'eau, dont le miroitement suave,
nélancolique, ou splendide, selon les heures du

jour, est la grâce de ces décombres et de ce dé
sert frigide.

Madaure, quoique très élevée aussi, a déj
quelque chose de plus chaud, de plus âpremen
coloré. Elle sort à peine de terre, mais on peu
espérer qu'elle en sortira tout entière : u
forum entouré de portiques, une curie, de
temples, des basiliques judiciaires, des thermes
des basiliques chrétiennes, une nécropole son
déjà dégagés. Et, sur le forum, comme il falla
s'y attendre [1], on a retrouvé la base de la sta
tue d'Apulée, le grand homme de Madaure, l
maître de toute la littérature africaine, tant pro
fane que sacré. Si la statue a disparu, l'inscrip
tion, parfaitement conservée, est assez explicite
« *Au philosophe platonicien, à leur chère gloire
les citoyens de Madaure.* » Je sais peu de chose
aussi émouvantes que ces simples lignes. Si l'o
songe que cet hommage à l'Intelligence, au Gé
nie métaphysique, a été écrit par des homme
dont les descendants sont retombés dans la plu
opaque barbarie, comment ne pas s'attrister e
même temps à la pensée que les civilisations le
plus brillantes sont si éphémères et si fragiles

Que dire, après cela, de Théveste, qui est tou
un monde en raccourci? Théveste, l'actuelle Te

(1) Dès 1912, dans mon *Saint Augustin*, j'avais pressenti cet
découverte. (Voir p. 65.)

essa, peut montrer non seulement son enceinte yzantine, vaste quadrilatère de murailles, aussi mposantes et aussi bien conservées que les rem- parts d'Aigues-Mortes, un arc de triomphe, d'un rofil singulier, unique en son genre, dédié à Ca- acalla et à Julia Domna, « la Mère des Camps », n petit temple carré, supérieur à la célèbre « Maison » de Nîmes, — mais un grand ensemble le ruines chrétiennes, les ruines d'une basilique, vec ses dépendances, — quelque chose d'énorme t d'étrange comme les grandes mosquées de l'Is- am, qui d'ailleurs ne sont que des imitations ou les adaptations des basiliques chrétiennes pri- mitives.

Celle de Tébessa n'a pas sa pareille, tant pour la grandeur que pour l'intérêt archéologique. C'est un scandale qu'elle soit aussi peu connue et visitée, — et surtout que les pouvoirs locaux la laissent dans un tel état d'abandon. Elle devrait être rendue au culte, et, tous les ans, des milliers de pèlerins devraient défiler devant son baptis- tère et ses chapelles de martyrs.

III

Par Tébessa, Madaure, Thagaste, la ville natale de saint Augustin, nous touchons aux confins de la Proconsulaire, — la province où résidait l'autorité centrale, celle qui était certainement la plus riche et la plus peuplée de toute l'Afrique, celle où les vestiges de la civilisation romaine sont le plus abondants.

On voudrait s'arrêter, même dans les villes de second ordre comme Bulla Regia, Thuburnica, Bizerte, Thuburbo Majus, — mais on se hâte vers la capitale du pays, — Carthage la phénicienne et la romaine, Carthage, rivale de Rome qui, dès le deuxième siècle, finit par la supplanter en la battant sur son propre terrain, en devenant le plus grand centre civilisateur de la Méditerranée occidentale. A partir de cette époque, la littérature latine est presque tout entière aux mains des

Africains. Apulée de Madaure, le néo-platonicien, est le maître de la pensée et de la science païennes. Quelques années plus tard, avec Tertullien, saint Cyprien et saint Augustin, Carthage deviendra le foyer du christianisme latin. Rome ne pourra lui opposer que la primauté du siège apostolique. C'est Carthage qui aura les grands docteurs, les martyrs illustres, le prestige de l'épiscopat, l'organisation ecclésiastique la plus étendue et la plus complète.

Et, si l'on ajoute à tout cela ce que représente la Carthage punique, — son influence civilisatrice sur le reste de l'Afrique, jusque dans les ultimes profondeurs sahariennes, et si l'on se rappelle les épisodes de sa lutte contre Rome et les grandes figures de cette lointaine histoire, les Annibal, les Hannon, les Hamilcar, les Scipion, et Salammbô et Sophonisbe, — comment ne pas voir en Carthage un des lieux de pèlerinage historique et religieux les plus émouvants et les plus éclatants qui soient au monde ?

Son paysage est un des plus beaux et des plus grandioses de la Méditerranée. Avec ses montagnes au profil singulier, construites comme des architectures naturelles, l'immensité et les courbes harmonieuses de son golfe, sa colline de Byrsa consacrée par l'histoire, la poésie et la légende, ses deux ports antiques où se dressent,

sur des soubassements d'édifices millénaires, des chapiteaux et des fûts de colonnes, — elle est l'égale de Naples, de Stamboul, de Marseille, les trois villes maritimes les plus admirables de la Méditerranée.

Elle renaît chaque jour davantage. Une ville de cette taille ne peut pas mourir. Elle n'a d'ailleurs jamais complètement péri. Les Vandales et les Arabes, les gens de Tunis ont eu beau la saccager et la piller, faire de la chaux avec ses statues et ses marbres, transporter ses colonnes dans les mosquées nouvelles, employer ses vieilles pierres à bâtir des maisons neuves, — il suffit de fouiller la couche de terre qui recouvre ses décombres pour atteindre les fondations et les ruines de ses plus célèbres édifices. Son Odéon, ses thermes, ses citernes, son amphithéâtre ont été retrouvés. Ces vénérables édifices n'attendent qu'un déblaiement plus profond et plus continu, quelques remises en place, quelques restaurations intelligentes, pour donner au visiteur une impression digne de leur célébrité. La Carthage chrétienne, avec ses basiliques, ses cimetières, ses chapelles, a depuis longtemps reparu au jour : la basilique de Sainte-Perpétue, une autre probablement dédiée à saint Cyprien, composeront de merveilleux ensembles archéologiques, quand on se sera décidé à relever leurs débris et à en

confier la restauration à un architecte homme de goût et de savoir.

Il faudrait y reprendre et y intensifier les fouilles : cela n'apprendrait peut-être pas grand'-chose de nouveau aux savants. Mais cela permettrait de rétablir, j'en suis sûr, tout le plan de la Carthage romaine et peut-être punique, d'identifier les monuments cités par les auteurs anciens et, ainsi, de fournir une « composition de lieu » sans pareille à l'imagination du visiteur qui vient rêver parmi ces ruines.

Carthage — par un incompréhensible parti pris — est peut-être, de toutes les villes mortes africaines, celle pour laquelle les pouvoirs publics ont le moins fait. C'est pourquoi les ruines de cette capitale sont éclipsées par celles de municipes souvent obscurs. Rien ne vaut à Carthage, du moins pour l'instant, le temple capitolin de Dougga, le théâtre, le temple en hémicycle de la Déesse Céleste, les villas et les sanctuaires qui l'environnent.

Mais il faudrait entrer dans une description détaillée de ces ruines pour échapper aux redites fastidieuses d'une simple énumération. La Tunisie regorge de monuments et de vestiges romains. D'un bout à l'autre, jusqu'à la limite du désert, les villes mortes se déroulent et se multiplient, chacune avec sa physionomie ou sa grâce par-

ticulière. Les villes désertiques surtout, celles qui se dressent devant d'immenses paysages dénudés, d'une âpreté et d'une splendeur déjà toutes sahariennes, celles-là ont une figure inoubliable. Qui n'a pas vu El-Djem et son colisée, Sbeïtla, — l'antique Sufetula, — au bord de son oued au lit de marbre blanc, Haïdra reflétant les tours et les murailles d'or de sa forteresse dans les bassins étagés de ses cascades, Gigthi surgissant comme une haute pensée dominatrice au milieu des sables rouges, en face des Syrtes désolées et de la grande île mythique des Lotophages, — celui-là ne sait pas ce qu'il faut entendre par ces mots si souvent répétés dans les histoires anciennes : « la majesté du peuple romain, *majestas populi romani*. »

III

LA RÉSURRECTION DE CARTHAGE

I

Dans notre Afrique du Nord, il y a trois villes[1], qui, de l'avis des personnes compétentes, devraient être fouillées complètement, et cela tout de suite, — avant toutes les autres : Tipasa de Maurétanie, la ville des Nécropoles (il existait plusieurs Tipasa dans l'Afrique romaine, notamment Tipasa de Numidie, *Tipasa Numidarum*, non loin de Thubursicum, l'actuelle Khamissa : de la piste qui conduit à celle-ci, on en voit les ruines, à demi ensevelies sous celle d'une forteresse byzantine). Ensuite, Hippone et Carthage.

Comme tous les ports de mer, ces trois villes étaient riches, luxueuses, ou tout au moins ouvertes aux produits et aux marchandises du

(1) Pour les villes mortes de la Maurétanie et de la Numidie, c'est-à-dire de l'Algérie actuelle, voir mon livre : *Le Jardin de la Mort* (Ollendorff, éditeur). Le présent ouvrage, consacré aux villes de la Tunisie, n'en est que la suite et forme, en réalité, la deuxième série des « Villes d'or ».

monde civilisé occidental. Elles promettent donc un ample butin à l'archéologue. Ce qu'on en a exhumé déjà le prouve abondamment. A Tipasa, outre les nécropoles et les basiliques chrétiennes, M. Stéphane Gsell avait dégagé, il y aura bientôt trente ans, les vestiges assez heureusement conservés d'un quartier de la ville. Tout cela, on l'a vu, a été réenterré depuis. Récemment des fouilles partielles ont remis au jour un forum et une basilique judiciaire au pied d'un mamelon qu'on appelle la « Colline des Temples » et où se pressaient, paraît-il, de nombreux sanctuaires païens. A Hippone, le siège épiscopal de saint Augustin, on a retrouvé d'importantes mosaïques, des villas ou des maisons, avec leurs cours intérieures bordées de colonnades, et naturellement, une foule de débris, de sculptures et de céramiques. A Carthage enfin, le peu qu'on a déblayé annonce et fait souhaiter des découvertes considérables. C'est là surtout qu'il faudrait entreprendre de grandes fouilles méthodiques et persévérantes. Dût la curiosité scientifique ou esthétique être déçue, Carthage mérite qu'on s'occupe d'elle avant les autres villes africaines, en raison d'abord de son importance historique et parce qu'elle fut une des quatre ou cinq grandes capitales du monde ancien.

S'il y a un lieu de pèlerinage pour ceux qui ont le culte du passé, c'est assurément celui-là. Les souvenirs qu'il évoque, souvenirs héroïques, poétiques, légendaires, sont parmi les plus illustres et les plus beaux que l'antiquité nous ait laissés. Et puis enfin, la plus haute tragédie du vieux monde méditerranéen, c'est là qu'elle s'est dénouée. Un moment vint où l'on put craindre que la Méditerranée tout entière, avec l'hégémonie de Carthage, ne fût orientalisée. Déjà Alexandre et ses successeurs s'étaient laissé déborder par les mœurs et les idées orientales. Allions-nous devenir phéniciens, syriens ou égyptiens ? Le duel fameux entre Rome et Carthage n'eut pas d'autre signification. Mais celle-ci représente quelque chose de plus impérissable encore et qui nous touche de plus près. La Carthage romaine, avec Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin, c'est le catholicisme latin prenant conscience de lui-même, définissant ses dogmes, organisant son administration ecclésiastique, sa discipline, sa hiérarchie, son monachisme. Rome, à cette époque, n'avait d'autre supériorité sur elle que la primauté du siège apostolique. Carthage reste donc une des grandes capitales de la pensée religieuse occidentale. Façonnée par le génie d'Augustin, l'âme catholique y a pris une forme nouvelle. Une bonne part de

notre sensibilité et de notre intellectualité modernes nous est venue de là. Carthage fut pour nous un berceau et un foyer lumineux.

Ce serait une erreur de croire que ce passé est aboli pour jamais. Il vit toujours en nous. L'histoire se continue dans notre chair et notre sang, comme dans nos esprits. Les drames du passé se répètent dans ceux du présent. L'exagération paradoxale des romantiques, ç'a été de concevoir les âmes d'autrefois comme trop étrangères aux nôtres, de dresser, pour ainsi dire, un mur entre le présent et le passé, comme si le temps était quelque chose de matériel. En réalité, l'âme de nos pères, c'est la nôtre à peine modifiée. Que les circonstances ramènent des situations semblables à celles de l'histoire, nous réagissons exactement dans le même sens que nos ancêtres, avec les mêmes passions, les mêmes amours et les mêmes haines. En vengeant ses morts de 1870, le poilu de 1914 redevient un instant leur contemporain. L'Espagnol ou le Lorrain d'aujourd'hui peut se retrouver vis-à-vis de la France dans les mêmes sentiments qu'au XVII^e^ siècle, au temps des guerres de Louis XIV. L'attitude du Marocain en face de notre domination est celle du Maure ou du Numide en face du Romain. Dès qu'on envisage le monde et l'homme dans leurs réalités et leurs conditions essentielles et per-

manentes, l'illusion du temps s'évanouit : tout nous apparaît dans un éternel présent.

Or, la Carthage du passé éveille en nous, avec une puissance extrême, l'idée de cet éternel présent, — cette ville morte nous met en quelque sorte sous les yeux ce qui ne meurt pas dans l'âme humaine. Il suffit pour cela qu'à la différence de tant de lieux anonymes, elle offre à la mémoire et à l'imagination quelques-uns des types et quelques-uns des drames où se résument toute notre nature et toute notre histoire. Non seulement sa Didon nous rappelle l'éternelle aventure de la femme abandonnée et qui meurt de son amour, mais nous Français, quand nous foulons la pierraille de ses collines, nous nous sentons plus ou moins dans la position de son Hamilcar vis-à-vis des Mercenaires en révolte, ou de son Augustin vis-à-vis des sectes hérétiques. Sur ce continent dont elle est la porte, les mêmes luttes nous attendent que celles où les ancêtres de notre race ont dépensé leurs forces durant des millénaires.

Pour moi, je ne connais guère de pays plus émouvant que Carthage, — si ce n'est la France même. Aux souvenirs immortels qui lui font une couronne de poésie, aux idées fécondes qu'elle suggère, aux principes d'action et aux directions qu'elle nous propose, s'ajoute l'enchantement de

son paysage. C'est assurément l'un des plus beaux de la Méditerranée, celui peut-être qui a le plus grand style. Si les environs de Tunis et de son lac ne sont point exempts d'une certaine tristesse aride, la vue qu'on découvre du haut de la colline de Byrsa est réellement hors de pair. L'ensemble des ports antiques, du golfe et des montagnes, présente un caractère saisissant et extraordinaire. Le profil du Zaghouan ou du Bou-Korneïn, — la montagne des Eaux-Chaudes et la montagne de Saturne, — est inoubliable comme une physionomie humaine, le visage d'un exemplaire insigne d'humanité, ou comme un des grands chefs-d'œuvre de l'art. Le paysage est non seulement construit à la façon d'une vaste ordonnance architecturale, mais il semble retouché et travaillé par l'histoire, modelé d'après l'image et à la mesure des héros et des événements qu'il a vus passer.

A cause de toutes ces raisons, — parce que c'est un lieu de grands souvenirs, un pèlerinage historique et un paysage incomparable, il faudrait déjà tenter de ressusciter Carthage.

II

Et d'abord, est-ce possible? Tout n'a-t-il pas péri? Sous prétexte de ramener à la lumière le cadavre de la grande métropole africaine, ne va-t-on pas dépenser des millions en pure perte?

Il est certain que la Carthage punique a été durement saccagée par les Romains victorieux, après le siège de l'an 146. S'il est vrai que la charrue ait été passée sur le champ des ruines, il ne doit pas en rester grand'chose. D'ailleurs, la ville romaine, que l'on reconstruisit sur son emplacement quelque cent ans plus tard, recouvrit sans doute les fondations anciennes. A son tour, la ville romaine, détruite et incendiée par les Vandales et les Arabes, fut exploitée comme une véritable carrière par les habitants de Tunis. Ses marbres servirent à faire de la chaux. Ses colonnes et ses pierres, tous ses matériaux uti-

lisables, furent employés à la construction des maisons neuves de Tunis, à la décoration des palais et des mosquées. Quelques-unes de ces colonnes, traînées jusqu'à la mer toute proche, furent embarquées sur des vaisseaux et emmenées, comme [illegible] dans les grandes villes de l'Islam triomphant : à Cordoue, à Grenade, à Kairouan, au Caire. Il est donc vrai, malheureusement, que les ruines de Carthage ont été pillées, dispersées et détruites autant qu'il se pouvait. Mais il est probable aussi qu'il en subsiste beaucoup plus qu'on ne le croit communément.

On peut l'induire d'abord *a priori* de ce que nous voyons se passer aujourd'hui pour nos villes dévastées au cours de la dernière guerre. Certaines d'entre elles ont été incendiées méthodiquement par l'ennemi. Après quoi, on a fait sauter les murs à la dynamite. Puis, les matériaux, soigneusement empilés, ou bien sont transportés ailleurs, ou servent à rebâtir sur les lieux mêmes. Les emplacements abandonnés, vidés de tout ce qu'on a jugé utilisable, sont déjà à demi ensevelis sous la terre. Mais les fondations, mais le sous-sol demeurent intacts. On n'a qu'à rejeter la légère couche de terre qui s'y est amassée pour retrouver, net comme un damier, le plan du village, ou du quartier enseveli. On peut préjuger sans témérité que pareille

chose est arrivée à la Carthage romaine. Si nue qu'elle ait été laissée par le fer et par le feu, par les destructeurs et les pillards de toute sorte, son empreinte doit être encore facilement reconnaissable. Les traces des rues, des places publiques, les fondations des maisons et des principaux édifices se sont peut-être enterrées profondément depuis quatorze ou quinze siècles. Mais ces traces et ces fondations ont dû se conserver. Ne serait-ce pas, en définitive, un beau résultat que de retrouver le plan de la Carthage romaine tout entière?

En tout cas, ce qui reste et ce qu'on a déblayé jusqu'à ce jour semble autoriser les plus belles espérances.

Voilà plus d'un siècle, Chateaubriand, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem,* notait déjà que les ruines de Carthage, comme celles de Sparte, étaient plus abondantes qu'on ne le pensait au premier abord, « n'ayant rien, dit-il, de bien conservé, mais occupant un espace considérable. »

Entre les ports et Byrsa, il a constaté la présence de beaucoup de débris. Or, c'est la partie de la ville où se trouvaient probablement le Forum et la Place Maritime, dont parle saint Augustin. Aujourd'hui que ces débris ont disparu, la remarque de Chateaubriand devient extrême-

ment précieuse. Plus loin, du côté de Bordj-Djedid, les vestiges des Thermes d'Antonin l'ont vivement frappé : il y voit les ruines d'un « très grand édifice, qui semble avoir fait partie d'un palais et d'un théâtre. » Ce dernier trait semble justifier l'hypothèse du docteur Carton, qui suppose l'existence d'un vaste nymphée creusé aux flancs de la colline de Bordj-Djedid et faisant face à l'entrée des Thermes d'Antonin. Ce que Chateaubriand aurait pris pour les gradins d'un théâtre serait les vasques superposées ou les étages d'un Château-d'Eau. Enfin, parvenu au sommet de l'Acropole, l'illustre voyageur y aperçoit « un terrain uni, semé de petits morceaux de marbre et qui est visiblement l'aire d'un palais ou d'un temple. » Arrivé là, il ne pousse pas plus loin son investigation. Ayant jeté un coup d'œil, en passant, aux citernes de Dermèche, il se tient pour satisfait et néglige celles de la Malqua. Les restes de l'amphithéâtre ne l'intéressent pas davantage. Il n'a d'yeux que pour l'admirable paysage qui se déroule au pied de Byrsa : « Les figuiers, les oliviers et les caroubiers donnaient déjà leurs premières feuilles. (On était en février.) De grandes angéliques et des acanthes formaient des touffes de verdure parmi des débris de marbres de toutes couleurs. Au loin, je promenais mes regards sur l'Isthme,

sur une double mer, sur des îles lointaines, sur une campagne riante, sur des lacs bleuâtres, sur des montagnes azurées. Je découvrais des forêts (?), des vaisseaux, des aqueducs, des villages maures, des ermitages mahométans, des minarets et les maisons blanches de Tunis. Des millions de sansonnets, réunis en bataillons, et ressemblant à des nuages, volaient au-dessus de ma tête... »

Malgré l'énumération fastueuse de tant de merveilles, on le sent médiocrement ému. Il est obligé d'appeler à son secours, après les figuiers, les caroubiers et les sansonnets de Carthage, les grands souvenirs de l'histoire, pour se masquer un peu le vide de ce paysage désolé. Mais, avec son instinct de poète et d'imaginatif, il a deviné les trésors enfouis sous les ondulations de cette plaine chargée d'histoire. Sa première et très rapide impression ne l'a pas trompé. Effectivement, « les ruines de Carthage sont plus nombreuses qu'on ne le pense généralement. » Les archéologues qui, depuis ce temps-là, n'ont cessé de fouiller le sol de la ville morte, ont confirmé en somme les pressentiments du lyrique descripteur.

Par les soins du R. P. Delattre et de ses collaborateurs, de Paul Gauckler et du Service des antiquités, une foule de tombeaux puniques et

des édifices entiers ont été découverts et, en partie, exhumés. Dès aujourd'hui, le bilan des fouilles est des plus honorables : sans parler des Thermes d'Antonin et des deux groupes de citernes, depuis longtemps connus, — trois grandes basiliques chrétiennes, une église byzantine, le théâtre, l'Odéon, l'amphithéâtre, l'île du port militaire, le cirque, tout un groupe de villas... Malheureusement, ces pauvres ruines gisent à fleur de terre. On n'a même pas relevé les colonnes, les chapiteaux et les fragments d'architraves qui jonchent l'intérieur et les abords des enceintes. On a descellé les mosaïques qui pavaient les nefs et les patios, ou qui revêtaient les baptistères et les fontaines; on a déménagé les statues, les stèles et les inscriptions, et on a entassé toute cette dépouille dans des musées. C'est la ruine « scientifique », nettoyée, raclée jusqu'à l'os, réduite à l'état squelettique par l'archéologie.

Comment s'étonner, après cela, que les antiquités de Carthage n'existent pour ainsi dire pas pour le touriste pressé et qu'elles soient comme perdues dans l'immensité des terrains vagues?

Aujourd'hui, si l'on veut se rendre compte de ce que fut Carthage, de sa richesse, de sa grandeur, de la variété des civilisations qui s'y sont succédé, il faut aller au musée Saint-Louis ou au

musée du Bardo, le premier plus particulièrement carthaginois, le second plus généralement africain. Outre des statues colossales, des bas-reliefs, des sarcophages, des stèles par milliers, des gemmes de toute sorte et de toute couleur, des céramiques, des cristaux, des ustensiles ou des ornements funéraires, peignes, fibules, colliers, bagues sigillaires, on y admirera de merveilleuses mosaïques. Le Bardo surtout en possède une collection originale, comme il n'en existe nulle part au monde. Presque toutes représentent des sujets réalistes qui sont d'un haut intérêt documentaire pour l'histoire des mœurs africaines pendant les premiers siècles de notre ère : scènes de pêche et de chasse, tableaux rustiques, bâtiments de fermes et de villas, avec leurs dépendances, leurs esclaves, leurs laboureurs, leurs jardiniers, le maître et la maîtresse de la maison, dans leurs costumes et leurs attitudes habituels, — intérieurs de cabaret, écuries de chevaux de course, avec leurs cochers, leurs palefreniers, leurs chars, — vue du cirque, avec sa spina, ses loges et ses gradins chargés de spectateurs, — plan et profil d'une basilique en construction, maçons qui gâchent le plâtre, architecte armé de l'équerre et du fil à plomb, charretiers qui conduisent des fûts de colonnes sur leurs véhicules à hautes roues : c'est un

abrégé de la vie africaine tout entière, l'image colorée et animée de toute une époque.

Mais tout cela est enfermé entre quatre murs, classé et scellé sous des vitrines. On prétend ainsi sauver ces débris d'une destruction totale. On a raison sans doute, tant que le moyen de protéger sur place les antiquités découvertes n'aura pas été trouvé. Pourtant, on ne peut s'empêcher de s'attrister, en songeant à l'effet que produiraient les ruines, si non seulement on en relevait les colonnes et les murs, comme on l'a fait partout, en Italie, en Égypte et en Grèce, mais si l'on y rapportait tout ce qui est emprisonné dans les musées, si les statues, les marbres, les mosaïques, les stucs coloriés égayaient de nouveau les surfaces nues des architectures et recommençaient à briller et à se réchauffer au soleil, — si l'on se décidait à étendre les fouilles autour de ces ruines trop clairsemées, si enfin on voulait sérieusement ressusciter Carthage...

III

Ressusciter Carthage! Ç'a été le rêve du cardinal Lavigerie. Son *Instauranda Carthago* répond au *Delenda* haineux et cupide du vieux Caton. Pour le grand archevêque, il ne s'agissait pas seulement d'une exhumation archéologique, mais d'une reconstruction de la ville morte, d'une véritable rentrée de la métropole antique dans la vie moderne. Pour donner en quelque sorte l'exemple à la nouvelle Afrique latine, il a bâti une basilique neuve sur la colline de Didon, d'Asdrubal et de saint Louis, — il en a pris possession au nom de l'Église et de la France.

On peut déplorer la présence de ces bâtisses modernes en ce lieu antique et vénérable entre tous. Ce couvent, cette église qui n'est ni mauresque, ni byzantine, ces constructions écono-

miques sont un peu trop inégales à la majesté des souvenirs qui environnent Byrsa. A cause d'elles, les fouilles sont interdites sur tout le plateau de la vieille acropole punique. Bien plus, elles ont entraîné d'autres constructions qui, elles, déshonorent le site, — des hôtels, des villas, un bureau de poste. Sans parler de la laideur ou de la banalité de ces logis, leur présence est particulièrement déplorable en un terrain si fertile en antiquités, qu'on n'y peut bêcher sans ramener quelque débris : morceaux de bas-reliefs ou d'inscriptions, fragments de statues, fûts de colonnes ou chapiteaux. Mais ce qui est fait est fait. Il faut s'incliner devant l'horreur accomplie. D'ailleurs, la vie moderne se porte de nouveau vers Carthage avec un élan qui paraît bien irrésistible. En refera-t-on jamais, comme autrefois, un grand port de mer, une grande ville de commerce et de transit? Trouvera-t-on de nouveaux mouillages? Creusera-t-on de nouveaux bassins, plus profonds et plus vastes, à la mesure des paquebots et des cargos d'aujourd'hui ? En tout cas, c'est un lieu salubre et ventilé, plus agréable à habiter que Tunis en n'importe quelle saison. Aussi les Tunisiens émigrent-ils volontiers vers Carthage, qui est en passe de devenir une station estivale, avec hôtels, casinos, restaurants et guinguettes. Dès aujourd'hui, les pentes

de Byrsa et la campagne qui regarde le golfe se couvrent de villas de tout style et de toute dimension.

Le cardinal, qui était un grand voyant, avait eu sans doute la vision anticipée de cet exode. Mais, en prononçant son *instauranda Carthago,* il entendait concilier les exigences de la vie utilitaire avec le culte du passé et de ses monuments. A côté de la Carthage neuve qu'il rêvait, il voulait faire sa place aussi à la Carthage antique ressuscitée. Ce serait une capitale pour l'archéologie comme pour la politique. Rien ne le prouve mieux que la brochure retentissante qu'il écrivit dès 1878, avant même l'occupation française de la Tunisie, et qu'il intitula : *De la nécessité d'une mission archéologique permanente à Carthage.*

Ce faisant, il se proposait sans doute de travailler pour la science, de fournir de nouveaux documents à l'archéologie et à l'histoire, mais sa grande idée, c'était de rétablir dans tout son éclat le siège métropolitain de Carthage, en rappelant ce qu'il fut aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Aussi, dès que les murs de sa basilique primatiale furent debout, il s'empressa d'y faire inscrire en majuscules dorées ce texte emprunté à une lettre du pape Léon IX aux évêques africains alors persécutés et dispersés : « *Il est*

hors de doute que l'évêque de Carthage est le premier archevêque après le Pontife romain et le plus grand métropolitain de toute l'Afrique. Et ce privilège, obtenu une fois pour toutes du Saint-Siège apostolique romain, il ne peut le perdre au profit d'aucun autre évêque africain, de n'importe quelle partie de l'Afrique, mais il le conservera jusqu'à la fin des siècles et tant qu'on y invoquera le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, soit que Carthage en ruines reste déserte, soit qu'elle ressuscite glorieusement un jour, — *sive resurgat gloriosa aliquando!...* »

Le beau texte, et combien émouvant sous sa forme impersonnelle et quasi lapidaire! Il y a, dans ces phrases latines, comme un cri d'espoir poussé par le Pontife de Rome devant les dévastations vandales et musulmanes. Le Pape ne se résigne pas à la défaite et à l'invasion. Il appelle de tous ses vœux la résurrection de la Carthage chrétienne. Ce vœu, le cardinal Lavigerie le fait sien, après plus d'un millénaire. « Le premier archevêque après le Pontife romain » répète le cri du vieux Pape, son prédécesseur sur le siège épiscopal de Toul et de Nancy. En face de l'Afrique islamisée, divisée et anarchique, il ne voit pas, lui non plus, d'autre moyen de lui rendre la paix et l'unité, que de la ramener à sa foi antique. Rétablir l'unité, pour rétablir la

paix, ç'a été la grande tâche apostolique de saint Augustin. Le cardinal Lavigerie a entrevu quelque chose de cette tâche : réconcilier les Musulmans avec nous par la communion religieuse, telle a été sa principale idée inspiratrice, celle qu'on retrouve dans toute sa conduite, dans toutes ses fondations, sous-entendue enfin dans tous ses écrits. Et c'est pourquoi Carthage, — outre les découvertes scientifiques qu'elle lui promettait, — avait tant d'importance à ses yeux. Elle était, pour lui, le symbole de l'unité future de l'Afrique.

IV

Les Tunisiens d'aujourd'hui n'ont point d'aussi sublimes conceptions, ni d'aussi longs espoirs.

Ils ne considèrent dans Carthage qu'un endroit frais et confortable pour passer l'été. Et c'est la raison pour laquelle ils s'y précipitent. Il paraît tout à fait vain de vouloir arrêter ce mouvement. Comme l'avoue lui-même le docteur Carton, le plus ardent promoteur, pour ne pas dire l'apôtre de la résurrection archéologique de Carthage, — il faut se résigner à faire la part du feu. Les plus sévères prohibitions administratives seraient inutiles : la vie moderne, avec ses tramways électriques et tout son matériel de « civilisation, » est déjà rentrée victorieusement dans la ville de Salammbô.

Mais, s'il faut accepter comme une nécessité la construction d'une ville nouvelle, ne pourrait-on imposer un style à ces bâtisses, afin qu'elles

ne jurent pas trop avec les ruines antiques qui, dès maintenant, les avoisinent, et que des fouilles prochaines, — nous l'espérons, — vont multiplier aux alentours? Des villas, des maisons, des édifices publics dans le goût italien, ou dans le goût classique français du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles, semblent peut-être ce qu'il y aurait de moins ridicule. Tout serait préférable au *moderne style* qui sévit actuellement, de La Goulette à La Marsa, et qui transforme toute la vieille péninsule punique en une vague banlieue niçoise ou marseillaise.

Mais, sur l'emplacement, ou dans les environs de la Carthage latine, pourquoi ne nous referait-on pas des villas romaines? Il y a des gens toujours prêts à dépenser leur argent pour avoir des contrefaçons de villas mauresques. Pourquoi les mêmes gens ne s'offriraient-ils pas le plaisir, infiniment plus rare et plus distingué, de refaire une villa romaine? En quoi ces pastiches seraient-ils plus absurdes que les autres? Pendant ce dernier quart de siècle, on a vraiment abusé, en Algérie surtout, de ces imitations néo-mauresques, qui exaspèrent à juste titre les vieux Algériens. Le snobisme aidant, on a multiplié les écoles, les bureaux de poste, les musées, et même, — Dieu me pardonne! — les églises de style Fathma. C'est une manifestation d'arabo-

philie, une flatterie aux indigènes, qui, d'ailleurs, préfèrent de beaucoup l'esthétique de nos palaces et de nos maisons à six étages.

En tout cas, le moment paraît venu de modérer ces orgies de bâtisses pseudo-arabes. La villa, telle qu'on la construisait en Afrique, à l'époque romaine, serait tout aussi nationale que la villa mauresque. Elle serait même plus antique, plus africaine. Outre ce prestige d'antiquité, elle aurait encore le très grand avantage de s'adapter infiniment mieux aux exigences de la vie et du confort modernes. Avec ses loggias en arcades, ses belvédères, ses tours à coupoles, elle est faite pour dominer de grands paysages, ceux de la mer comme ceux de la plaine. La maison mauresque est à peu près aveugle. Ses petites fenêtres grillées n'encadrent que des coins de nature très exigus : la vasque d'un jet d'eau, un buisson de roses, deux ou trois cyprès. La villa romaine, largement ouverte à l'air et à la lumière, admet, comme la mauresque, les petites chambres ombreuses qui ne prennent jour que sur un patio intérieur. Et ainsi elle réunit fort heureusement des commodités et des agréments qui, ailleurs, sont séparés.

Il est vrai qu'elle coûterait beaucoup plus cher, parce qu'elle nécessiterait une décoration à la fois intérieure et extérieure et qu'elle réclamerait un

effort d'art plus considérable, plus difficile à réaliser. Mais nous supposons de généreux mécènes disposés à tous les sacrifices pour donner de la beauté à leurs contemporains. Alors ce pourrait être quelque chose de charmant et même de très beau. Les architectes s'inspireraient des villas antiques, dont les mosaïques du Bardo et des autres musées africains nons ont conservé l'image très précise. Ce serait l'occasion de rénover plusieurs arts tombés en oubli : celui des architectures végétales dans les jardins, des xystes, des exèdres, des portiques fermés pour l'hiver, et l'art des fontaines, des pergolas, des kiosques rustiques. La peinture et la sculpture décoratives reprendraient un sens et si l'on peut dire, une utilité. Enfin, on nous restituerait cet art délicat et somptueux que fut la mosaïque, cet art qui a fini par disparaître à peu près complètement, ou qui s'est abâtardi aux mains des Italiens. Les figures du mosaïste d'aujourd'hui sont devenues quelque chose d'aussi banal, d'aussi photographique que nos figures de vitraux modernes. Qu'on étudie celles des mosaïques de Sousse ou du Bardo, on y trouvera avec un dessin naïf, toujours original, d'une stylisation extrêmement curieuse, les mêmes formes éclatantes et richement décoratives que dans les tapis orientaux. D'ailleurs, la mosaïque est essentiel-

lement *un tapis de fraîcheur,* fait pour être foulé par des pieds nus. Il faudrait la concevoir ainsi, — et tout d'abord comme un bouquet de couleurs destinées à chatoyer et à délecter la vue. On pourrait l'employer utilement à remplacer les vulgaires carreaux de faïence qui tapissent nos corridors ou qui surmontent les linteaux de nos portes. Récemment, à Alger, j'ai pu voir, en guise d'enseigne, au-dessus de la porte d'un bain maure, une imitation de mosaïque romaine : trois poissons sur fond d'azur, comme il y en avait dans les bassins des fontaines ou des thermes antiques : l'effet était des plus gracieux, et le motif, tout à fait en harmonie avec le berbère romanisé, qu'on appelle le « style arabe. »

Mais, tant que nous sommes à rêver, autour de la Carthage neuve, une rénovation des arts et des styles antiques, pourquoi n'irions-nous pas jusqu'au bout de notre chimère? A côté de ces villas néo-romaines, de véritables reconstitutions archéologiques sembleraient-elles si déplacées? Le tout serait de rencontrer un architecte capable de nous reconstruire des thermes, de relever un cirque ou un amphithéâtre. A Athènes, ils ont construit de toutes pièces un stade moderne, en marbre pentélique, — et ce n'est pas si mal que cela. Si l'on pouvait en faire autant pour notre ville neuve, il faudrait

se tenir pour satisfait. Ainsi, les Thermes d'Antonin, cette informe ruine qui obstrue le sol au bas de la colline de Bordj-Djedid, pourraient redevenir un édifice d'utilité publique. Ils offriraient à la fois des bains chauds et des bains froids, des bains de mer pour les Tunisiens, pendant l'été, — des bains d'étuves pour les étrangers qui viendraient hiverner à Carthage. Un portique avec une galerie supérieure à colonnade, s'ouvrirait directement sur la plage. L'autre façade reproduirait, avec une entière liberté d'interprétation, les superpositions architecturales des principaux « nymphées » africains. Ce serait une image de l'antique *septizonium* carthaginois, celui que Septime Sévère, l'empereur africain, fit imiter pour son palais de Rome. En s'aidant enfin des descriptions que les auteurs anciens nous ont laissées de leurs thermes et surtout des nombreuses découvertes archéologiques faites en Algérie, on réussirait certainement à mettre debout un édifice qui serait une libre reconstitution de l'antique et qui, en même temps, servirait toujours à quelque chose, qui serait tout ensemble un établissement de bains, un gymnase, une salle de jeu et de conversation, un promenoir et un musée. Ce serait une curiosité comme on n'en verrait que là et qui attirerait les visiteurs.

Qu'on se livre à ces fantaisies de reconstitution dans des pays ou dans des lieux où des édifices de ce genre n'ont jamais existé, cela deviendrait évidemment déraisonnable. Mais ici, rien de plus naturel. Ce qui doit dominer, en tout cas, les préoccupations des actuels rebâtisseurs de Carthage, c'est le souci d'élever une ville moderne qui ne forme pas un contraste trop déplaisant, trop criard, avec les ruines de la ville ancienne.

V

Celle-ci, va-t-on décidément la sortir de terre?

Il y a des personnes qui n'en doutent point. Parmi ces hommes de foi, le plus convaincu est assurément le docteur Carton, qui, dans son amour pour Carthage, est venu vivre auprès d'elle, qui, depuis des années, se penche sur ses ruines, essayant çà et là, d'en soulever le linceul. Avec celui du Cardinal Lavigerie et du Père Delattre, son nom est d'ores et déjà inséparable de celui de Carthage. Venu en Tunisie comme médecin militaire, il a renoncé à une carrière déjà brillante pour se donner plus entièrement à l'archéologie. Il y est entré comme on entre en religion, avec piété, avec abnégation. Ses travaux sont connus depuis longtemps et appréciés des érudits. Il a commencé des fouilles à Sousse, à Dougga, il en a fait princi-

palement à Carthage. Ses études sur la topographie des ports puniques et romains sont justement célèbres. Surtout, il s'est donné pour mission de ressusciter la Carthage antique.

Cela aussi est une religion pour lui. Mais ce zèle d'apôtre ne l'empêche pas de voir les difficultés de la tâche. Le docteur Carton n'a aucune illusion à ce sujet.

Et d'abord, il sait qu'il y faudra beaucoup d'argent. Or, pour l'instant, les ressources disponibles en faveur d'une telle entreprise sont notoirement insuffisantes. Sur l'initiative de M. Étienne Flandin, Résident de France à Tunis, le gouvernement tunisien avait naguère accordé une somme annuelle d'un million pour l'ensemble des antiquités. La somme indivise suffirait bien juste pour Carthage toute seule. Peut-on demander à l'État une pareille contribution, surtout dans les circonstances difficiles que nous traversons? D'autres ruines, qui nous touchent de plus près et dont le relèvement presse bien davantage, sollicitent sa générosité. Les antiquités romaines de l'Afrique du Nord peuvent attendre : elles ont attendu quinze siècles déjà. Mais il importerait que, dès maintenant, un plan de fouilles méthodiques fût adopté, que ce plan fût mis à exécution le plus tôt possible, dès qu'on le pourra raisonnablement, — et enfin

qu'il fût appliqué avec cet esprit de suite, cette obstination, cette largeur dans la dépense, dont les Anglo-Saxons et les Allemands nous ont donné tant d'exemples. Si l'on tente quelque chose, que cela soit digne de la France! Pour alimenter le budget des fouilles, il ne faudrait pas compter seulement sur les subsides officiels. Si élevés qu'on les suppose, ils seraient toujours au-dessous des besoins. Rien de convenable ne sera fait, tant qu'on ne se décidera pas à recourir aux dons volontaires, aux subventions régulières consenties ou par des particuliers ou par des associations. Maintenant que les municipalités françaises, algériennes et tunisiennes voient leurs budgets plus ou moins obérés par la guerre, pourquoi aurions-nous honte de lancer un appel à l'étranger? Il y a peut-être encore quelques Américains du Nord ou du Sud capables de sacrifier quelques banknotes, pour sauver de l'oubli et de la destruction complète une des plus anciennes métropoles de la civilisation occidentale, — des Israélites ou des Syriens d'outre-Atlantique, qui se passionneront pour Carthage, la fille de Tyr et de Sidon, Carthage la Phénicienne, — le seul empire sémitique qui ait duré et qui, en somme, ait réussi.

Mais ce manque d'argent n'est que la moindre des difficultés avec lesquelles les promoteurs des

fouilles aient à compter. Les choses iraient, somme toute, assez facilement, si le sol de la ville morte était désert. Malheureusement, on y a beaucoup bâti, surtout depuis un quart de siècle. Il faudrait exproprier, — probablement à grands frais, — un nombre considérable de particuliers. Certains immeubles appartiennent à des princes de la famille beylicale. D'autres, comme la Basilique et le couvent de Saint-Louis, les orphelinats et les séminaires éparpillés sur toute l'étendue de la péninsule carthaginoise appartiennent à des communautés. Des expropriations de ce genre ne paraissent guère possibles. Le plus sage serait donc d'accepter le fait accompli, en essayant de limiter les constructions nouvelles.

Récemment, grâce toujours à l'intervention de M. Étienne Flandin, un décret a été rendu par le gouvernement tunisien, qui défend de construire sur l'emplacement de Carthage, sans l'autorisation préalable du Service des antiquités. On m'assure que, dans la pratique, ce décret est inefficient. Des sondages superficiels n'atteignent pas les ruines qui, en général, sont profondément enterrées. Et ainsi on est exposé à laisser construire là où il suffirait de creuser un peu plus profond pour toucher des vestiges intéressants. En présence de toutes ces compli-

cations, l'unique chance de succès qui reste aux archéologues, ce serait de faire sa part à la ville nouvelle, comme à la ville morte, de déterminer dans quelles limites il est permis de bâtir, puis de tracer, au milieu des constructions modernes, des zones réservées aux fouilles. Il est clair que, seuls, des professionnels, après des sondages répétés et consciencieux, pourraient, sans de trop grands risques d'erreur, établir le plan de ces futurs chantiers d'excavations.

En adoptant cette règle, en surveillant les constructions neuves, en leur imposant un style, on arriverait sans doute à faire de la Carthage nouvelle quelque chose d'assez analogue à la Rome d'aujourd'hui, où l'on voit surgir, parmi des bâtisses relativement modernes, des îlots de ruines antiques comme le Forum et le Palatin.

A Carthage aussi, le Forum est à retrouver, cette grande place commerçante où Alypius, l'ami de saint Augustin, faillit être arrêté comme coupable d'avoir coupé, à coups de hache, des conduites en plomb, — et aussi la place Maritime, où, selon le même saint Augustin, les badauds venaient admirer le squelette d'un monstre marin, — puis le Sérapeum, le temple de la Vierge Céleste, et une foule d'autres édifices dont les auteurs anciens nous ont conservé le souvenir.

Ces découvertes éventuelles ne sont peut-être

que des illusions. Pour l'instant, avec des ressources encore très restreintes, tenons-nous-en à ce qui a été exhumé jusqu'à ce jour. Commençons par restaurer et par mettre en valeur les ruines actuelles, — et d'abord par les dégager complètement. Certes, nous ne demandons pas qu'on reconstruise le Cothon, le port militaire de Carthage, qu'on relève la colonnade d'ordre ionique qui en décorait le pourtour, qu'au milieu de l'île on rebâtisse le pavillon de l'Amiral, avec la guérite où Flaubert a placé son Annonciateur des lunes. Mais, dans cette île déserte, on pourrait mettre en ordre les débris qui l'encombrent, et, — ce qui, de loin, produirait un très grand effet, — redresser les fûts de colonnes et les chapiteaux couchés par terre. Il ne serait pas plus difficile de refaire les gradins et le dallage du théâtre, — dont les matériaux éparpillés sont là tout prêts à servir, — de donner tout son caractère à la scène, en remontant les colonnes et les architraves. Des restaurations plus complètes seraient nécessaires pour l'Odéon. Mais, à très peu de frais, le groupe de villas antiques qui l'avoisine deviendrait une charmante enclave pompéienne au flanc de la colline. On réparerait la rue en pente qui borde ces villas, avec son double portique, son dallage encore visible, ses bases de colonnes toujours intactes. Dans les cours inté-

rieures des maisons, on recréerait un *viridarium*. On sèmerait des fleurs dans les trous des jardinières, — et, çà et là, dans l'angle des murs, autour des bassins taris, on planterait un arbre au beau feuillage méditerranéen, pour voiler un peu la nudité de la pierre.

Enfin et surtout, — si l'on ne peut guère rapporter dans les ruines le mobilier déménagé et mis sous clef dans les musées, — il est à souhaiter qu'on en replace au moins les reproductions convenablement exécutées. Partout, des inscriptions, des vases, des mosaïques et des statues! C'est la meilleure façon de ranimer la ruine. On frémit quand on pense que tout ce qui parlait aux yeux, à l'esprit et au cœur, au milieu de ces débris antiques, — que tout cela a été arraché, transporté on ne sait où, est devenu insignifiant, incolore et quelconque dans une salle obscure ou banale comme une salle de classe, ou dans un locatis ouvert à tous les vents. Que les milliers d'inscriptions qui gisent dans la poussière des musées soient moulées pieusement et que les moulages parlent de nouveau au fronton des temples et des arcs de triomphe! Que les formes et les figures éclatantes des mosaïques fleurissent les murs des atriums et les pavés des cours! Que le peuple mutilé des statues et des bas-reliefs reparaisse sur ses piédestaux, dans ses niches dé-

sertes, sur ses métopes ou sur ses architraves! L'*Hadrien,* le *Bacchus,* le *Jupiter-Sérapis,* l'*Isis,* la *Vénus au Dauphin* du Bardo, ou tout au moins leurs copies, doivent revenir à Carthage. Les Victoires colossales, qui font pénitence dans le jardin des Pères blancs, devraient planer, du haut d'un socle à leur taille, aux lieux mêmes où elles furent découvertes, au sommet de Byrsa, devant le porche de la Basilique. Avec leurs vastes ailes déployées, ces hautes figures décoratives, dominant le seuil des ruines et la colline chantée par Virgile, formeraient un portail digne de Carthage et de ses grands souvenirs.

VI

Mais, ici, les antiquités chrétiennes sont peut-être aussi nombreuses que les antiquités païennes. N'oublions pas, en effet, que la Carthage romaine compte au moins trois siècles de christianisme officiellement reconnu, — durant lesquels on a pu bâtir des édifices pour le culte, aménager des cimetières au grand jour, multiplier les couvents, les chapelles, les *memoriæ* consacrées aux martyrs du pays.

Aucune autre contrée du monde méditerranéen ne possède plus de monuments et de vestiges de la haute antiquité chrétienne que l'Afrique du Nord. Redisons-le encore : si l'on veut savoir ce que furent des catacombes et des nécropoles aux premiers siècles du christianisme, ce n'est pas à Rome qu'il faut aller, c'est à Sousse et à Tipasa. Et si l'on veut savoir ce que fut une basilique, un baptistère, un *ciborium,* à l'époque de saint

Augustin et de saint Jérôme, c'est encore en Afrique qu'il faut venir. A Rome, les anciennes basiliques n'existent plus : elles ont été recouvertes généralement par de magnifiques édifices plus ou moins modernes, qui ne leur ressemblent que de fort loin.

En Afrique, au contraire, on n'a presque jamais rebâti sur leur emplacement. Elles sont restées telles qu'elles étaient, après que le Nomade, le Vandale ou l'Arabe les eut incendiées et jetées par terre. Aujourd'hui, on peut se promener dans l'édifice dégagé de ses décombres et des couches de terre où il avait fini par s'ensevelir. On peut monter les degrés qui conduisaient au narthex ou au vestibule, s'arrêter au passage devant la vasque des ablutions, circuler à travers les nefs pavées de mosaïques, s'asseoir dans la cuve baptismale à l'endroit creusé tout exprès pour le catéchumène, toucher la balustrade qui environnait le maître-autel, descendre dans la crypte de la *Confession,* retrouver enfin, au fond de l'abside, le siège épiscopal vide depuis quinze siècles. Demain, si l'évêque de Constantine et d'Hippone le veut bien, il peut célébrer une messe pontificale dans la grande basilique de Tébessa. Tout est prêt pour recevoir le successeur de saint Augustin. Les quatre trous où s'enfonçaient les pieds de l'autel de bois sont encore marqués dans le carré

du transept. Il n'y a qu'à remettre en place la table du sacrifice. Les nefs, où s'alignent toujours des rangées de colonnes, attendent les fidèles. Au dehors, de vastes promenoirs offrent l'abri de leurs portiques aux pèlerins et aux curieux.

Et Tébessa est loin d'être une exception. D'un bout à l'autre de l'Afrique, des basiliques semblables, plus ou moins grandes, plus ou moins bien conservées, se comptent par centaines. Si l'on se décidait à les exhumer complètement, à les réparer et à les entretenir, elles deviendraient pour le voyageur une leçon de choses sans pareille, qui rendrait inutiles tous les livres d'archéologie et d'histoire.

Carthage, en particulier, justifierait son titre de grande métropole religieuse africaine. Il est infiniment probable que des fouilles activement et sérieusement conduites nous rendront tous les édifices chrétiens mentionnés par les auteurs, ou par les procès-verbaux des conciles, — ces églises, ces cimetières, ces *memoriæ,* où l'évêque d'Hippone a prêché. Pour l'instant, les quatre basiliques qu'on a réussi à dégager ou qu'on a repérées jusqu'à ce jour, réclament toute la sollicitude des archéologues comme du clergé.

Le printemps dernier, j'errais à travers ces ruines éloquentes, avec le célèbre Père Delattre, qui a tant travaillé pour elles, et l'archevêque

d'Alger, Mgr Leynaud, qui voulait bien m'en faire les honneurs.

Nous constations avec tristesse qu'il avait fallu, faute d'argent, laisser se réenterrer une grande basilique précédemment dégagée par le Père Delattre, et qui, peut-être, fut élevée au lieu même du martyre de saint Cyprien, sur le terrain que les auteurs anonymes des *Passions* du saint appellent le « Champ de Sextius ». A l'église byzantine de Derméche, nous trouvions les mosaïques du pavement dans un état lamentable, foulées et souillées par les troupeaux qui passent, mutilées par les voyageurs, les colonnes renversées, les murs des fondations sur le point de disparaître. Même désolation à Damous-el-Karita, la basilique que le Père Delattre croit avoir été dédiée à sainte Perpétue et à ses compagnons. Comme à Tébessa, c'est tout un monde, un vaste ensemble de bâtisses, qui comprend, avec des cryptes voûtées, une foule de chapelles latérales, des baptistères, des promenoirs, des cimetières, des salles des actes... Enfin nous terminâmes par la dernière découverte du Père, une basilique probablement consacrée, elle aussi, à la mémoire de saint Cyprien et qui s'étend dans le voisinage de l'actuel orphelinat de Sainte-Monique. Devant ces débris à l'abandon, cette empreinte toujours très nette d'un grand édifice disparu, — nous

nous disions qu'il faudrait très peu de chose pour restituer à ces ruines un caractère capable de satisfaire la curiosité et l'imagination. Il suffirait de relever les murs à hauteur d'appui, en utilisant les amorces actuellement existantes au ras du sol, de façon à bien marquer les lignes essentielles du monument, — de raviver ce qu'on pourrait appeler « les points vitaux » de la basilique : le baptistère, le ciborium, le siège épiscopal, — enfin de refaire un dallage, ou de réparer les mosaïques qui se désagrègent.

Le rêve, pour ces ruines chrétiennes, comme pour les ruines païennes, ce serait d'y rapporter toutes les dépouilles qui dorment ou qui s'encrassent dans les musées. Qu'on allume dans ces niches les petites lampes d'argile marquées du poisson mystique ou du monogramme du Christ! Qu'on déploie sur le sol des nefs ou des cours intérieures, sur les margelles ou dans les cuves des baptistères, les somptueuses couleurs des mosaïques qui les revêtaient jadis! Qu'on aligne de nouveau, dans les cimetières, ou le long des murs des chapelles en forme de trèfle, les inscriptions et les stèles funéraires avec les noms des défunts, le chiffre de leurs ans et de leurs jours, quelquefois l'éloge de leurs vertus, — et les figures symboliques de l'Ancre, de la Palme ou de la Feuille de lierre, de la Colombe qui tient

dans son bec le rameau de l'Arche. Comme ces lieux de mort et de désolation redeviendraient vivants, quel langage émouvant ils parleraient, — quels utiles rapprochements surtout ils suggéreraient !...

Nous songions ainsi parmi les ruines de la basilique de Saint-Cyprien. A droite, entre un bouquet d'eucalyptus, émergeait la chapelle de Sainte-Monique, à gauche la falaise rouge de Sidi Bou-Saïd dressait sa muraille profondément ravinée. Dans l'écartement des deux collines, on voyait le bleu de la mer, et, tout au fond de l'horizon, sous les hautes montagnes au profil indistinct, les maisons blanches de Corbous. C'était une calme soirée printanière. Une suavité chrétienne flottait dans l'air. En robe grise, les petites orphelines de Sainte-Monique chantaient un cantique dans la cour du couvent. Alors, ému sans doute par le charme des lieux et par la grandeur des souvenirs, l'archevêque d'Alger, le coadjuteur de Carthage, se mit à nous murmurer, de sa douce voix, ces « Litanies des saints d'Afrique », qui furent composées par le cardinal Lavigerie :

— *Omnes sancti Africani, orate pro nobis!...*

Ces saints d'Afrique, ces fils de la terre aujourd'hui oublieuse de ses martyrs, ils forment une légion si compacte que leurs noms, mis l'un après l'autre, ont donné des litanies pour les sept

jours de la semaine. L'archevêque nous les énumère, depuis saint Cyprien, qui ouvre ce défilé triomphal, jusqu'à sainte Pomponia qui le termine, en passant par les noms aux consonances lybiques ou carthaginoises d'obscures esclaves, de pauvres artisans, de pauvres travailleurs des champs, les Nabor, les Namphanio, les Quartillosa, les Macaria... Soudain, il se tait. Une émotion nous étreint, une pensée semblable traverse nos esprits. Ces misérables glorieux, — ils ressuscitent, ils sont là, autour de nous, avec les mêmes costumes, les mêmes visages qu'autrefois, ils poussent leurs ânes aux flancs des collines pierreuses, ils piochent le sol maigre avec leurs hoyaux primitifs, ou bien curieusement ils se penchent avec nous au bord de ces cuves baptismales, dont les inscriptions n'ont plus de sens pour eux, mais dont ils savent confusément que c'est l'œuvre de leurs pères...

Est-ce que tout est fini entre nous? Est-ce que ces âmes-là sont si loin des nôtres?...

VII

Ces évocations du passé, ces reconstitutions et ces résurrections archéologiques, que nous appelons de tous nos vœux, n'ont donc pas seulement un intérêt esthétique, ou de pure curiosité.

Quoi qu'il advienne, Carthage, telle qu'elle est, peut se suffire à elle-même. Elle vit dans la mémoire des hommes d'une vie tout idéale qui n'a pas besoin du travail des architectes et des archéologues. Son cadre est tellement beau, son paysage tellement évocateur, que c'est assez de s'abandonner à son charme. D'elle-même, Carthage ressuscite parmi ses ruines, pour peu qu'on y trouve un coin solitaire où se recueillir. Les plus authentiques restitutions des monuments anciens nous laisseraient froids au milieu du tintamarre d'un casino, dans le voisinage d'un *Excelsior* ou d'un *Byrsa-Palace*. Le premier de-

voir des Amis de Carthage, c'est de ménager, dans la ville neuve qui menace de tout envahir, de petits îlots de solitude et de rêve pour le voyageur contemplatif. Même aujourd'hui, avec toutes ses bâtisses modernes, la colline de Byrsa est un de ces îlots. Il ne faut pas la laisser encombrer davantage. Si regrettable, à de certains égards, que soit la présence, en ce lieu vénérable, d'une église et d'un monastère tout neufs, ces édifices, d'un caractère sacré, s'accordent tout de même mieux avec celui de la vieille acropole d'Eschmoun que la banalité prétentieuse et bruyante d'un hôtel cosmopolite.

Qu'on aille seulement s'asseoir, à la tombée de la nuit, sur le parvis de la Basilique primatiale. Qu'on laisse errer ses yeux sur la plaine immense de l'Isthme, d'où monte un chant de flûte arabe. Qu'on regarde les clartés mourantes du couchant s'éteindre dans les deux lagunes et dans le double miroir des ports, tandis que les suprêmes rougeurs crépusculaires dessinent en noir les montagnes de l'Ariana. Par la porte entrebâillée de la Basilique, arrive une rumeur d'orgue, avec une psalmodie de paroles aussi vieilles que la plus vieille Carthage. Que voulez-vous de plus? Le mirage a déjà pris corps. Du fond de cette plaine submergée d'histoire et de poésie, toutes les figures illustres du passé

accourent et déferlent vers vous, avec les vapeurs qui montent des lacs et le vent nocturne qui se lève...

Il faut donc, avant tout, donner à la Carthage antique ce que réclament, avant toute chose, les villes mortes, comme les morts, — le silence et la paix. Mais cela n'empêche point, pour les autres raisons que nous avons dites, qu'il faille ressusciter Carthage. Avec le grand cardinal, répétons-le encore une fois : *Instauranda Carthago!*

IV

DU CAPITOLE DE THUGGA AUX CATACOMBES D'HADRUMÈTE

I

Autour de Carthage et dans toute l'ancienne province d'Afrique, *Africa vetus,* les ruines antiques foisonnent à tel point qu'il est pour ainsi dire impossible de les dénombrer. Les villes mortes y sont encore plus nombreuses que dans la province voisine, cette Numidie qui, pourtant, fut si peuplée, elle aussi, à l'époque romaine.

On ne saurait trop le répéter, et il faut y insister avec persévérance, sans se laisser rebuter ni décourager par les objections ou le mauvais vouloir : *toutes* ces ruines, quelles qu'elles soient, doivent être fouillées, exhumées et restaurées, ne fût-ce que pour l'embellissement de la moderne Tunisie. Aucune œuvre de beauté plus grande, ni plus indiscutable, ne peut être tentée. Cela vaudra infiniment mieux que de nous bâtir des palais, des kiosques ou des églises en style d'exposition universelle. Toute cette architec-

ture de plâtre et de saindoux s'effondre devant l'attique d'un petit temple émergeant de ses décombres, ou la solide structure d'un vieil arc de triomphe, chargé d'ans et de gloire. En outre, ce décor de l'antiquité latine complèterait, en la magnifiant, l'image de l'Afrique moderne. Il montrerait au voyageur autre chose que des mosquées, des chameaux et des souks. Bien plus, il prouverait qu'il n'y a pas contradiction entre l'Afrique de Rome et celle de l'Islam. Ces souks, aux jambages et aux linteaux peints en rouge et en vert cru, on en retrouvera le type, avec les couleurs violentes à demi effacées, au forum de Thimgad, de Djemila ou de Madaure. Ces chameaux, ils ont été modelés en argile par les céramistes romains : ils font l'ornement des musées africains d'aujourd'hui comme ils décoraient autrefois l'atrium ou le cubiculum du personnage consulaire devenu colon numide ou maurétanien. Ces mosquées ont pour aïeules les basiliques chrétiennes de la région. Regardez-y de plus près, — et vous verrez que, si les différences sont profondes, témoignent parfois d'un esprit radicalement opposé, la parenté est cependant manifeste. Il faut donc, pour la beauté de la terre africaine, pour la continuité latine, que tous ces vieux débris soient relevés et entourés d'un culte filial. Il convient même de

rappeler les noms des anciens propriétaires du sol. Le Tunisien d'aujourd'hui, quel qu'il soit, indigène ou colon venu d'outre-mer, doit, quand il le peut, replacer au portail de sa villa le nom de son prédécesseur, de l'inconnu qui, voilà deux mille ans, y cultivait déjà la vigne et l'olivier. Ces antiques ouvriers de la terre méritent la religion des nouveaux venus. Oui, pourquoi les inscriptions, qui nous ont conservé les noms des grands propriétaires du pays, les *Variani,* les *Pullæni,* les *Petronii,* — contemporains de Salluste ou de Septime Sévère, — ne seraient-elles pas rétablies avec honneur, aux lieux où elles furent trouvées, sur les murs à demi écroulés des anciennes villas, ou sur la façade des maisons neuves?

Encore une fois, cette œuvre de résurrection et de restauration est immense : elle suppose les loisirs et toutes les ressources d'une longue paix. On ne peut pas s'y mettre demain. Mais il importe de ne jamais la perdre de vue, comme une tâche glorieuse pour laquelle on se réserve.

Actuellement, elle est très peu avancée. Parmi les villes mortes de la Tunisie, un petit nombre seulement, — un trop petit nombre, — ont été fouillées et partiellement remises en état : Thuburnica, Bulla-Regia, Utique, Uthina, Thuburbo majus, Hadrumète, Ammædara, Sufetula, Thys-

drus, Gigthi, — et quelques autres peut-être que j'oublie. Les unes appartiennent à la zone maritime, ou à la région agricole et pastorale du Tell, tandis que les dernières sont limitrophes des régions sahariennes : ce sont les villes d'or par excellence. Il est superflu de les décrire ici l'une après l'autre. Ce serait s'exposer à de fastidieuses répétitions. Pour s'en faire une idée à peu près complète, quelques types de villes maritimes et agricoles, ou de villes désertiques suffiront. Parmi les premières, nous choisirions Thugga et Hadrumète, en passant par Uthina et Thuburbo majus. Parmi les secondes, nous nous en tiendrions à Sufetula, Thysdrus, Ammædara et Gigthi.

Avant d'y conduire le lecteur, on ne saurait trop l'avertir que, étant donné l'état actuel des fouilles et des restaurations, on n'y voit qu'une faible partie de ce qu'on devrait y voir.

II

Thugga, — que les indigènes appellent aujourd'hui Dougga, — était, dans l'antiquité, une petite ville de troisième ou quatrième ordre, qui, avec sa banlieue *(pagus)* et sa cité proprement dite, forma de bonne heure une agglomération urbaine. Vers la fin de l'Empire, elle finit par devenir une colonie, comme l'attestent plusieurs inscriptions, où figurent tous ses noms officiels, lesquels commémorent ceux de ses fondateurs ou de ses bienfaiteurs : *Colonia Licinia, Septimia, Aurelia, Alexandriana Thugga.*

Le pays environnant était alors tellement prospère que cette petite ville provinciale pouvait s'offrir le luxe de quelques beaux monuments. Elle faisait une certaine figure dans la région. Et celle-ci avait une population tellement dense que, depuis Carthage jusqu'à Thugga, c'était toute une succession de villes très rapprochées les unes des autres. Aujourd'hui, quelques-unes sont encore debout, dissimulant

mal leur vieux nom romain, berbère ou punique sous un vocable moderne plus ou moins arabisé. A quelques lieues de Tunis, c'était, par exemple, Tebourba, l'ancienne Thuburbo minus, où saint Cyprien, alors récemment intronisé évêque de Carthage, vint chercher un abri durant la persécution de Dèce. Puis Medjez el Bab, dont le nom antique est perdu, mais où l'on pouvait voir jusqu'à ces derniers temps les restes d'une porte triomphale, sous laquelle passait la grande voie militaire de Carthage à Théveste, — et aussi les arches d'un pont romain qui franchissait le Bagradas, l'actuelle Medjerda. Puis, dans les environs de Testour, la grande villa des *Variani,* — et, quelques lieues plus loin, l'ancienne Thignica *(municipium Septimianum, Aurelium, Antonianum, Herculeum, frugifera Thignica),* — signalée au voyageur moderne par les décombres d'une forteresse byzantine qui recouvre en partie et qui offusque ses ruines. On y reconnaît pourtant les vestiges d'un temple de Mercure, d'un temple de Saturne et d'un petit amphithéâtre. Une inscription encastrée dans le mur de la forteresse et qui attestait la réfection, sous Constantin, du marché aux légumes, rappelle que cette « frugifera Thignica » fut non seulement un pays de céréales, mais un verger plein de fruits, un grand jardin et un

grenier d'abondance. Encore quelques lieues, et ce sont les ruines de la *Civitas Sustriana,* dont il ne subsiste plus que les débris d'une porte marquée d'étranges sculptures, — et enfin Teboursouk, autrefois *Thubursicum Bure,* avec ses nécropoles puniques et ses murailles byzantines où se lisent encore les noms de l'empereur Justin II et de l'impératrice Sophia.

Évidemment ces ruines sont modestes. Elles n'excitent point d'abord l'imagination. Quand, suivant la phraséologie des archéologues, on parle d'une « arche ou d'une porte triomphale, » il ne faut point se hâter de concevoir des merveilles. Néanmoins je me rallie pleinement à l'avis du docteur Carton (1) qui demande qu'on dégage et qu'on restaure ces vieux débris. Discrètement réparés, ces petits temples et ces petits arcs de triomphe municipaux formeraient une avenue monumentale fort agréable à voir pour le voyageur moderne qui va visiter Thugga. Elle lui mettrait en quelque sorte sous les yeux cette idée essentielle qu'une ruine romaine, en Afrique, n'est pas un accident, une singularité isolée, mais qu'elle fait partie d'un grand ensemble, d'un vaste réseau qui englobait tout le pays.

(1) Cf. *Dougga-Thugga*, par le Dr Carton. Niérat et Fortin, éditeurs, Tunis.

III

Thugga a été maintes fois décrite par les archéologues qui l'ont fouillée, depuis le docteur Carton jusqu'à MM. Poinssot, Homo et Merlin. Dans la *Revue des Deux Mondes,* Gaston Boissier, — voici bientôt trente ans, — en a dessiné une de ces images simplifiées où il excelle et où l'on sent, avec le culte habituel de l'auteur pour tout ce qui est romain, l'émotion et la surprise de la découverte. Cet aimable esprit savait non seulement faire de la clarté sur toutes ces arides matières d'érudition, mais communiquer au lecteur quelque chose de la passion fervente qu'elles lui inspiraient. Ce latiniste faisait aimer le latin. Cet amateur d'archéologie savait donner un intérêt aux vieilles pierres. Depuis qu'il est passé à Dougga, rien de capital n'a été trouvé. Si la topographie des ruines s'est étendue, leur physionomie, dans ses grands traits, ne s'est point modifiée. Je ne prétends donc pas apporter du nouveau, ni révéler quoi que ce soit. D'ailleurs

la silhouette de Dougga a été popularisée par la photographie et par l'affiche. Tout le monde connaît cet élégant profil de temple capitolin, dressant, au sommet d'un mamelon de couleur fauve, parmi les blancheurs ensoleillées des ruines et les clairs feuillages des bois d'oliviers, son péristyle et son attique, qui se détachent sur le bleu tendre du ciel comme un minuscule tabernacle de vermeil : forme exquise, réellement unique, inoubliable au milieu d'une foule d'autres pareilles...

Je n'ajouterai pas grand'chose à cette charmante image. Je voudrais seulement attirer l'attention sur certains détails d'une couleur ou d'une ligne extraordinaire, sur certaines particularités des bâtisses, — puis enfin sur l'état actuel de la ville morte et ce qu'il y aurait à faire peut-être pour en rendre la visite encore plus attrayante.

Le périmètre en paraît d'ailleurs assez restreint, autant qu'on en peut juger par les deux portes monumentales qui la délimitaient au Nord et au Sud : l'arc de Septime Sévère et l'arc d'Alexandre Sévère. L'étendue enclose dans ce périmètre, il est d'abord assez difficile de s'en rendre compte, l'aire de la ville ancienne étant encore à demi écrasée sous les gourbis d'un village indigène, tout hérissé de fascines, aux

ruelles sordides et mal odorantes, piétinées et salies par les ordures des troupeaux. Du moins ces cubes aplatis et blanchis à la chaux ont l'avantage de ne pas faire un contraste trop violent avec les blancheurs des ruines. En outre, les odieux Byzantins avaient étranglé le Capitole et le quartier avoisinant dans une de leurs petites forteresses massives, bassement utilitaires, bâclées à la hâte avec des matériaux d'emprunt et qui, aujourd'hui, ont l'air d'un jeu de dominos, ou d'un « jeu de constructions » en déroute. Sous ces diverses excroissances parasites, on a fini par dégager un temple de Saturne et une chapelle de Neptune, une basilique chrétienne, un théâtre, un capitole et le forum avoisinant, une rue entière avec ses édifices, le temple de la Déesse Céleste et sa colonnade en hémicycle, un groupe de villas ou de riches maisons, un marché, des thermes, — sans parler des mausolées puniques et romains et des inévitables citernes que l'on rencontre dans toutes ces ruines antiques.

Parmi cette abondance de monuments, je voudrais ne considérer que le théâtre, le capitole et son temple principal, celui qu'on voit de si loin, quand on vient par la route du Kef et qui, du haut de sa colline fauve, domine, avec une beauté si souveraine, tout ce paysage africain.

V

Grâce aux restaurations dont il a été l'objet depuis un quart de siècle environ, le théâtre de Dougga paraît dans un état de conservation merveilleuse. C'est un des mieux conservés, sinon le mieux, de toute l'Afrique du Nord. Avec celui de Khamissa, — l'ancienne Thubursicum Numidarum, — il offre cette particularité d'avoir une façade à peu près intacte. Le mur, qui délimitait le fond de la scène, n'existe plus comme à Khamissa ou comme à Orange. Mais le portique antérieur, qui servait sans doute de promenoir au public, subsiste toujours; et enfin, chose qui ne se voit qu'ici, qui n'a d'analogue dans les ruines d'aucun théâtre antique de l'Occident, — la composition architecturale qui formait sur la scène un décor permanent est en grande partie debout. Elle consistait probablement en des colonnades superposées et d'ordres différents, qui s'élevaient jusqu'à la hauteur des derniers gradins.

Cette composition est assez compliquée. Le soubassement de marbre blanc, qui supportait les colonnes, dessine en son milieu un hémicycle, flanqué à droite et à gauche de deux embrasures rectangulaires. Ainsi le décor architectural dressé au fond de la scène offrait au regard des lignes sinueuses, dont l'irrégularité voulue était immédiatement corrigée par des accouplements de colonnes placées en avant de l'hémicycle et des deux embrasures et alignées avec le reste de la composition. Dans son ensemble, le décor de fond présentait une colonnade rectiligne, derrière laquelle se creusaient comme des vestibules conduisant à des palais imaginaires et qui encadraient en réalité les trois portes traditionnelles de la scène. Ces portes exhaussées de plusieurs marches grandissaient la taille de l'acteur, dont l'apparition devait être singulièrement majestueuse, lorsqu'il surgissait au fond de l'hémicycle ou des embrasures du portique, entre les deux grandes colonnes qui, de loin, devaient se confondre avec les jambages du triple portail.

Sur la frise architravée dont se couronnait la colonnade inférieure, on a retrouvé les fragments d'une inscription ainsi conçue : *Publius Marcius Quadratus, fils de Quintus, de la tribu Arnensis, flamine du divin Auguste, pontife de la colonie Julienne Carthaginoise, admis dans les cinq dé-*

curies par l'empereur Antonin-Auguste le Pieux, en l'honneur de son flaminat perpétuel, a offert à sa patrie un théâtre, avec des basiliques, un portique et des xystes, une scène munie de rideaux et d'ornements de toute sorte, après avoir donné la sportule, le festin et les jeux gymniques.

Nous ne poserons pas la question indiscrète de savoir en quoi consistaient exactement le portique, les basiliques et les xystes dont parle l'inscription. Les archéologues en sont réduits à des conjectures, ou gardent un silence prudent à ce sujet. De même, nous ne chercherons pas à deviner ce que pouvaient être « les ornements de toute sorte » qui embellissaient la scène et le théâtre : sans doute des stucages et des polychromies qui eussent alarmé notre goût, — et certainement des statues placées selon toute vraisemblance en avant de la colonnade. Nous soupçonnons que tout cela produisait un effet de bariolage, de surcharge et d'encombrement auquel les anciens étaient peut-être moins sensibles que nous. C'est pourquoi il ne faut pas trop pousser les restaurations des ruines, si nous ne voulons point être choqués, inquiétés dans notre religion de l'antique. Tout ce qui n'est que curieux ou singulier, tout ce qui n'intéresse que l'archéologue, tout ce qui n'est pas enfin de la grande beauté, doit être laissé aux vitrines des musées.

La ruine a le mérite de nous offrir une image en quelque sorte idéalisée de tout un art disparu, nettoyé de toutes ses taches, allégé de toutes ses tares, — le type d'un art réduit à ses éléments essentiels et permanents. Ne touchons pas trop à cette œuvre purificatrice des siècles.

Enfin ne nous extasions point sur le goût parfait de l'architecte, qui aurait choisi à dessein pour son théâtre le site de cette colline, d'où l'on domine une vaste étendue de paysage. Il est infiniment probable que cet endroit de la colline était le plus commode de tout le voisinage pour une construction de ce genre et que ce fut la principale raison de son choix. Et il est très probable aussi que le paysage était à peu près invisible, même pour les personnages des derniers gradins, lorsque le mur de la scène montait au niveau de la *cavea* et qu'un velum tendu sur tout l'hémicycle dérobait jusqu'à la vue du ciel. Les citoyens de Thugga étaient enfermés dans leur théâtre comme dans une cuve de pierre sonore. Même pendant les entr'actes, lorsqu'ils se promenaient sous le portique de la façade, on peut douter qu'ils eussent le spectacle du vaste horizon qu'on y découvre aujourd'hui. Des bâtisses à présent démolies se déployaient sans doute en bordure du ravin et offusquaient le regard de ce côté. D'ailleurs, les anciens ne partageaient pas

notre goût pour les grandes perspectives architecturales. Dans leurs rues, sur leurs places, — toujours très étroites, — dans leurs jardins aussi, la vue était bornée par un foisonnement d'édicules, de piédestaux, de statues, de portiques, d'architectures, ou de formes végétales, qui nous paraîtraient bizarres, recherchées, puérilement compliquées.

Le mieux, ici comme en Grèce et partout où il y a des ruines antiques, c'est donc de s'en tenir à ce que l'on voit et à ce que l'on éprouve spontanément, sans chercher à se mettre à la place de chimériques spectateurs.

Ces réserves faites, asseyons-nous bonnement sur les gradins du théâtre de Thugga et trouvons le meilleur de notre plaisir, le plus certain qu'on y puisse éprouver, à contempler l'étonnant paysage.

Il faut bien avouer qu'il est admirable. C'est une immense plaine montagneuse coupée de champs de blé, de bois de pins et d'oliviers, avec des vallées profondément ravinées, où brille, çà et là, la boucle argentée d'un oued. A droite, on aperçoit, parmi les cubes aplatis du village arabe et les ruines de la ville antique, la châsse vermeille du petit temple capitolin, dont les colonnes déliées se détachent sur les fonds aériens comme les cordes d'une lyre. Plus près du regard, des

mausolées, des débris de portes triomphales, puis des bourgades perdues dans la verdure des cimes boisées, des montagnes chauves en forme de pitons ou de cônes, et, à l'arrière-plan, très loin, — haute muraille régulière, sans une dépression, ni une dentelure, — la chaîne violette, presque indistincte, de l'Atlas.

Il suffit d'embrasser cette vaste étendue, de respirer l'air subtil ou le grand vent salubre qui souffle là-haut, d'évoquer enfin la suite vertigineuse de siècles que symbolise cette ruine, pour que, immédiatement, toutes les puissances du sentiment et de l'imagination prennent l'essor. Un instant, le théâtre millénaire de ce petit municipe africain devient « le miroir du monde, — *speculum mundi* ». Mais c'est un monde dépouillé de toutes ses laideurs et de toutes ses vulgarités utilitaires, élevé en quelque sorte jusqu'à la dignité du drame et de l'épopée, — un monde réel, qui, pourtant, semble ordonné par un architecte ou par un sculpteur; où, dans le cadre des plus nobles paysages, on ne voit que des temples, des tombeaux, des formes humaines longuement drapées, — et les images les plus pures et les plus heureuses de la vie pastorale et du labeur humain : un berger avec sa crosse de bois durcie au feu et sa flûte pendue à la ceinture, un paysan courbé sur une charrue virgilienne, des cavaliers

aux jambes nues et aux tuniques blanches, dont le manteau flotte en beaux plis sur les épaules, comme ceux qui galopent le long des frises du Parthénon...

S'il est une terre où le drame antique puisse refleurir, c'est évidemment ici, dans un paysage comme celui-là, où l'antiquité héroïque et légendaire est toujours vivante, où la vie moderne n'a pas encore pénétré. Dans nos villes d'Europe qui conservent pieusement les restes de leurs théâtres romains, au milieu des cheminées d'usines, dans le vacarme des trains et des tramways électriques, la tragédie est une revenante dépaysée. On la sent ressuscitée arbitrairement par un caprice de dilettantes. Elle ne peut être que quelque chose d'artificiel.

Ici, au contraire, elle retrouve naturellement sa place. Et voici le service que pourraient rendre aux lettres françaises les théâtres africains : les chefs-d'œuvre du drame antique représentés ici, en plein jour, dans un cadre demeuré lui-même très antique, nous obligeraient à une mise en scène, à une figuration et à une action beaucoup plus en rapport avec le milieu, plus *vraies*, moins ridiculement conventionnelles que sur nos théâtres parisiens... Ce serait une confrontation redoutable et bienfaisante de l'art avec la vie, — celle-ci corrigeant celui-là. Il y a plus : la tragé-

die redeviendrait un genre viable sur une scène et dans un cadre ainsi appropriés aux règles de son esthétique, dans un pays capable de lui fournir des sujets et des images parfaitement en harmonie avec la matière traditionnelle de son art. Quelle excellente occasion ce serait pour nos poètes et nos dramaturges de ressusciter les belles histoires et les belles légendes de l'Afrique latine et grecque ! Les indigènes cultivés d'aujourd'hui pourraient s'associer avec nous pour cette glorification d'un passé, qui est le leur, qui ajoute au prestige de leur pays. Sophonisbe la Carthaginoise le disait à son sauvage amant, le cavalier numide : « Nous sommes tous deux Africains ! Moi aussi, comme toi, je suis née sur cette terre d'Afrique !... » Qu'on rende donc aux Africains, — à tous les Africains unis dans un même culte, — leurs héros et leurs légendes : Didon, Sophonisbe, Salammbô, Hannibal, Massinissa, Jugurtha, Félicité et Perpétue, Tertullien, Cyprien de Carthage, Augustin de Thagaste, — et les Dragons des Hespérides gardant les pommes d'or, et les enchantements de la fabuleuse Atlantide aux quais d'orichalque et de pierres précieuses !...

Le théâtre de Dougga est prêt pour ces grandes panégyries de tout un peuple renaissant.

V

Ces rêves d'avenir n'ajoutent rien à la beauté du spectacle qui s'offre à nous sur ces gradins déserts, devant cette scène vide, où s'inscrivent, entre des fûts de colonnes, de grands morceaux de paysage. Le spectacle est peut-être encore plus beau et plus suggestif sur les dalles du forum, parmi les sanctuaires à demi écroulés du Capitole.

Toute cette partie de la ville antique est encore mal désencombrée. La forteresse byzantine qui est venue s'étaler sur l'acropole de Thugga, qui étranglait entre ses murailles massives les temples, les échoppes et les portiques du forum, — et cela avec un beau mépris du plan primitif, en écrasant et en brisant tout autour d'elle, — cet affreux tas de pierres est toujours, en partie, debout. Rien n'excite la mauvaise humeur du

passant comme la survivance de ces bâtisses parasites et misérables, qui symbolisent en quelque façon le rétrécissement de l'Empire arrivé à l'extrême période de sa décadence. C'est quelque chose d'étriqué, de compact, de ramassé sur soi-même en une attitude de défense manifestement craintive. L'Empire, à cette basse époque, a cessé de rayonner au dehors. Enfermé dans un cercle de plus en plus restreint, il ne songe qu'à sauver, ou à prolonger sa vie. Nul souci de beauté. Il ne s'agit que d'opposer à la ruée de l'agresseur un front de résistance, une barrière difficile à percer ou à franchir. Pour dresser des obstacles de ce genre tout est bon au mercenaire et à l'ingénieur de Byzance : débris de statues et d'inscriptions, blocs de marbre arrachés aux temples et aux arcs de triomphe, il utilise tout, il entasse pêle-mêle et il encastre tout cela dans la muraille grossière derrière laquelle il abrite sa peur. Il achève les dévastations des Vandales, qui, avec les nomades, ont commencé la ruine des cités africaines. Ces derniers des Romains se conduisent comme les pires barbares.

C'est pourquoi tout est si mutilé sur ce forum de Thugga. La tribune aux harangues est à peine reconnaissable dans cet amas de décombres qui jonchent le sol. Et il est encore plus difficile de préciser la destination d'une foule d'édifices ou

de chambres dont le plan primitif ne se reconnaît qu'à des racines de murailles émergeant de terre. Le temple capitolin lui-même était fort endommagé. On a dû en consolider le portique, rebâtir en grande partie l'enceinte de la cella. Mais, tel qu'il est, il produit un effet extraordinaire, soit qu'on l'aperçoive de loin, surgissant au milieu des ruines, au sommet de sa colline arrondie comme une coupole, soit qu'on veuille le considérer de plus près, sur les petites places dallées qui l'environnent.

D'abord, la couleur en est invraisemblable pour nos yeux d'Occidentaux. C'est toute une gamme de tons vermeils, orangés, terre de Sienne, ivoire jauni. Çà et là, une rouille d'or s'attache aux marbres, pareille à celle des chênes ou des pins centenaires dans nos forêts, avec leurs rugosités et leurs entailles, par où coule un filet d'ambre liquide, blonde ou légèrement rosée, ou blanche comme du lait. Car les fûts des colonnes sont blessés en mille endroits. On dirait des arbres écorcés par la dent des troupeaux. Les indigènes, dont les gourbis envahissaient autrefois le péristyle du temple, brisaient les cannelures pour se faire, paraît-il, des talismans avec les éclats du marbre. Enfin les intempéries, les vents furieux du Sud ou du Septentrion ont achevé d'écorcher les pierres antiques, d'en émousser les arêtes.

Ainsi retaillées et refaçonnées par les hommes, les siècles et les éléments, toutes pénétrées des couleurs de l'atmosphère, toutes chaudes, toutes vibrantes de lumière et de chaleur, elles n'ont pas l'aspect froidement géométrique de nos modernes architectures. Sous les acanthes épanouies et roussies par le soleil de leurs chapiteaux corinthiens, les colonnes semblent vivantes comme des troncs de palmiers sous la couronne de leurs souples feuillages et de leurs fruits dorés. Des traces de polychromie, toujours visibles, ajoutent encore à l'opulence de ces tons naturels. Sur le fond d'or du tympan, glissent comme des nuances de pourpre pâle, d'azur évanescent. Parmi ces couleurs fugitives, on distingue pourtant les contours d'une grande composition sculpturale. L'enlèvement de Ganymède par l'Aigle olympien était figuré au fronton de ce temple consacré à Jupiter. Les grandes ailes déployées de l'Oiseau céleste palpitent encore à la cime du sanctuaire.

Mais, malgré cette variété mouvante des formes, cette somptuosité de la couleur, — et toutes ces brèches et toutes ces cassures, tous ces stigmates du temps et de la barbarie, — ce petit temple est d'une pureté de lignes merveilleuse. La silhouette du péristyle tout au moins est d'une beauté, d'une perfection toutes classiques. On cherche dans ses souvenirs ce qui en approche,

ou ce qui la dépasse, — et ce sont les chefs-d'œuvre les plus fameux de l'art antique qui se présentent à l'esprit. On songe à la Lesché des Cnidiens, dans l'enceinte de l'Apollon delphique, — et ce bijou archaïque paraît bizarre à côté. Le temple de Balbek est trop surchargé, écrasé sous sa luxuriance ornementale. La Maison carrée de Nîmes semble froide et trop correcte par comparaison. Non, vraiment, il n'y a que les très grandes choses qui soutiennent la confrontation avec le temple de Dougga : il vient immédiatement après les petits sanctuaires de l'Acropole d'Athènes et les plus beaux monuments de l'art grec.

Le cadre vaut l'édifice. A droite, s'étend un forum, avec un petit temple à triple cella, précédé d'un portique corinthien et dédié à Mercure. Plus à droite encore, une rue débouche, — une rue en pente et tortueuse, qu'on appelle la rue de la Piété, parce que la Piété Auguste y avait une chapelle, avec une façade à colonnes, en bordure de la voie. Pareils à des pièces d'orfèvrerie, des chardons aux reflets argentés et bleuâtres dressent une étrange végétation métallique au milieu des ruines et des herbes roussies. Les dalles sont disjointes, tumultueuses, comme soulevées par des éruptions souterraines. La couleur de l'ensemble, des fonds, des terrains,

de l'atmosphère, tout cela fait de cette vieille rue romaine, contemporaine d'Apulée et de Tertullien, un des lieux les plus ardents et les plus signifiants de toute l'Afrique.

Le ciel est bleu, sans un nuage. Un milan plane au-dessus de cette dévastation, en poussant tout à coup un long cri rauque et déchirant. Puis le silence, l'immobilité paraissent plus profonds, plus immuables. Le spectacle est d'une intensité extraordinaire.

VI

Je suppose qu'on s'est assis sur l'un des petits murs aux trois quarts rasés qui s'entrecroisent autour des forums, non loin du temple capitolin, là où étaient sans doute les boutiques des marchands et des changeurs. On regarde l'ensemble architectural qu'on a sous les yeux.

C'est une succession de places dallées et environnées de portiques, dont le niveau est très inégal et qui communiquent les unes avec les autres par des degrés ou des escaliers monumentaux. A nos pieds, sur le pavement de la place où s'élevait le temple de Mercure, se reconnaît, gravée dans la pierre, la figure géométrique d'une rose des vents : cela servait, nous dit-on, pour la construction des villes. On déterminait ainsi avec précision l'orientation des rues, de façon à les abriter de la chaleur et des vents violents. Là-bas s'élevait la tribune aux ha-

rangues, — et les statues officielles sur leurs piédestaux et les promenoirs qui entouraient les forums. Plus loin, c'était le théâtre, les thermes, les gymnases, les marchés, les rues avec leurs fontaines et leurs conduites d'eaux. Plus loin encore, l'amphithéâtre, le cirque, les arcs de triomphe, les mausolées et les nécropoles. Tout, dans cette petite citée proconsulaire, était aménagé avec art et avec agrément. Elle était défendue, de la manière à la fois la plus pratique et la plus esthétique, contre le chaud et le froid, — et ses édiles ou ses architectes s'étaient ingéniés à capter pour elle, suivant les saisons, la fraîcheur ou le soleil, l'ombre ou la lumière...

A considérer ces ruines, on se dit que jamais l'organisation municipale n'a été poussée plus loin qu'à cette époque et dans ces pays latins. A Thysdrus, l'actuelle El-Djem, qui se dessèche au fond d'une cuvette sablonneuse, à Thysdrus, — une inscription qu'on y a retrouvée nous le prouve, — chaque citoyen avait l'eau à domicile. Partout les bains, les latrines publiques, les gymnases étaient multipliés et, très souvent, construits avec magnificence. Non seulement on se préoccupait de la commodité et de l'agrément, mais aussi de la beauté. Toutes ces villes de second et de troisième ordre avaient un aspect

monumental, que les nôtres ne connaissent plus. Pendant les années qui ont précédé la dernière guerre, les Allemands menaient grand tapage autour d'une de leurs découvertes récentes, qu'ils appelaient pédantesquement « l'urbanisme » ou la science des villes. Pour les Romains, cette science était surtout un art, et ils l'avaient inventé bien longtemps avant qu'on y songeât à Berlin et à Munich.

Quel beau soufflet donné au préjugé des gens qui s'imaginent que la civilisation date d'hier! En réalité, tout ce que nous considérons comme des acquisitions définitives de l'humanité est perpétuellement compromis, tout est sans cesse remis en question, tout est sans cesse à refaire. Flaubert se plaisait à répéter qu'il y a, de par le monde, une conspiration permanente contre l'intelligence et la beauté. Rien n'est plus vrai. Perpétuellement, les Barbares, — qui ne sont pas seulement les hordes asiatiques dont on nous menace aujourd'hui, mais qui sont nos frères attardés ou égarés, qui campent au milieu de nous et qui parlent notre langage, — perpétuellement les Barbares conspirent contre l'œuvre de la sagesse. La civilisation est une lutte continuelle contre les mauvais instincts du dedans et contre les ennemis du dehors. C'est un bienfait aristocratique qu'il faut savoir mériter à

force de vertu... En tout cas, comme elles humilient nos modernes villes françaises, ces vieilles villes romaines, qui auront bientôt deux mille ans! Les nôtres, c'est tout juste si l'eau et la lumière commencent à y pénétrer. L'hygiène publique y est rudimentaire, et, depuis la Révolution, on n'y a pas construit un seul beau monument. Nous sommes étriqués, mesquins, avares et sordides, — en vérité de pauvres gens à côté des initiateurs de notre civilisation occidentale. Dans son livre sur *l'Afrique romaine*, Gaston Boissier comparait déjà Thimgad, ville militaire bâtie d'un seul coup sous Trajan, à sa moderne voisine, Batna, également ville militaire improvisée par les bureaux du Génie. Quelle misère et quelle laideur chez nous! Le parallèle est accablant pour le siècle du progrès et des lumières!...

Et cette organisation méthodique n'avait rien de la rigidité pédantesque d'une science, rien de notre banalité administrative. Elle était comme assouplie par le sens de la grâce, de la beauté, de la poésie. Pour l'ordonnance de leurs places, l'ornementation de leurs édifices, ces anciens Africains usaient d'une liberté que nous avons oubliée. N'étant point mécaniques comme les nôtres, leurs arts décoratifs avaient un air de bonhomie, d'ingénuité, un caractère personnel

qui est devenu rare aujourd'hui. Regardez de près ces mosaïques qui étaient prodiguées pour les pavements : quelles que soient les analogies de la composition, il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Celles que l'on considère comme des doubles sont de libres variantes, des œuvres véritablement originales. Les villes, les forums, les temples ont beau être construits sur un plan analogue, ils ne se répètent que dans leurs traits essentiels. Là non plus il n'y a pas de doubles. Servir, charmer les yeux, enchanter l'esprit, faire de la joie, embellir la vie, quel aimable programme municipal! A chaque coin de rue, les plus beaux mythes, les plus belles légendes étaient évoqués pour les imaginations. Ici, au fronton du temple capitolin, c'était l'aventure de Jupiter et du pâtre phrygien. Un peu plus loin, près de la chapelle de Neptune, une inscription rappelait le « maître des ondes et le père des Néréides, — *undarum domino Nereidumque patri.* » C'est ici enfin que se trouvait une mosaïque admirable qu'il a fallu desceller et enfermer au musée du Bardo : debout sur son char, un aurige vainqueur, dans sa casaque bariolée, tenant d'une main le fouet et de l'autre la couronne, — et, dans un coin de la composition, ces mots énigmatiques : *Eros, omnia per te,* « Amour, tout par toi! » Ou peut-être :

« Amour, tout pour toi ! » Est-ce Éros, dont il s'agit, ou le cheval, ou le cocher? C'est très probablement le cheval. Mais la confusion est permise un instant, et cela chante joliment aux oreilles et aux yeux : « *Eros, omnia per te!* »

Enfin, devant ces innombrables inscriptions, dont on a heurté les morceaux ou les tablettes à demi effacées, on constate une fois de plus la romanisation profonde du pays. Ces gens de Thugga qui se targuent de leurs fonctions et de leurs titres, sont-ils assez fiers d'appartenir à la tribu Arnensis, de se rattacher directement à la Métropole, d'être décurions, flamines d'Auguste, flamines pérpétuels, prêtres de la province !... Et, malgré cela, ils ont conscience de leur valeur individuelle et personnelle. Avec quelle piété ils mentionnent leurs noms et leurs filiations. Avec quel orgueil ils commémorent les services qu'ils ont rendus à leur patrie ! Quelle joie de l'embellir, de contribuer de ses deniers à la beauté comme à l'assistance publique, de construire des théâtres et des temples, de donner des banquets, des jeux, de faire des distributions de vivres ! Quoi qu'on puisse penser des tares de la Cité antique, — de ses brutalités et de ses corruptions, — il y avait là certainement un idéal de civilisation matérielle qui n'a jamais été dépassé.

Je songe à tout cela en cherchant, de la place où je suis, l'inscription qui, autrefois, déployait ses grandes capitales au fronton du temple de Mercure, — et cette inscription prend pour moi une signification fastueuse et presque triomphale. Elle rappelle que Quintus Pacuvius Saturus, flamine perpétuel de la Colonie Julienne Carthaginoise, et Nahania Victoria son épouse, également flamine perpétuelle, ont relevé et orné ce sanctuaire, — et légué une somme dont le revenu annuel servira à fournir des distributions de vivres, et, le jour anniversaire de la consécration du temple, à donner des jeux scéniques et des sportules aux décurions des deux ordres et au peuple tout entier : « *Ob diem dedicationis ludos scænicos et sportulas decurionibus utriusque ordinis et universo populo dedit.* »

VII

Toutes ces impressions seraient beaucoup plus vives pour le voyageur, si la restauration des ruines était plus poussée et surtout si l'on se décidait à continuer les fouilles sur une plus vaste échelle. Encore une fois, ce vœu n'implique nullement la critique de ce qui a été fait jusqu'ici soit par le docteur Carton soit par le service des Antiquités. Avec des ressources aussi restreintes que celles dont ils disposaient, il faut avouer que les archéologues ont obtenu d'étonnants résultats. On souhaite seulement que leur œuvre soit poursuivie avec un redoublement d'intensité, sans lésine, sans repentirs, et, encore une fois, d'une façon vraiment digne de la France.

En somme, il faudrait essayer de dégager la ville tout entière, et, puisque les ruines antiques sont ensevelies sous les gourbis d'un hameau

indigène, faire à Dougga ce qu'on a fait à Delphes : exproprier les habitants qui se transporteraient ailleurs.

Tout en ouvrant de nouvelles zones d'excavations, on achèverait de réparer, dans la mesure du possible, les monuments déjà relevés ou exhumés. Le théâtre appelle des réparations de ce genre. Toute sa façade est à remonter. Les matériaux gisent à pied d'œuvre. Qu'on déblaie les abords de l'ancien portique, qu'on essaie même, avec les fûts de colonnes qui subsistent, d'en marquer les grandes lignes. Et pourquoi ne referait-on pas la mosaïque de la scène? Pourquoi la réfection de la colonnade, — ce décor architectural qui formait le fond de la scène, — ne serait-elle pas, elle aussi, poussée jusqu'au bout? Même travail pour les gradins supérieurs : la galerie percée de cinq portes, qui couronnait le théâtre, pourrait être au moins indiquée. Et enfin des copies de statues ont leurs places marquées soit sur la scène, soit sur l'orchestre, — ou encore au sommet des gradins, tout en haut du théâtre.

Quant au temple Capitolin, il importerait de le dégager complètement, en abattant ce qui reste de la forteresse byzantine. Serait-ce même un si scandaleux attentat contre les bonnes méthodes et un tel outrage au bon goût que de

refaire partiellement le stucage de la cella, de rétablir, par exemple, un des pilastres qui prolongeaient la colonnade du péristyle? Le temple de la Déesse Céleste pourrait peut-être rester en l'état actuel. Mais il faut absolument rebâtir les deux arcs de triomphe, dont il est tout à fait impossible, aujourd'hui, de deviner le profil intact, — et surtout je demande que l'on rétablisse les inscriptions dédicatoires aux empereurs, et, si c'est nécessaire, qu'on les refasse dans leur intégrité.

Évidemment, tout cela nécessitera de grosses sommes. On pourra même soutenir que ce sont là des projets en l'air, des rêves chimériques. Avec une volonté persévérante, un programme méthodique et bien défini, ces rêves peuvent devenir la réalité de demain. En tout cas, il est impossible de rien entreprendre qui fasse plus d'honneur à la Tunisie, qui lui attire plus sûrement la curiosité des voyageurs. Ce décor antique ressuscité serait une chose sans pareille, qui ajouterait son prestige à celui du moderne décor africain, ou, comme nous disons complaisamment, « oriental. »

VIII

De Thugga, ville agricole, aux villes désertiques, la transition pourrait être ménagée par toute une série d'autres villes mortes.

Un très petit nombre seulement ont des ruines suffisamment dégagées pour mériter qu'on s'y arrête. M. Alfred Merlin, l'actuel directeur du Service des Antiquités tunisiennes, vient d'exhumer l'une d'elles, Thuburbo majus, — non loin d'un village moderne qui s'appelle le Pont du Phas. Ce beau travail n'inspire qu'un regret, c'est que ce soit là un exemple isolé et trop rare de ce qui devrait être exécuté intrépidement d'un bout à l'autre du pays.

Pour s'y rendre, on traverse l'ancienne Uthina, — l'Oudna d'aujourd'hui, — dont les vestiges romains, très nombreux et très facilement reconnaissables, sont laissés à l'abandon, et dont

toutes les mosaïques ont été déménagées et transportées au musée du Bardo, — des mosaïques à sujets réalistes ou mythologiques : scènes de pêche, Orphée charmant les bêtes sauvages, Hercule couronné par la Victoire, et bien d'autres morceaux fameux. En dépit de toutes les dévastations, Oudna garde, à l'horizon de sa vallée, une ruine antique incomparable, — les débris du grand aqueduc, qui amenait à Carthage l'eau du Zaghouan.

Il faut le voir, un matin de printemps, sous un ciel léger, lorsque la lumière est encore douce aux regards et qu'un reste de fraîcheur, venu de l'Oued Miliane, rend l'air plus suave. Le tapis vernal ondule à l'infini, d'un bout à l'autre de la vallée, vers les montagnes lointaines. La diaprure en est prodigieuse sous l'ardent soleil africain : c'est une diversité extraordinaire de couleurs et de nuances, — bleu pâle, jaune, vert, blanc, pourpre vive, vermillon. Çà et là, le long de la voie, étalés en grandes taches lilas et mauves, les liserons des sables luisent comme de petits coquillages délicatement colorés. Et toute cette broderie florale s'étend, en une chatoyante mosaïque, jusqu'aux arches rompues de l'Aqueduc, qui, suivant les accidents du terrain, ou la succession plus ou moins rapprochée de ses brèches, prend les aspects les plus variés et les plus inat-

tendus : un temple ou un arc de triomphe à demi enterré dans le sol, — le péristyle d'une cella capitoline découronnée de son fronton et de son architrave, — là-bas, une colonnade en hémicycle, un portique aux méandres sans fin qui se déploie mollement à travers la vallée et qui s'efface progressivement et qui disparaît derrière la ligne bleue des montagnes. Ces piliers vermeils, semblables à des milliaires d'or alignés au bord d'une grande voie impériale, qui joindrait des royaumes et des continents, — la couleur chaude de tout cela sous le ciel léger, parmi les pourpres des sainfoins et des coquelicots, — l'immensité glorieuse de la ruine et du paysage, quel spectacle exaltant!

Et quel beau vestibule, — et de quel style! — cela compose à la renaissante Thuburbo!

La ville antique s'élevait au bord de la rivière, sur un plateau incliné, au milieu d'un cirque de montagnes aux formes étranges. C'est le municipe romain, tel qu'on le retrouve partout en Afrique, avec ses édifices d'utilité publique et de magnificence, ses travaux compliqués et, souvent, de dimensions colossales, — ses égouts, ses thermes d'hiver et d'été, son forum, son capitole, ses marchés, ses temples et ses cimetières. Le réseau des rues, pavées de larges dalles est, en bien des endroits, encore très net. Le Capi-

tole, aujourd'hui complètement dégagé et remonté, était sensiblement plus élevé que celui de Thimgad. Son péristyle, formé de grosses colonnes cannelées, repose sur un énorme soubassement de maçonnerie, qui, pareil à une colline artificielle, supportait tout le poids de la bâtisse. A l'intérieur du soubassement, de vastes salles étaient aménagées sans doute pour le logement des services municipaux. A côté, un petit temple en rotonde, et, un peu plus loin, de l'autre côté d'une rue en escaliers, un élégant portique avec une inscription en grandes majuscules qui entourait la cour intérieure de la maison des *Petronii*. Et puis un autre temple encore, une basilique chrétienne, des thermes pavés de mosaïques, — une abondance extrême de vestiges, ou à peu près intacts, ou aisément reconnaissables.

Parmi cette luxuriance monumentale, les éclats de marbre foisonnent. Comme aujourd'hui encore, dans les moindres bourgades d'Algérie et de Tunisie, le marbre devait être ici prodigué. Il revêtait non seulement les murs des temples et des principaux édifices, mais les places, les escaliers, les rues, les maisons de quelque importance. On imagine la splendeur de cette ville de marbre sous le flamboiement de midi, la féerie changeante de ses colorations et de ses nuances, selon les heures du jour.

Aujourd'hui encore, au crépuscule, ou, plus tard, sous la lune épanouie, le spectacle de la ville morte et du paysage nocturne est d'une grandeur et d'une mélancolie qui, d'abord, vous pénètrent et, peu à peu, vous transportent. A perte de vue, les ruines s'estompent, finissent par se confondre avec la terre, qui elle-même prend des figures d'édifices, de pylônes, de statues colossales. Et cette houle de formes indistinctes et vaguement ébauchées roule jusqu'au massif du Zaghouan qui domine tout l'horizon. La lune en assomption dessine dans la pénombre un bouillonnement de coupoles, de dômes effilés, pointus, au profil irrégulier, autour du grand dôme central qui surgit pareil à une fabuleuse basilique du Sacré-Cœur, flanquée d'absides, de tours tronquées et trapues. Dans l'enchantement lunaire, la masse énorme et confuse semble de marbre violet, un marbre aux arêtes luisantes, comme saupoudré d'argent. Et, de l'autre côté, au fond de la vallée, émergent des montagnes noires, bleuâtres, basses et coniformes, qui ont l'air de divinités inférieures, accroupies dans l'ombre, — les sombres et chaotiques génies du Berbère agenouillés en cercle autour du génie constructeur de Rome...

Au bas de la falaise, l'oued extravasé murmure au milieu des cailloux et des roseaux. L'éclair

de ses petites ondes mouvantes paillette les ténèbres transparentes. Les grelots des vaches tintent au loin dans les pâturages. L'aboiement du chien de garde monte vers la lune. Au milieu de cette plaine couverte de ruines, le passé silencieux se lève, chuchote sous toutes ces pierres consacrées aux Dieux mânes. C'est quelque chose d'immense, de funèbre et de magnifique.

IX

A Sousse, l'ancienne Hadrumète, nous pénétrons dans un autre monde. Longtemps avant qu'on y arrive, la douceur nacrée de l'atmosphère annonce la proximité du rivage marin. Assise au milieu de ses oliviers, Hadrumète est une ville maritime, plus molle que les villes du Tell, plus ouverte aussi aux influences étrangères. A cause de cela, elle dut être chrétienne de bonne heure, peut-être même avant Carthage.

L'archéologie semble bien le prouver. Après le colonel Vincent qui eut la bonne fortune de les découvrir, le docteur Carton et Mgr Leynaud y ont dégagé tout un groupe de catacombes sur les hauteurs qui dominent la citadelle. Dès la plus haute antiquité, cette colline dut être un lieu de sépulture. On y a retrouvé des cimetières romains, des nécropoles puniques, et enfin de vastes

catacombes chrétiennes, des kilomètres de galeries, percées dans le tuf, couloirs spacieux et assez hauts de plafond, d'autres fois resserrés et bas comme des boyaux de mine, et dont les parois, souvent même le sous-sol, sont littéralement gorgés de cadavres. Pour l'ensevelissement de leurs morts, les chrétiens avaient utilisé non seulement les hypogées païens, mais des corridors d'anciennes carrières, des citernes et des silos abandonnés. Installées dans ces greniers vides, sous terre, dans le voisinage des germes et des racines, les catacombes chrétiennes justifient une comparaison fréquente chez saint Augustin et les Pères de l'Église, — celle des corps ensevelis avec le froment conservé dans les silos pour les semailles et les moissons futures. Bien loin que tout soit fini pour eux, ils ne sont là qu'en dépôt, comme le blé qui va germer au printemps. Ils attendent la Résurrection : *reservantur,* ils sont mis en réserve par le bon Laboureur... (1)

Déjà plus de dix mille sépultures ont été inventoriées. Plusieurs groupes de catacombes ont été déterminés avec précision. Les deux plus importants sont ceux d'Hermès et du Bon Pasteur, le

(1) Voir le livre important de Mgr Leynaud : *Les Catacombes africaines.* Sousse, 1910.

premier ainsi dénommé parce qu'on y a découvert un *cubiculum* avec une mosaïque portant cette inscription : « Hermès à son épouse et à ses enfants très chers, *Hermes conjugi et filiis dulcissimis* », — et le second parce qu'on y a déterré une plaque de marbre où est gravée l'image symbolique du Berger tenant sur ses épaules la Brebis perdue ou blessée. Ici, l'image est très caractéristique. Le berger a les jambes nues comme les pâtres nomades des Hauts Plateaux, et la brebis est un mouton africain à la grosse queue étalée en éventail et aux cornes recourbées.

Ces catacombes d'Hadrumète sont de véritables villes souterraines. Du haut en bas, les parois des galeries renferment des squelettes superposés et noyés dans la chaux. Comme dans les cimetières espagnols d'aujourd'hui, on dirait les tiroirs étagés d'une armoire sans fin. Ici, l'appareil de fermeture et l'ornementation sont de la plus extrême simplicité. Une pierre plate bouche l'ouverture des *loculi,* ou bien une simple tuile, ou même un morceau d'amphore. Le nom du défunt, parfois la date du décès, avec le rituel *In Pace,* sont tracés, semble-t-il, à la hâte, sur la pierre, ou sur l'argile, soit à la pointe sèche, soit avec un pinceau, ou tout simplement avec un bout de charbon. Une brièveté si lapidaire a

quelque chose d'impressionnant. Ces noms d'inconnus qui se répètent pendant des kilomètres : *Victorinus, Donatus, Quodvultdeus, Maximinus, Stertinius,* finissent par donner l'hallucination d'une foule obscure, d'un peuple d'ombres qui s'éveillerait et qui se soulèverait confusément à la lueur douteuse des bougies...

Parfois, la galerie s'arrête, coupée par un réduit plein de ténèbres et d'une humidité glaciale. Ce sont peut-être des salles de lavage mortuaire, où le cadavre était plongé dans une piscine et revêtu d'un suaire, selon la coutume juive, — ou bien étaient-ce des chapelles en l'honneur des martyrs, des « memoriæ », comme on les appelait?... A d'autres moments, on tombe tout à coup dans une petite salle régulière et pavée de mosaïques, qui servait de salle de réunion et de salle à manger, aussi bien pour les païens que pour les chrétiens. On y venait banqueter en l'honneur des défunts, — tradition, qui se perpétua plus tard au grand jour, quand la paix de l'Église fut définitivement établie, — et à laquelle sainte Monique, (nous le savons par son fils) eut beaucoup de peine à renoncer. Le cubiculum d'Hermès est un de ces réduits mystérieux : on y voit, avec le lucernaire, le banc où s'asseyaient les fidèles, le siège de l'officiant, les arcosolia, où sans doute se célébrait le saint sacrifice. La mo-

saïque qui recouvrait le sol, représentait, dans un médaillon, l'Ichthus symbolique sous les traits d'un dauphin enroulé à une ancre cruciforme. De chaque côté nageaient des poissons. Des stries de couleur glauque, soulignées de fortes ombres noires, marquaient les vagues de la mer. A quelque distance de là, une mosaïque plus grande décorait le sol d'un hypogée païen, une mosaïque qui figurait, elle aussi, la mer, avec des barques, des pêcheurs jetant l'épervier, retirant la nasse, ou brandissant des lignes, au milieu de tout un grouillement de congres et de poissons marins. Ces images païennes ne rebutaient nullement les Chrétiens, pour qui elles devenaient un langage allégorique, un ensemble de signes attestant la vanité de la mort, la perpétuité de la vie par delà le tombeau.

On peut regretter qu'ici encore les mosaïques aient été enlevées et mises à l'abri dans des musées. On aimerait en voir au moins des reproductions dans les chambres funéraires, dont elles égayaient jadis la nudité. On souhaiterait aussi qu'on eût laissé en place ou qu'on restaurât les peintures murales et les stucages qui revêtaient certaines sépultures. Ces guirlandes de fleurs et de fruits, ces petits génies ailés, dont nous parlent les guides, n'existent plus que pour nos imaginations. Et de même, quand on chemine à

travers les interminables couloirs des catacombes, on déplore que les lampes d'argile aient déserté les petites niches fumeuses qui s'échelonnent de distance en distance le long de la double paroi. Est-ce qu'on ne pourrait pas rallumer ces lampes, comme au temps où elles éclairaient de leurs mèches grésillantes les cortèges funèbres des premiers chrétiens, ou les processions en l'honneur des martyrs? Aujourd'hui, à la lueur de vulgaires bougies, dont la cire vous coule entre les doigts, on n'aperçoit plus, pendant des centaines et des centaines de mètres, que le tuf sillonné de rides et de crevasses, et, de temps en temps, se tordant au-dessus de vos têtes, comme de longs serpents noirs, crevant les couches minces du plafond, des racines de figuier ou d'olivier...

Cette nudité a du moins le mérite de conserver à la catacombe son caractère primitif. Ici, non seulement on est plus près de la nature qu'à Rome, mais aussi on est plus près de la vérité. A part certains transferts jugés indispensables, rien n'a bougé, rien n'a été refait, ni altéré. Aucune surcharge, aucun embellissement. Ainsi les catacombes d'Hadrumète sont une chose réellement unique : elles ont gardé leur physionomie antique et africaine. La foi chrétienne s'y manifeste dans son austérité entière, avec son

dédain pour l'artifice et la beauté extérieure. C'est, dans sa rudesse un peu campagnarde, le grenier mystique, où, derrière les pierres plates et les tuiles des *loculi,* comme dans les silos du Numide, sont entassées les bonnes semences de la Résurrection. Ces débris d'amphores, marqués au charbon ou au pinceau d'un nom énigmatique, comme autrefois, dans les celliers païens, les jarres portant sur leurs panses les noms des consuls, — elles évoquent l'idée d'on ne sait quelles célestes Vendanges...

Mais surtout, grâce à leur repos, rarement violé par l'indiscrétion des touristes, ces catacombes d'Hadrumète sont restées vraiment des *cubicula,* des dortoirs pleins de Dormants, dont il semble que l'on sente la présence, la foule compacte et les chaudes haleines, dans la tiédeur et l'étouffement des galeries souterraines.

X

Cela, ce n'est qu'un aspect, — le plus secret, le plus mystérieux, — de la ville antique. Hadrumète, ville maritime, est païenne. Vénus, reine des ports, fut sa patronne.

Entrez au Musée de la Casba, ou au Musée municipal : Vénus est partout. Elle encombre les vitrines de ses statuettes. Son image triomphe sur les piédestaux ou dans l'encadrement somptueux des mosaïques. Tantôt, elle est réduite à sa forme rudimentaire, au triangle symbolique de Tanit où sont à peine marqués les attributs sexuels. Plus fréquemment, c'est la Déesse lascive et toute-puissante, célébrée par le romancier de *l'Ane d'or,* la Vénus impudique, dans toute la liberté de ses gestes et de ses attitudes, — Vénus au Coquillage, Vénus des Carrefours, Vénus Génitrix, qui, d'une main, presse sa belle gorge et, de l'autre, désigne ses flancs féconds et voluptueux.

Au Musée municipal surtout, ses effigies sont nombreuses. On a eu la malencontreuse idée de donner à cet édifice mesquin et beaucoup trop exigu l'extérieur d'une maison mauresque. Avec ce style interlope, cette abondance de simulacres aphrodisiens, et, çà et là, dans les coins, les quelques symboles luxurieux qu'il renferme, ce logis écarté finit par prendre une apparence de mauvais lieu. Mieux installé, conçu dans un style mieux approprié à son contenu, ce pourrait être quelque chose de charmant. On a là sous la main tous les éléments d'un petit musée vraiment exquis et original : il ne faudrait que les mettre en valeur.

Une foule d'objets hétéroclites y sont entassés de telle sorte qu'ils se nuisent les uns aux autres : statues, bas-reliefs, terres cuites, poteries, médailles, mosaïques... Les mosaïques principalement sont le charme et la richesse du musée de Sousse. On peut y contempler un étonnant *Triomphe de Bacchus*. Le dieu est représenté dans une longue robe traînante, sur un char auquel sont attelés des tigres et que conduisent des satyres et des ægipans. Ces figures centrales se détachent, avec une intensité et une opulence de couleur extrêmes, parmi des branches de vignes arborescentes, qui, lourdes de leurs grappes et de leurs pampres, se recourbent et s'enchevêtrent

en un prodigieux jaillissement de sève. Ailleurs, ce sont des chevaux de course, traités avec un réalisme si copieux et si vivant qu'ils ont l'air de sortir de leurs écuries : marqués à la croupe d'une lettre de l'alphabet, les jarrets serrés dans des bandelettes, une palme entre les deux oreilles, la couronne de laurier au cou, ils piaffent d'un air fringant, en agitant les rubans rouges de leurs queues et de leurs crinières nattées. A côté d'eux, les palefreniers en jaquettes multicolores font claquer leurs fouets. Puis ce sont les plantureux décors de salles à manger, — les fleurs et les fruits de l'Afrique, les guirlandes de roses et d'anémones, les épis entrelacés, les figues, les poires, les pommes, les coings, les cédrats, les grappes de raisin, — et tout le butin de la pêche et de la chasse, les congres et les dorades, les perdrix, les canards, les faisans crêtés d'or, et les pintades numidiques au plumage ocellé...

Toutes ces figures éclatantes et fraîches éveillent le souvenir d'une vie facile et comblée, égayée par les formes les plus heureuses et les plus belles, en face de la mer lumineuse, sur les loggias à colonnades des hautes villas, ou dans les exèdres ventilés des jardins. La conque de Vénus marine a déposé sa nacre sur le ciel et sur tout l'horizon brillant d'Hadrumète.

V

LES SENTINELLES DU DÉSERT : AMMÆDARA, SUFETULA, GIGTHI

I

Camps retranchés, fortins, châteaux-forts, villas fortifiées, cités, municipes ou colonies, tous ces avant-postes de la civilisation latine en Afrique semblent monter la garde sur la lisière des régions sahariennes.

Manifestement, Rome a voulu opposer aux envahisseurs nomades, aux pirates du désert, des masses compactes de populations sédentaires et civilisées, profondément différentes du Barbare, par leur culture et leur genre de vie, et aussi bien armées que possible pour lui résister. Il en est ainsi à toutes les époques, dans tous les pays où des races très opposées de caractère, irréductibles les unes aux autres, sont affrontées en un perpétuel état d'alerte et d'hostilité. En Lorraine, le long de l'ancienne frontière, les Allemands avaient massé, en couches épaisses,

des immigrants venus de la plus lointaine et de la plus germaine Germanie. Dans l'Afrique ancienne, les colons de Théveste ou de Thimgad, établis à deux pas des régions désertiques, — vétérans, pour la plupart, des armées impériales, — ces braves gens étaient souvent plus Romains que l'Empereur lui-même.

Tout le prouve : le plan et la décoration de leurs villes, les témoignages de loyalisme sans cesse répétés par leurs inscriptions, les innombrables statues, les temples consacrés aux Césars et à leur divinité. La Tunisie centrale et occidentale regorge de ruines romaines. Ces Marches du Désert étaient peut-être encore plus profondément romanisées que le reste du pays. En tout cas, les villes mortes pullulent d'un bout à l'autre de cette région. Rien que dans le périmètre compris entre Mactar et Fériana, le voyageur d'aujourd'hui n'aurait que l'embarras du choix, si notre Service des antiquités était assez largement organisé et doté d'un budget assez riche pour exhumer au moins les plus importantes ou les plus connues de ces villes. Cilium, Uzapa, Muzuc, Limisa, Gemellæ, Thélepte, — pour n'en citer que quelques-unes, — attendent la pioche libératrice du terrassier et la sollicitude de l'archéologue. Les ruines de Thélepte, en particulier, couvrent de vastes

étendues. Elles gisent à fleur de sol. Il est scandaleux qu'on les laisse ainsi à l'abandon, exposées à une destruction complète et sans remède. Il y a là plusieurs églises et chapelles chrétiennes, dont une grande basilique à cinq nefs, des thermes assez bien conservés, un théâtre, une nécropole, une forteresse byzantine, sans parler de tout ce qu'on ne voit pas et que des fouilles superficielles peut-être suffiraient pour ramener au jour. Partout des trouvailles sont probables, et des trouvailles de ruines à peu près intactes. Règle générale : là où il y a de l'eau, il y a des villages et des gourbis arabes. Et là où il y a des gourbis, il y a du romain. L'Arabe a presque tout détruit aux lieux où il s'est installé, mais il n'a guère occupé que des fermes ou des bourgades. Sa civilisation rudimentaire ne lui a pas permis de soutenir et de continuer l'œuvre urbaine des Romains. Par pauvreté, misère, barbarie, il a dû évacuer, abandonner presque toutes les villes, — ces villes qui coûtaient cher à entretenir et à défendre, — et il n'a conservé que les points stratégiques, les ports, ou les centres de ravitaillement indispensables.

C'est ce qui a sauvé en partie les ruines de l'Afrique latine. Oubliées par l'envahisseur, après qu'il les eut copieusement pillées et dé-

vastées, les villes romaines se sont enfoncées lentement sous la terre et les décombres. Quand on rejette ce linceul, on retrouve le squelette presque tout entier. Je ne connais rien de plus tragique, ni de plus utile à méditer, — en ce moment surtout, — que le spectacle de ces cadavres de villes. Il a suffi que le Barbare passât par ici, pour que ces grands corps vivants fussent couchés par terre, que le secret de ces organismes si complexes et si délicats fût perdu, que toute cette parure d'art et de beauté se flétrît. Rien ne nous met sous les yeux de façon plus terrifiante la fragilité de nos civilisations. Ce que les hordes asiatiques ont fait de Thélepte et de Carthage, elles peuvent le recommencer ailleurs, demain, si nous n'y prenons garde. Ce qu'il advient quand on ne sait plus repousser le Barbare, Carthage et Thélepte nous l'apprennent. *Ils* sont venus, ils ont pillé, brûlé, saccagé, et ils s'en sont allés, ne laissant derrière eux que des pans de murs ou des maisons vides. La cité et toute la campagne d'alentour ont été séchées, stérilisées, comme une fontaine dont on coupe la source. Le vivant de la veille est devenu tout à coup un mort. Les gens qui habitaient là, occupés, comme nous, de sciences, d'arts, d'idées, de choses belles et passionnantes, sont entrés brusquement dans la nuit ; les choses

dont ils étaient si fiers sont devenues un fatras inutile et quelque peu ridicule, dont on ne sait plus l'usage, ni le sens, — de l'archéologie, une pincée de cendres sur lesquelles peut-être quelqu'un viendra souffler dans des millénaires, ou qui sombreront dans l'oubli et qui seront dispersées, anéanties à tout jamais...

II

Parmi ces villes mortes qui, pendant des siècles, furent les sentinelles de Rome en face du Barbare, celles, trop peu nombreuses, que nos archéologues ou nos officiers ont réussi à dégager ou à restaurer d'une manière satisfaisante, — ces quelques ruines ont un caractère tellement original qu'elles nous consolent presque de l'insuffisance des fouilles et des restaurations. Tel est le cas pour Ammædara, Sufetula, Gigthi. Ce ne sont pas précisément des villes sahariennes, mais elles confinent déjà aux régions désertiques, les deux premières sur la frontière occidentale de la Tunisie, la dernière dans les sables de l'extrême-Sud tunisien, non loin des Syrtes et de la Tripolitaine.

Malheureusement, elles sont assez difficiles à atteindre. Il en est de même d'ailleurs pour la plupart des ruines antiques de Tunisie et d'Algérie. Les touristes pressés, — et les Africains

eux-mêmes, — ne se doutent pas de leur abondance extraordinaire, ni de leur intérêt, parce que les routes et les chemins de fer modernes ne passent plus par ces centres urbains aujourd'hui abandonnés. Le transit et le négoce se détournent de régions autrefois prospères et surpeuplées, et où l'on ne trouve plus rien que des cailloux et de l'alfa. En outre, la structure même du pays rend les voyages longs et compliqués. La Tunisie, ainsi d'ailleurs que l'Algérie, est faite de compartiments superposés qui ne peuvent guère communiquer que par un couloir latéral, comme dans nos wagons. Ce couloir longe la côte orientale de la Régence, et il faut toujours y revenir, quand on veut passer d'un compartiment à l'autre. Vous vous trouvez, par exemple, au fond d'un de ces corridors, à trente kilomètres d'une ville romaine. Mais celle-ci est située dans le compartiment voisin. Si vous voulez y aller par chemin de fer, il faudra faire plus de deux cents kilomètres pour rejoindre le couloir de communication, et encore deux cents kilomètres en sens inverse pour traverser tout le compartiment parallèle et atteindre enfin le but de votre excursion.

Ammædara, — que les Arabes appellent aujourd'hui Haïdra, — se trouve à l'extrémité d'une ligne d'intérêt purement local, qui va de

Tunis, par Gafour et Les Salines, aux exploitations minières de Kalaa-Djerda.

J'avoue que la lenteur du train et la monotonie du paysage commencèrent d'abord par me décourager. Pendant des heures et des heures, des plaines mornes s'allongeaient, sans le plus petit détail capable de retenir un instant le regard. La seule émotion, c'est l'inquiétude de savoir où l'on pourra manger tout à l'heure et coucher ce soir. Le buffet où l'on s'arrête est une cahute en planches, encore assez éloignée de la voie. Elle est prise d'assaut par la douzaine de voyageurs que nous sommes, et, quand enfin nous nous asseyons devant notre pitance, les mouches, par essaims fervents, sont déjà à table dans les assiettes et dans les plats. Je me demande avec angoisse si la lointaine et vague Ammædara vaut le supplice et l'ennui d'un tel dérangement.

Cependant, à mesure qu'on se rapproche de l'Oued-Sarrath, le style du paysage se relève. Il devient plus vigoureusement africain. A travers une grande plaine désolée, le lit de l'oued s'étale sous de hautes berges d'argile rouge ravinées et sculptées par les eaux. Et, dans le lointain, dominant toute cette étendue aride, au sommet d'un énorme massif calcaire, surgit une forteresse naturelle, qui semble construite

de main d'homme, et qu'on appelle la Table de Jugurtha. Si habitué que l'on soit aux formes architecturales des montagnes africaines, on est frappé tout de suite par le caractère étrange, et, en quelque sorte, prodigieux de celle-ci.

En face d'elle, du côté de Kalaa-Djerda, un autre massif, celui-là complètement isolé, se dresse au milieu de la steppe pelée et rugueuse. De loin, on dirait une monstrueuse grenouille accroupie. C'est ce que les indigènes appellent la Montagne des Serpents. Ce nom, le nom de Jugurtha, le légendaire aventurier numide, le profil farouche de la forteresse cyclopéenne, véritable repaire de brigands ou de révoltés, l'aspect de la plaine fauve comme une peau de lion, — tous ces détails significatifs ont tôt fait de vous remettre dans l'atmosphère antique. Et, tandis qu'on se laisse fasciner par le mirage, qu'on suit des yeux les zigzags des escaliers aériens taillés dans le roc de la citadelle, les sinuosités de l'enceinte rocheuse, avec ses tours, ses demi-lunes, ses plates-formes arrondies, — le train vous débarque tout doucement entre des hangars et des cheminées d'usines, au milieu de toute une poudreuse et fumeuse agglomération industrielle, où circule, parmi les rails et les monte-charges, une population d'ouvriers cosmopolites...

Ce n'est qu'une fausse note d'un instant. Il suffit de sortir de la gare et de se tourner vers le Sud, — vers l'immense plaine où s'étale, comme un mausolée berbère, la Montagne des Serpents et que domine, du haut de son massif rocheux, la Table de Jugurtha, — toutes ces cambuses des phosphatiers disparaissent, elles ne comptent plus, elles s'effacent derrière les plis des terrains comme de petites barques derrière les houles marines. Rien que la terre nue, hérissée d'herbes dures et piquantes comme des aiguilles ; çà et là, des cabanes dont la couleur se confond avec celle du sol, des troupeaux qui bougent vaguement dans un halo de poussière, et les aboiements furieux des chiens. Les nomades voleurs ne sont pas loin. Ils passent, furtifs, sous leurs burnous terreux. Tout au fond de l'horizon, légèrement teinté de rose par le couchant, se dessinent les étranges profils des montagnes africaines, les pitons en forme de mamelles, les cônes écrasés qui rappellent le triangle mystique de Tanit, les enceintes turriformes aux escaliers de rochers vertigineux. On est dans un monde qui n'a plus d'âge, le monde des périodes géologiques et des plus lointaines légendes. On est hors du temps : condition excellente, sorte de purification préliminaire, pour se préparer à l'émotion historique...

III

Cependant, Ammædara et son trésor de souvenirs et de ruines anonymes sont encore loin : vingt kilomètres environ qu'il faut faire en voiture. C'est une journée entière que réclame la visite de la ville morte.

D'abord, le paysage redevient d'une monotonie désolante. Les montagnes s'abaissent, perdent leurs belles formes monumentales. Nous voici tout près de la frontière algérienne. Tébessa est à quelques lieues, derrière ces collines médiocres, à la végétation terne et cendreuse. La plaine jaunâtre, sillonnée de faibles ondulations, semble déserte. Mais ce n'est pas le désert, bien qu'il ne soit pas très loin. Ici, paraît-il, fut l'antique Ammædara. On cherche... On finit par apercevoir, sur la droite de la piste, la forme confuse d'un arc de triomphe mal dégagé de

sa gangue byzantine et, plus loin encore, dans la direction de l'Oued Haïdra, un mausolée au fronton triangulaire, qui se dresse à l'entrée de ce champ de ruines, comme une gigantesque guérite abandonnée. Enfin, au sommet d'une éminence sablonneuse, apparaît le bordj des douaniers, qui gardent la frontière. Ils sont là trois hommes, avec leurs femmes et leurs petits enfants, perdus au milieu d'une foule de loqueteux en burnous, qui se chauffent au soleil contre les murs du bordj, ou qui se pressent devant le portail, en criant et en gesticulant de leurs bras maigres et noueux. Trois hommes anémiés et pâlis par les fièvres, et, derrière les murs de l'enceinte, une demi-douzaine de vieux fusils alignés sur un râtelier, voilà ce qui représente aujourd'hui la majesté de l'Empire aux yeux de cette foule barbare. Il faut croire que cela suffit pour la tenir en respect. Je m'incline devant les vieux fusils Gras comme devant les faisceaux des licteurs proconsulaires...

Mais je cherche toujours la ville. Où est Ammædara?... J'aperçois bien, de ce côté, les décombres d'une basilique chrétienne, et, en face de moi, les remparts écroulés d'une importante forteresse byzantine. Mais la ville romaine, celle dont les citoyens ont élevé là-bas cet arc de triomphe et ce mausolée de si grande allure?...

Elle est tout entière détruite, ou ensevelie sous des couches de sable.

Les vestiges en sont encore très nettement visibles. Après avoir longé quelque temps la forteresse, je suis descendu, par une dépression de terrain, jusque dans le lit de l'oued. Les berges, très hautes et sans cesse rongées par les eaux, ont l'air de tranchées artificielles. Dans la paroi régulière, on distingue des substructions de maisons, des racines de murailles, des restes de pavements, des colonnes couchées, des auges de pierre. Tout le travail d'exhumation reste à faire. Est-ce pour constater cette possibilité de renaissance que l'on est venu?...

On se détourne avec mauvaise humeur, et, sur des cailloux glissants, on enjambe le lit de l'oued.

Et voilà que, tout à coup, on se trouve devant un spectacle étonnant de couleur et de somptuosité. C'est une apparition médiévale d'un relief, d'une intensité réellement extraordinaires. De l'autre côté de la rivière, d'un mouvement farouche, la citadelle byzantine, avec ses tours, ses créneaux, ses hautes portes cintrées, dévale jusqu'au bord de la berge. Elle semble faite de cubes d'or rouge, et toute cette enceinte massive et singulière se détache au milieu des sables roux, sur le bleu du ciel, comme une

flamboyante orfèvrerie. Sous sa couronne de palmiers élancés, cette étrange silhouette se réfléchit dans la nappe mince et frissonnante de l'oued, qui se déverse en cascades dans des bassins naturels, semblables à des vasques superposées de marbre blanc. En face, sur la berge où je suis, des peupliers rabougris érigent leurs verges maigres. Et, par derrière, des collines pelées et misérables attristent l'horizon. Soudain, on grelotte. Un coup de vent froid vient de passer, qui fait frissonner les herbes et les roseaux de l'oued. On est très haut ici : c'est l'atmosphère frigide des Hauts-Plateaux...

Et rien n'est saisissant comme le contraste de cette maigreur et de cette frigidité avec l'ardeur et l'opulence de l'autre spectacle. Une flambée de couleur au bord d'une flaque d'eau, dans la tristesse d'une lande informe et incolore, voilà ce qui reste d'Ammædara.

Mais ce reste est quelque chose de tellement intense et magnifique qu'il fait oublier toutes les déconvenues. Cette forteresse byzantine, vue du côté de l'oued, est une ruine splendide et précieuse, qu'il faut conserver à tout prix. Les crues de la rivière, les coups de vent et les pluies ont tellement ébranlé le rempart, que, sur une foule de points, il menace de s'écrouler. L'arche hardie de cette porte qui se découpe, dans l'air

léger, avec une telle sveltesse, une telle pureté de ligne, elle ne se tient debout que par miracle. Il serait urgent de consolider toutes les pierres branlantes et aussi de déblayer, d'ordonner un peu l'intérieur de l'enceinte, d'y remettre en place une foule d'accessoires. Il y a là les débris d'une basilique, dont la nef était surmontée de tribunes et le porche flanqué d'une tour. Tout cela pourrait être restauré au grand avantage de l'ensemble. Et je ne verrais pas d'inconvénient à ce que cette restauration fût poussée dans le plus petit détail, à condition toutefois que ce travail de réfection n'altérât point la physionomie si originale de la ruine, telle qu'elle se présente actuellement. Cette œuvre si curieuse, si pittoresque, du hasard et des siècles, doit être respectée dans ses grandes lignes. On aurait ainsi, à Haïdra, un type de forteresse byzantine comme il n'en existerait nulle part en Afrique. Celle de Tébessa, qui est plus vaste et dont les murailles sont merveilleusement intactes, englobe toute une petite ville moderne qui contraste de façon désagréable avec le style de la bâtisse. Ici l'intérieur et l'extérieur seraient en harmonie. On pourrait s'y faire une idée de ce que fut une citadelle byzantine de l'Afrique reconquise, à la veille des invasions arabes.

IV

Il serait tout aussi intéressant de fouiller, autour de la citadelle, ce qui subsiste de la ville antique. On prétend que le théâtre est insignifiant. Mais peut-être que l'amphithéâtre ne l'est point. D'autres temples que ceux dont on voit les vestiges sont peut-être à découvrir, d'autres mausolées aussi. Et enfin, il conviendrait d'achever le dégagement de l'arc de triomphe, qui marquait, à l'Est, l'entrée de la ville. Suivant leur coutume économique d'utiliser les moindres débris de construction, les Byzantins l'avaient enjuponné dans un revêtement de pierres de taille, certainement arrachées aux ruines de la ville romaine, et ils l'avaient transformé en fortin. Aujourd'hui ce revêtement postiche n'est qu'à moitié démoli. Par la déchirure de la maçonnerie, on n'aperçoit qu'une des façades de l'élégant édifice, écrasé sous sa gangue de gros blocs quadrangulaires,

comme un joyau enfermé dans une boîte de bois blanc.

Parmi les éclats de pierres qui jonchent le sol aux alentours, je le considère de plus près. Il rappelle l'arc de Tébessa, la cité voisine, — celui qui est dédié à Caracalla et à Julia Domna, « la mère des camps ». De chaque côté du cintre, mêmes pilastres corinthiens, mêmes avant-corps supportant des couples de colonnes. Mais, si, là-bas, l'ornementation est plus riche, plus délicate, ici l'édifice est plus élevé et plus majestueux. Les colonnes des avant-corps sont plus élancées.

Au fronton du monument, peut-être surmonté, comme à Tébessa, d'édicules à colonnettes, j'essaie de déchiffrer l'inscription dédicatoire. Elle est très endommagée. Il faut apprendre ailleurs que cet arc de triomphe était consacré à Septime Sévère, le grand empereur africain, le fondateur de villes, le héros éponyme de tout ce vaste pays qui va de Leptis Magna à Césarée de Maurétanie. Maintenant, sur les pierres rugueuses du frontispice, on ne peut plus lire que ces deux mots gravés en hautes majuscules romaines : ADIABENICO. PARTHICO... Et la mémoire est obligée de rétablir tout le reste de l'inscription : « *A Septime Sévère, Empereur, grand Pontife, Père de la Patrie, vainqueur des Parthes et de l'Adiabène...* »

Pour comprendre le son vraiment triomphal

que rendent ces quelques syllabes latines aux oreilles du voyageur, et de quel éclat spirituel brillent ces fantômes de lettres à peine visibles, il n'est que de s'imaginer la misère et la désolation qui environnent cette ruine fastueuse. Partout la terre nue, que bossèlent, çà et là, quelques tas de décombres et, dans le lointain, au ras du sol, quelques burnous pouilleux devant un gourbi pareil à une étable de porcs. Et, au milieu de cette poussière et de cette abjection, ce cri de victoire, venu du plus profond des siècles, qui traverse tout, qui domine tout : ADIABENICO. PARTHICO !... Et cet étalage des titres du civilisé, ce rappel d'une grandeur, d'une puissance, d'une force ordonnée et bienfaisante dont le prestige survit à tout : « A Septime Sévère, Empereur, grand Pontife, Père de la Patrie !... » Y a-t-il quelque chose de comparable à l'émotion lyrique qu'on éprouve ici, à ce cri qui réveille les instincts les plus nobles et les plus essentiels de toute une race et qui suscite devant ses yeux de si énivrantes images ?

Mon regard flotte sur la grande plaine vide. Je n'aperçois à ma droite que le mausolée, autre sentinelle perdue, avec les quatre colonnes de son attique, et, par derrière, des collines pierreuses et ternes, aux sommets boisés de pins d'Alep. Mais, vers le Sud, du côté du désert, les

perspectives les plus lointaines sont toutes roses. Des voiles bleus et mauves s'étendent sur les espaces sablonneux. Là-bas, la montagne des Serpents se vêt d'une couleur de jacinthe. Et voici des femmes qui s'approchent dans leurs haïcks rouges, harmonie de pourpres ardentes, qui monte tout à coup comme un chant, qui s'exalte avec le vent, au milieu des tourbillons de poussière jaune... Pourpre des espaces désolés et fascinants, pourpre des vieilles pierres, pourpre impériale, tout cela se confond et se mêle dans l'imagination et les yeux éblouis : ADIABENICO. PARTHICO : « à Septime Sévère, Empereur, grand Pontife, Père de la Patrie, vainqueur des Parthes et de l'Adiabène... »

Quoi qu'on en pense, la grandeur humaine est quelque chose. Si l'on peut concevoir ailleurs combien elle est à la fois glorieuse et misérable, ici on rencontre un spectacle réellement unique, que Rome elle-même ne peut pas montrer : les féeries du Désert mêlées aux splendeurs de l'Histoire. Et, symbole plus émouvant et plus significatif encore : l'indestructible Barbarie face à face avec la pérennité, pour ne pas dire l'éternité de la Ville.

V

On devrait aller le plus facilement et le plus rapidement du monde d'Ammædara à Sufetula. Mais celle-ci se trouve dans un autre compartiment géographique que sa voisine. Le pauvre voyageur, obligé de se servir du chemin de fer, doit revenir sur ses pas jusqu'au couloir latéral et refaire, en sens inverse, tout un long trajet.

Il est vrai qu'on peut s'arrêter en route et visiter, en passant, les ruines de Thuburbo majus, ou celles de Mactar, qui sont considérables. De même, en allant à Sufetula, Kairouan offre une halte tout indiquée, — Kairouan avec sa fameuse mosquée de Sidi-Okba, qui, à l'intérieur comme à l'extérieur, est ornée de colonnes romaines et byzantines. Une fois de plus, on y pourra constater que l'art arabe est fait des dépouilles de la latinité. On peut même dire que la mosquée de Kairouan, dont la principale curiosité consiste en

cette forêt de merveilleuses colonnes prises aux églises et aux temples païens d'Hadrumète et de Carthage, forme un beau musée d'art gréco-romain. L'armature de l'édifice est toute latine comme le sous-sol du pays.

Admirer, étudier en détail les colonnes et les chapiteaux de Kairouan, voilà donc une excellente préparation pour le pèlerin de Sufetula. La transition se fait naturellement de la ville moderne à la ville antique.

Les ruines de celle-ci, — que les indigènes appellent aujourd'hui Sbeïtla, — couvrent un très grand espace sillonné de rues et d'avenues à demi enterrées. Si l'on achevait l'œuvre commencée très brillamment déjà par le Service des antiquités, cela deviendrait quelque chose de plus beau et de plus complet que Thimgad. Pour reconstruire la ville, sans en fausser la physionomie, il suffirait, ici encore, de relever les matériaux qui gisent par terre. L'abondance des colonnes, des corniches, des éclats de marbre, des débris de sculpture, qui encombrent le champ des ruines, est un perpétuel sujet d'étonnement. On reste songeur devant ces vieilles cités africaines, qui sont à peu près sans histoire et qui avaient de si beaux monuments. Sufetula, par exemple, n'est guère connue que par une lettre de saint Augustin adressée « aux protecteurs, aux

notables, au Sénat de la colonie de Suffecte. » (*Suffecte* ou *Suffecta* est évidemment une mauvaise leçon pour *Sufetula.)*

Cette lettre de l'évêque d'Hippone est extrêmement curieuse. Elle prouve qu'à cette époque, — environ cent ans après l'édit de tolérance des Empereurs, — la lutte était encore vive entre païens et chrétiens. Les rixes et les émeutes étaient fréquentes dans les villes entre les deux partis. Il y avait des blessés et des morts : « Votre crime, dit l'évêque Augustin aux gens de Sufetula, votre crime a ensanglanté vos temples et vos places publiques... Vous avez anéanti les lois romaines, insulté et méprisé les Empereurs. Celui d'entre vous qui a le plus tué a été le plus comblé d'éloges. Vous lui avez donné une place d'honneur dans votre curie. » A ces invectives les païens répondaient que les chrétiens avaient mis en pièce une statue d'Hercule, sans doute pour se venger du meurtre des leurs. — « Eh bien, soit! ripostait Augustin : nous vous rendrons votre Hercule, nous le peindrons en rouge, pour rehausser encore l'éclat de vos cérémonies sacrées... Oui, puisque vous prétendez que cet Hercule était à vous, nous nous cotiserons pour vous acheter un dieu. Mais rendez-nous tous nos frères que vous avez massacrés !... »

Laissons de côté le fait historique et sa signi-

fication, faisons la part de la phraséologie officielle dans cette épître de saint Augustin : elle n'en donne pas moins une certaine idée avantageuse de Sufetula. Ces protecteurs, ces notables, cette curie, ce sénat, ces cérémonies sacrées, ces temples, ces places publiques, ces statues de divinités peintes en vermillon, aux cheveux et à la barbe d'or, ce titre de colonie, — tout cela ajoute encore au prestige de la ville morte, telle que nous l'imaginons, d'après le spectacle de ses ruines. Sa prospérité, comme celle de la plupart des villes africaines, dut atteindre son apogée à l'époque des Antonins ou des Sévères. Mais son importance politique se soutint longtemps après. Aux approches de l'invasion arabe, le patrice byzantin Grégoire en avait fait, paraît-il, une des capitales du pays.

VI

Le premier aspect n'a rien d'extraordinaire.

On a, devant soi, une grande plaine vaguement ondulée, hérissée de pierrailles et de touffes d'alfa, où l'on ne distingue d'abord que la silhouette d'un arc de triomphe, et, tout au fond, derrière des épaulements de terrain, un groupe de bâtisses qui sont peut-être des temples en ruines, peut-être des cambuses administratives? on ne sait trop. Et l'on s'achemine tout de suite vers la porte monumentale qui marquait certainement, autrefois, l'entrée de la ville antique.

L'arc de triomphe est, si l'on ose dire, le lieu-commun, la banalité de l'Afrique latine. Il y en a partout, dans les moindres bourgades, et la forme n'en est pas toujours très variée. Celui-ci, en revanche, est d'un caractère tout à fait original. Il a une physionomie qu'on ne peut plus oublier, une fois qu'elle s'est fixée dans le regard. Il sied de le mettre à part avec ceux de Thimgad, de Tébessa et d'Haïdra.

Je m'approche du vénérable monument, en partie restauré par les soins du Service des antiquités. C'est réellement un très beau morceau. En ce moment, il se réfléchit tout entier, de la corniche au soubassement, dans une flaque d'eau, qu'un orage nocturne a formée auprès. Au milieu de l'aridité environnante, cela donne l'illusion d'un invraisemblable bouquet de couleurs. Les pierres, peut-être ferrugineuses, ont une teinte rose foncée qui rappelle le grès rouge des Vosges, cette riche matière, dont est faite la cathédrale de Strasbourg. Mais, ici, la couleur de la pierre a quelque chose de plus délicat, de plus vermeil aussi, de plus chaud, et, encore une fois, de plus vivant. Le grain des blocs est rugueux comme la peau d'une orange, et tout l'édifice est robuste, regorgeant de sève comme un beau palmier : dans ces pays du Sud, il faut toujours en revenir à cette comparaison. Et pourtant, malgré cette variété de couleurs, ces tons d'or, et ces dégradations infinies de roses et de rouges, cette rudesse d'écorce, ces nodosités et ces rides presque végétales, l'arc de triomphe de Sbeïtla, comme le temple capitolin de Dougga, offre un profil parfaitement harmonieux. Les lignes en sont d'une pureté toute classique.

Il faut s'arrêter devant ces arcs de triomphe africains et les contempler longuement, parce que

ce sont des types d'un art complètement disparu. Ils sont beaucoup plus simples, beaucoup moins chargés de sculptures et de bas-reliefs que les arcs de Rome et surtout que nos modernes arcs de triomphe, lesquels, à l'exception de celui de l'Étoile, ne paraissent point faits pour le plein air. La recherche et la fragilité de leur ornementation requièrent la vitrine protectrice d'un musée. Considérez le charmant arc, — déjà si abîmé, — du Carrousel : on le voit mieux sous globe qu'à l'air libre. En Afrique, au contraire, l'édifice est merveilleusement adapté aux conditions du sol et du climat. Il surgit comme une plante vivace et drue, une pousse naturelle de cette terre ardente et violente. Sous sa rude carapace, il est capable de résister à toutes les injures de l'air et à toutes les brûlures du soleil. Néanmoins, malgré cette solidité de structure et d'épiderme, cette bonhomie un peu rustique, il se compose avec le même air de grandeur et de noblesse, la même beauté harmonieuse et grave qu'un chant de Virgile ou un chapitre de Tite-Live. Le secret de cette architecture-là est mort avec le génie antique. Des profils comme ceux de l'arc de triomphe de Sbeïtla ou du temple de Dougga ne se reverront jamais plus. C'est pourquoi il faudrait essayer d'en prolonger pieusement la durée.

VII

Par une grande voie dallée et bordée de décombres, je m'achemine vers le centre de la ville morte. Ainsi entrait, dans Sufetula, voilà dix-huit siècles, le voyageur venu de Carthage ou d'Hadrumète. Mes pas se posent dans ses pas, et, si nos modernes véhicules pouvaient me suivre ici, les roues s'enfonceraient dans les ornières tracées par les roues de son char.

Afin de mieux embrasser l'étendue des ruines, j'oblique, à droite, vers une éminence, que dominent quelques colonnes et à laquelle s'adossait le théâtre.

Il était bâti sur la berge d'un oued profondément encaissé, et dont le caractère est tout à fait étrange, même pour les yeux d'un vieil Africain. Les colonnes, que j'apercevais de loin, formaient, au fond de la scène, une ordonnance décorative. Du haut des gradins, parfaitement reconnais-

sables sous la couche de terre où ils sont ensevelis, on peut s'orienter à travers les ruines et en prendre une idée d'ensemble. On identifie des thermes, des basiliques chrétiennes, des rues encadrées de pans de murs; puis le regard se fixe sur un admirable ensemble de constructions, qui émergent parmi tous ces débris informes : le forum de Sufetula, sa porte triomphale, son enceinte quadrangulaire, ses portiques, ses trois temples capitolins. Mais la distance en diminue un peu l'effet. Le paysage de l'oued tout proche est tellement énergique et singulier qu'on se détourne de ce panorama archéologique pour considérer la splendide et sauvage nature.

Le promenoir qui s'élevait en avant de la scène est un endroit excellent pour jouir de cette belle vue. Ici, l'architecte l'avait-il fait exprès? Était-ce réellement un portique que protégeait ce haut mur percé de larges baies? Y avait-il là une terrasse en bordure de la rivière, où l'on venait prendre le frais, pendant l'été, en jouant au cottabe, ou en récitant des vers? Ce qu'il y a de sûr, c'est que la vue y est merveilleuse. Dans le fond, comme au bout d'un grand corridor, on aperçoit un pont romain, flanqué de piles rondes et pareilles à des tours, qui enjambe le lit raviné et tourmenté de l'oued. L'eau, déjà rare, brille en un mince filet entre des touffes de lauriers-roses.

Ailleurs elle s'étale en un miroir cristallin où se décomposent les nuances exquises de l'atmosphère. Avec ses étages inégaux, le lit du torrent semble, comme celui d'Haïdra, un canal de marbre blanc qui se déverse dans une cuve d'or gondolée et boursouflée par un caprice de toreuticien. Au delà du pont, il se perd entre des escarpements sablonneux et turriformes, des monticules qui font songer à des troupeaux de sphinx allongés dans une attitude de repos et de méditation.

De l'autre côté, vers le Sud, ce dur paysage de métal solidifié a pour pendant l'éternelle et aérienne féerie désertique. Dans le ciel léger, les fonds vaporeux se teignent de roses et de mauves d'une délicatesse infinie, de bleus pâles dans les lointains. Et, sur ces instables et mouvants tissus, se détachent des montagnes fantômes. Elles s'alignent au bord de l'horizon comme des groupes d'offrandes à la cimaise d'un temple : des trépieds, des candélabres, des cônes et des triangles mystiques de la Déesse. Et puis tout s'efface dans les brumes lumineuses du couchant...

VIII

Par un sentier qui longe quelque temps le bord escarpé de l'oued, je gagne les deux grandes basiliques chrétiennes, qui, au Nord du forum, sur un espace considérable, déploient les colonnades de leurs nefs, l'enchevêtrement de leurs absides, de leurs atriums, de leurs chapelles latérales et de leurs cellules monastiques. Il y avait là des couvents et, comme toujours, autour des sanctuaires, des sépultures, de véritables nécropoles. Malgré les indigènes qui ne cessent de détériorer et de mutiler tout ce qui reste debout, les chèvres et les vaches qui viennent brouter l'herbe maigre poussée entre les pavés, — en somme l'abandon complet de ces basiliques sous la surveillance purement décorative d'un gardien arabe qui borne ses fonctions à exhiber au passant la plaque de cuivre officielle, — ces ruines

chrétiennes sont parmi les mieux conservées que j'aie vues en Afrique.

Mais on peut prédire leur disparition à bref délai. Si l'on n'y prend garde, ces vestiges si émouvants, d'une couleur si chaude, d'un charme si naïvement antique et d'un si haut intérêt documentaire, vont être encore une fois réenterrés. Comment les catholiques, à défaut des archéologues, ne s'en préoccupent-ils pas? Pourquoi ceux d'Algérie et de Tunisie n'ont-ils pas encore organisé une ligue pour la conservation de leurs antiquités? La création de « l'Œuvre des Basiliques africaines » s'impose. Elle est nécessaire pour la plus grande beauté de l'Afrique, pour la continuité de la tradition et aussi pour le bien matériel du pays. J'en appelle aux évêques et au clergé d'Algérie et de Tunisie. S'ils le voulaient, ils pourraient attirer, chaque année, des centaines de milliers de pèlerins et de curieux.

L'Amérique et l'Angleterre défileraient à Tipasa, à Tigzirt, à Tébessa, à Carthage, à Sbeïtla, en une foule d'autres endroits où les ruines chrétiennes sont non moins nombreuses et captivantes. Les Français eux-mêmes, qui ignorent leurs propres richesses, qui s'en désintéressent, ou qui, par routine, ne consentent même pas à y penser, les Français eux-mêmes finiraient par se joindre aux étrangers. Car il ne faut point se lasser de

le crier aux oreilles de ces sourds qui ne veulent pas entendre : en fait d'antiquités chrétiennes des premiers siècles, aucun pays du monde ne peut rivaliser avec la patrie de saint Cyprien et de saint Augustin.

De même que les monuments païens, les monuments chrétiens, — basiliques, chapelles, baptistères, nécropoles, catacombes, — couvrent le pays tout entier, du Maroc à la Tripolitaine. Cette multitude d'édifices, restaurés dans leurs parties essentielles, seraient, pour le voyageur, une leçon d'archéologie et d'histoire, comme ils n'en recevront nulle part ailleurs. Si l'on veut revivre l'ère héroïque des martyrs, fouler le pavé des églises où ils ont prié, c'est ici qu'il faut venir. Sans doute, Rome est toujours Rome. Mais elle ne peut montrer qu'une faible partie des antiquités chrétiennes qui foisonnent dans la Numidie et la Proconsulaire. Pourquoi donc, après l'obligatoire pèlerinage à la ville des Apôtres, les fidèles de toute confession et, avec eux, tous les fervents du passé, ne viendraient-ils pas à Carthage, et, de là, dans les villes africaines, compléter leur voyage, pour ne pas dire plus? De Rome à Tunis, en passant par Naples et la Sicile, les escales seraient aussi rapprochées qu'agréables, — et les voyageurs qui auraient accompli ce périple de la Méditerranée occiden-

tale, pourraient se flatter d'en rapporter vraiment l'image intégrale de l'ancienne latinité....

J'évoque de nouveau ces beaux projets d'avenir, en rôdant autour de la margelle d'un baptistère, qui se trouve dans une de ces basiliques de Sufetula. Si je ne m'abuse, il est d'une forme unique, inconnue jusqu'ici. Pour ma part du moins, je n'en ai pas encore vu de pareil, si ce n'est celui de Djerba, qu'on a jugé à propos de transporter au Musée du Bardo. Celui-là aussi est en forme de croix, mais le dessin en est tout autre et la disposition intérieure très différente. On y descend par un escalier, aménagé dans une des branches de la croix. Aux deux extrémités des bras, des sièges sont creusés, sans doute pour le baptiste et son assesseur. Des colonnes disposées sur le pourtour supportaient un toit, de sorte que l'édicule devait avoir l'apparence d'un kiosque de jardin. Comme le baptistère de Thimgad, dont la disposition aussi est différente, l'intérieur et les bords de la vasque baptismale étaient tapissés de mosaïques aux tons éclatants et aux motifs ornementaux d'un caractère archaïque et primitif, qui rappellent les broderies des étoffes indigènes. Une fois de plus, on le constate : tout ce que nous croyons arabe ou oriental n'est que du berbère ou du romain.

Les grandes mosaïques des nefs et des absides

offrent la même simplicité et la même richesse ornementale. Ces tapis de fraîcheur, qui s'étendaient sous les pieds nus des fidèles en prière, avaient l'éclat des laines qui, aujourd'hui encore, dans les tapis d'Orient, composent ces étranges bouquets d'arabesques et de couleurs. Malheureusement la destruction qui menace les basiliques de Sbeïtla menace aussi ces précieuses mosaïques. Morceaux par morceaux, elles se défont sous les pieds des troupeaux et des touristes. Je ramasse quelques petits cubes rouges et bruns qui gisent sur le sol découvert, au milieu d'une grande plaie faite à une des mosaïques des nefs. Ils sont arrondis et doux au toucher, pulpeux comme les grains d'une grenade. Il suffit de les humecter légèrement, pour qu'ils se mettent à luire d'un éclat profond et translucide, comme les gemmes frottées par la peau de chamois du bijoutier...

Et tout en roulant dans ma main les petites pierres brillantes, je songe à toutes les autres mosaïques qui sont en train de se défaire dans la plupart des autres villes africaines. On les abandonne avec une négligence coupable et qui devrait être réprimée par une loi. Comment se fait-il, par exemple, que la célèbre mosaïque de l'Oued-Athménia, près de Constantine, ait totalement disparu, — cette vaste composition qui figurait une villa

romaine avec ses dépendances, ses jardins, ses parcs, ses chenils, ses haras? Il n'en reste plus, paraît-il, que le souvenir, ou bien des descriptions purement littéraires et historiques, comme celle qu'en a donnée Gaston Boissier dans son *Afrique romaine,* ou enfin des dessins inexacts et fantaisistes publiés dans des recueils d'archéologie. Je tremble qu'il n'en soit bientôt de même pour cette admirable scène de chasse, que j'ai pu contempler, il y a six ans, à Hippone, dans la propriété Dufour. Il est peu de mosaïques qui présentent un pareil intérêt documentaire. C'est encore une œuvre unique en son genre, un tableau réaliste, d'une vie et d'une précision extrêmes, dont je me suis inspiré dans *Sanguis Martyrum,* pour décrire une chasse au lion. Va-t-on laisser cette pièce capitale se détériorer et s'anéantir comme celles de l'Oued-Athménia?

A Tunis même, au Musée du Bardo, je me suis scandalisé de voir certaines mosaïques, encastrées dans le pavement des salles, s'effacer peu à peu sous les semelles des passants, ou encore de voir vendre à des touristes certains tableautins en mosaïque, sous prétexte que c'étaient des répliques, des pièces communes, sans grand intérêt. Mais, de grâce, regardez de près ces morceaux que vous considérez comme des doubles : ils diffèrent par le dessin, comme par la couleur. Ce

n'est peut-être qu'une différence de ton. Mais un ton de plus ou de moins, et voilà la valeur du morceau changée du tout au tout. Dans la mosaïque des anciens, la couleur en elle-même est la chose capitale. Elle peut aussi avoir une importance documentaire. Il est très curieux pour nous de savoir la couleur d'un habit de chasse ou d'une gandoura d'intérieur, au temps des Sévères ou des Antonins. Et je m'étonne, à ce propos, du beau dédain que lui témoignent les archéologues. Quand ils nous décrivent une mosaïque, ils nous parlent de tout, sauf de la couleur. S'ils prétendent nous en donner une idée d'après des planches coloriées, les couleurs sont fausses, ou trop pâles ou trop crues : ce qui détruit à peu près complètement l'effet décoratif cherché par l'artiste.

Quant au dessin des mosaïques anciennes, il est à la fois conventionnel, — ou plus exactement traditionnel, — et très ingénument réaliste. C'est ce qui en fait le charme singulier, et c'est pourquoi l'artiste ne se répète jamais. Avec la couleur, due à l'emploi de certaines pierres, et dont le secret semble perdu, il confère à la mosaïque un caractère à peu près inimitable. Si cependant, ces œuvres d'un art disparu, au lieu d'être pendues aux murs d'un musée, étaient rétablies aux lieux où on les trouva et suffisam-

ment protégées, par des clôtures ou par des toitures, contre les intempéries et les dégradations; en un mot, si elles étaient convenablement mises en valeur, peut-être qu'elles suggéreraient à nos décorateurs modernes toute une rénovation de la mosaïque, cet art somptueux et charmant, qui, aujourd'hui, est tombé au niveau de la photographie.

IX

Des basiliques chrétiennes de Sufetula, qui devaient se trouver en dehors de la ville, au forum qui, sans doute, en occupait le centre, il y a une distance assez considérable.

On chemine quelque temps à travers des amas de décombres, des rues encore très nettement marquées. Cela permet de mieux apprécier l'élégante silhouette des trois petits temples capitolins juxtaposés, presque l'un contre l'autre, sur le côté postérieur du forum. Dès le seuil des basiliques d'où je viens, on les voit grandir peu à peu et, en quelque sorte, émerger du sol. Avec leurs pilastres corinthiens, leurs attiques ébréchés ou rompus, ils se présentent de dos, encastrés dans le mur d'enceinte quadrangulaire dont les Byzantins entourèrent le forum de Sufetula, comme ils avaient fait à Thugga et partout. C'est

encore un de leurs ridicules petits fortins, poussés comme des champignons au milieu des ruines antiques.

Entre le temple médian et le temple de droite (en venant des basiliques), on franchit un portail au large cintre, et, par le corridor ménagé entre les deux édifices, on débouche sur une place dallée, encombrée de fûts de colonnes, de piédestaux, d'éclats de marbre et de matériaux de toute sorte. Elle était environnée d'un portique à colonnades, qu'il serait très facile de relever, et décorée, sur sa façade antérieure, d'un arc de triomphe dédié à l'empereur Antonin. Pour mieux juger de l'ensemble, je sors du forum par la grande arche de cette porte monumentale, et je me retourne vers la place et vers les trois temples qui s'inscrivent magnifiquement dans la courbe élancée de l'arc de triomphe.

Je suis au milieu d'une grande rue montante, pavée, suivant la coutume romaine, de larges dalles de marbre, bordée de galeries et de boutiques. A droite et à gauche, on distingue les ruines des Thermes et celles d'une basilique byzantine. Devant moi, au sommet de la rue, exhaussé de quelques marches, s'ouvre, par sa triple baie, le bel arc d'Antonin, qui faisait au forum de Sufetula une entrée des plus majestueuses. Ce n'est pas le meilleur modèle du genre,

en Afrique. Avec ses colonnes engagées, ses statues placées dans des niches au-dessus des petites baies latérales, il n'a pas la robustesse harmonieuse, le grand air de l'arc, qui se dresse en face, à l'autre extrémité de la ville. Mais il s'ordonne merveilleusement avec les trois petits temples capitolins, au-devant desquels il forme comme un portique triomphal.

Je rentre sur le forum, je m'assieds sur les escaliers des galeries couvertes qui en faisaient le tour, pour mieux contempler cette charmante trinité architecturale. Seule, la restauration du temple de gauche a été suffisamment poussée, pour qu'on puisse juger de la silhouette ancienne. Les deux autres sont mutilés de leurs péristyles. Devant le temple du milieu, s'élève une plateforme confuse où s'entassent des chapiteaux écornés, des débris de larmiers et de cimaises. On a peine à y reconnaître la tribune aux harangues. Mais l'autre édifice, celui de gauche, — qui a été fort heureusement réparé, — vaut presque le temple de Dougga pour la pureté classique des lignes et pour l'opulence invraisemblable de la patine. Lui aussi, il porte des traces éteintes de polychromie. Ce ne sont plus que des nuances presque insaisissables qui se mêlent aux dorures, aux rousseurs orangées des vieilles pierres et des sculptures. Si ce n'est l'élégance harmonieuse

du profil, rien ne vaut le moelleux, le précieux, la rareté de la substance. On dirait un ivoire, une cire légèrement colorée, un chef-d'œuvre ingénieux et menu. Et pourtant le poids de ces blocs, la noblesse et le style de cette composition éveillent l'idée d'une grande chose.

Tandis que je médite et que j'emplis mes yeux de ce spectacle rare et délicieux, tout à coup, dans le silence crépusculaire, une détonation éclate derrière les cellas des temples vides. Et aussitôt, deux hommes, pieds nus, le visage maigre et bruni sous le burnous troué, m'apportent un oiseau de proie qu'ils viennent d'abattre. Le rapace palpite encore sous son plumage roux comme celui des ruines. Son corps est chaud comme les pierres pénétrées de soleil où je suis assis, et, entre ses pattes, dans le duvet fauve, éclate un filet de sang, pareil aux traces de vermillon qui luisent, là-haut, sur l'écorce dorée du tympan. Cette petite vie cruelle qui agonise entre les mains des hommes farouches, ce spectacle soudain et un peu douloureux pour les nerfs du civilisé d'aujourd'hui, provoque dans mon esprit une foule de similitudes et de correspondances. Il me semble que le forum de Sufetula m'aurait moins ému sans l'apparition brusque de ce cadavre d'oiseau, enfant de ses ruines...

X

J'ai monté les degrés du temple et je m'arrête sous le péristyle, entre deux hautes colonnes corinthiennes, d'un galbe admirable. De là, on domine toute la plaine de Sbeïtla, les ruines des thermes et du théâtre. Dans le lointain, se profile le grand arc de triomphe, celui qui marquait, vers le sud, l'entrée de la ville. Par delà cette arche ouverte sur le désert, les vapeurs féeriques de l'extrême horizon se teignent de nuances mourantes, d'une délicatesse toujours plus divine. Formes douteuses, tremblant sous leurs voiles mauves et roses, les montagnes coniques et triangulaires alignent leur rangée d'offrandes sur le bord du ciel, d'un violet sombre. Le regard se perd avec une inlassable admiration dans ces immenses étendues dénudées et splendides.

Au milieu de cette solitude, de ces pierrailles

tranchantes, de toute cette aridité magnifique, est couché le cadavre de l'antique Sufetula : une cuve de cuivre rouge, d'où émergent des colonnes et des temples d'or et d'ivoire...

XI

Encore une fois, il faut revenir sur ses pas et regagner le corridor latéral, pour aboutir à Ghighti, en passant par Sfax, ville relativement moderne, bâtie avec les pierres de l'antique Taparura.

Chemin faisant, il est difficile de ne pas s'arrêter à El-Djem, l'ancienne Thysdrus, dont le nom est mentionné quelquefois dans l'histoire. C'est là que le proconsul Gordien fut, malgré lui, proclamé empereur, en 238 après J.-C. Ses soldats et des colons révoltés le forcèrent à revêtir la pourpre. Étant devenu leur chef, il fut bien forcé de les suivre. Cette tragique aventure, où le César africain perdit la vie, est une manifestation, entre une foule d'autres, du vieil esprit autonomiste du pays. Dès que le pouvoir central faiblit, l'Afrique retourne à son rêve d'indépendance et même de

domination. Elle devient conquérante. A son tour, elle veut posséder l'Empire.

Cet épisode, assurément, n'ajoute pas grand'chose à l'intérêt que peut inspirer l'antique Thysdrus. Mais nous savons que la ville était considérable, qu'elle fut élevée d'assez bonne heure au rang de colonie.

Cette importance nous est attestée par une ruine colossale qui, de très loin, attire les regards des voyageurs, comme les Pyramides de Gizeh, ou le tombeau de la Chrétienne sur les collines du Sahel d'Alger. C'est l'amphithéâtre de Thysdrus, comparable et à peu près égal, pour la grandeur, au Colisée romain. L'un et l'autre tiennent, en effet, beaucoup de place. Mais le colosse africain a l'avantage d'une coloration beaucoup plus riche que celle du Colisée : il est d'une belle couleur orangée qui rappelle celle du Théâtre de Bacchus, à Athènes. Des alignements de pilastres corinthiens, fort bien conservés, encadrent les hautes arcades des galeries superposées. Bien que le sol se soit affaissé autour de l'édifice et que les vomitoires d'accès soient en partie enterrés, il produit un très grand effet. Il écrase complètement le pauvre village arabe qui se tasse à ses pieds avec ses cambuses cubiques aux toits plats, couverts de fascines, et, çà et là, ses minarets et ses coupoles de marabouts qui

émergent au-dessus des terrasses toutes blanches, comme de gros œufs posés sur leurs coquetiers. Ces misérables bâtisses en plâtras, sans profil et sans lignes, s'effondrent devant la ferme ordonnance et la solidité romaines. De quel air impérial, cet amphithéâtre d'El-Djem surgit, parmi les cactus et les oliviers de sa maigre campagne, au milieu d'une plaine blonde, sablonneuse, déjà désertique, d'une sévérité et d'une tristesse infinies !

Énorme et splendide de patine, il est aussi plus imposant que le Colisée, parce que la vue n'en est pas obstruée par des constructions toutes proches. On le voit de plus loin. En outre, il a des parties intactes qui n'existent plus à Rome. Tout le sous-sol, en particulier, subsiste encore : les cages des bêtes féroces, les prisons des condamnés, les conduites qui amenaient l'eau de la mer dans l'arène transformée en bassin pour les naumachies. Néanmoins, malgré cet état d'intégrité relative, j'avoue ma froideur devant ce formidable cylindre de pierres. C'est trop énorme pour moi, c'est sans âme et sans pensée. Mais le public d'aujourd'hui, qui a le goût du colossal et du néronien, les lecteurs de *Quo vadis ?* se passionneront sans doute pour l'amphithéâtre d'El-Djem. Nos romantiques aussi partageaient cette passion rétrospective

pour ce qu'ils appelaient : « le Cirque. » Flaubert adolescent l'écrivait à son ami Lepoittevin : « Ah ! le Cirque, c'est là qu'il faut vivre, vois-tu ! On n'a d'air que là ! Et on a de l'air poétique à pleine poitrine, comme sur une haute montagne, si bien que le cœur vous en bat... » Le bon Flaubert s'illusionne, en cherchant de la poésie à l'amphithéâtre. C'était un lieu de brutalité, où s'épanouissait tout un monde d'abominables instincts, une sorte de *Cloaca Maxima* de la cruauté, de la luxure et de la bêtise des foules... Décadence, décadence ! Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'amphithéâtre, dans sa lourdeur et sa rotondité toutes matérielles, n'est pas intelligent. Et c'est pourquoi celui d'El-Djem, qui peut-être ravira le touriste, m'émeut médiocrement.

XII

Je m'y arrête tout juste entre deux trains et je reprends ma route vers Gigthi.

On m'avait déconseillé cette excursion. On me disait : « C'est loin, c'est pénible ! Au moins quinze heures de chemin de fer, à travers un paysage ingrat ! Et il n'y a pas grand'chose à voir... » Pour moi, j'étais persuadé du contraire, par je ne sais quel pressentiment infaillible, et, à cause de cela, j'étais résigné aux pires incommodités. Je me composais de Gigthi une image séduisante, et si nette dans mon esprit, qu'aujourd'hui encore je pourrais la dessiner sur du papier. Mais ce n'était pas cela du tout.

Il faut bien avouer que, de Sfax à Gabès, l'interminable trajet est quelque chose de désolant. Je ne connais guère au monde de pays plus terne, d'une platitude plus monotone et désespérément continue. Sans un petit incident

dramatique, ce funèbre trajet n'eût laissé aucune trace dans ma mémoire. Devant une gare minuscule perdue dans la désolation de la brousse, au milieu d'un attroupement d'hommes en burnous et de tirailleurs qui gesticulent, qui crient, en brandissant leurs fusils, le train s'arrête démesurément. Il paraît qu'on transporte dans un fourgon plusieurs morts et quelques blessés, ramassés à quelque cent mètres de la station, après une escarmouche entre soldats réguliers et déserteurs, — des conscrits indigènes en rébellion qui terrorisent la contrée. Les crosses des fusils sonnent d'une façon belliqueuse sur les marche-pieds des wagons. Il y a certainement de la poudre dans l'air... Ce simple détail suffit à vous rappeler que vous êtes entrés dans une zone qui n'est pas toujours sûre, celle des régions limitrophes du Sahara. Me voici sur le *limes romanus,* l'antique marche de la romanité. Sans doute, aux temps des Gordiens, les citoyens de Gigthi, où je vais, étaient exposés à des rencontres et à des émotions beaucoup plus sérieuses que celle-ci...

Je débarque à Gabès, en pleine nuit, sous des ténèbres opaques, où les cochers maltais lancent leurs véhicules en une course périlleuse et furibonde, parmi des injures, des clameurs de disputes... Et le lendemain, à l'aube, c'est le

réveil délicieux devant les palmiers, les eucalyptus, les fleurs d'un jardin tout embaumé de senteurs printanières, dans la joie du ciel matinal et le halo nacré de la mer voisine.

Malgré son oasis fameuse, Gabès ne me retient pas longtemps.

Et pourtant cette oasis a des recoins, des détours ou des chutes d'oued, qui sont d'une réelle beauté. Sous les feuilles des bananiers et les parasols des palmes, circule tout un petit monde de jardiniers et d'agriculteurs dont j'ai essayé, ailleurs, de dire le charme un peu enfantin. Mais, — l'avouerai-je? — je n'ai jamais été très ébloui par les paradis terrestres des oasis. Cette maigreur des verdures me déçoit toujours. Et puis, la saleté, la puanteur des villages blottis à l'ombre des vergers, ces marmots qui grouillent, parmi les porcs et les volailles, avec des mouches collées au coin des yeux, leur méchanceté sournoise, les regards hostiles ou méprisants du fellah, — tout cela m'impressionne désagréablement. Évidemment, cela doit les agacer, eux aussi, d'être traités par nous en bêtes curieuses. Quoi qu'il en soit, le milieu n'est pas précisément aimable et souriant pour un pauvre Roumi, qui erre, tout désemparé, à travers cette rusticité africaine. Fuyons ces rivages empestés et mal accueillants...

XIII

De Gabès à Gigthi, il me reste encore à faire, en automobile, près de cent vingt kilomètres : c'est aller chercher bien loin de problématiques merveilles.

Mais, dès que la voiture est lancée sur la route de Médénine, je suis conquis, tout de suite émerveillé. Je sens déjà sur mes lèvres le vent salé qui a traversé les chotts. Cette fois, c'est bien le Sud, ce sont les grands horizons dépouillés et splendides que j'aime plus que tout au monde. Ni Haïdra ni Sbeïtla ne m'avaient donné une impression désertique aussi complète. Des deux côtés de la piste, à perte de vue, des terrains fauves et cuivrés, qui se boursouflent et qui ondulent comme une houle de métal figé, et, dans les arrière-fonds, enveloppant de gazes ténues les belles montagnes africaines, de légères vapeurs imperceptiblement

teintées de ces roses et de ces mauves qui sont la séduction indéfinissable du Sud. A la limite des terres, se déploient toujours ces étonnantes rangées d'offrandes, ces formes confuses d'architectures, de statues et de vases précieux, que j'avais tant admirées sur les degrés du temple capitolin de Sufetula. Tout cela flotte dans une brume très fine, lumineuse et attirante à la façon d'un mirage prêt à se dissoudre. Cela baigne dans une grande clarté radieuse, inépuisable, prodigue comme les sources mêmes de la lumière. C'est immobile et rayonnant, — un paysage de silence et de solitude, qui vous exalte et qui vous enivre, où l'on a l'illusion de se sentir un maître, — le seul maître, — qui paraît fait uniquement pour vous, pour votre joie. Non, vraiment, les plus fameux paysages d'Europe, qui occupent votre pensée de choses particulières, qui vous font souvenir de celui-ci ou de celui-là, ne sont rien à côté de ce désert nu comme la main, où l'on est seul, où l'on n'a rien devant soi que l'espace et la lumière, à l'infini...

Dans le vent de la course vertigineuse, c'est un éblouissement, à mesure que monte le soleil matinal. Cependant quelques menues singularités finissent par détourner l'attention. Voici la petite oasis de Ménara, et, aux envi-

rons, des cavaliers en burnous, des familles de paysans gétules entassées dans des chars à hautes roues ; là-bas, sur des mamelons, quelques ruines antiques : fermes, villas, forteresses byzantines... Enfin, voici Médénine, apparition étrange et funèbre au fond d'une cuvette sablonneuse. On recule tout à coup de deux mille ans à travers les siècles : les « mappalia » des Numides, telles que Salluste les a décrites dans son *Jugurtha,* surgissent devant nous, bâtisses primitives serrées les unes contre les autres, comme des stèles dans une nécropole. L'historien latin les a bien vues : ce sont effectivement des carènes de navires renversées, sans ouvertures, sinon un ou deux trous percés sur le devant. Elles sont ensevelies sous une épaisse couche de chaux. On dirait des habitations funéraires vides et abandonnées.

Une extraordinaire impression de mort se dégage de cette bourgade saharienne endormie sous son linceul de blancheur immaculée.

XIV

Ce caractère de mort et de désolation s'accentue encore, dès qu'on est sorti de la cuvette relativement fertile où est bâtie Médénine. Plus on se rapproche de Gigthi, plus l'aspect de la plaine redevient désertique. Et cependant cette plaine rocailleuse a dû être fertile, elle aussi, aux temps anciens. De loin en loin, minuscule comme un jouet d'enfant s'aperçoit un petit palmier, un petit figuier, un olivier expirant sur un sol maigre où s'est infiltré un peu d'eau. Mais les terrains conservent toujours leur belle couleur chaude. C'est une pâte de cuivre rose, où se discernent à peine, comme une mousse ou comme une écume, des iris des sables et des immortelles, squelettes de fleurs, qui se brisent et qui s'évanouissent en poussière au moindre contact.

On chemine assez longtemps à travers cette

aridité. Et puis soudain, la poitrine se dilate : on sent la mer. Une ligne d'un bleu un peu dur tranche sur le ciel pâle. On tourne la tête vers le halo nacré qui annonce les rivages, — et voici que sur une colline, perdue dans la stérilité de la plaine, on distingue soudain des fûts de colonnes, un profil de temple, de vagues blancheurs architecturales, ces tons d'ivoire et d'or qui revêtent, à la façon d'une rouille précieuse, les ossements des villes mortes africaines. Une silhouette amie se dessine au milieu de ces grands espaces informes et hostiles à la vie. Il y a là de l'intelligence et de la beauté, quelque chose d'humain et de dominateur qui donne un sens au paysage.

On enjambe des ravins, on escalade des monticules tout bosselés de décombres, tout hérissés d'herbes sèches, en écrasant sous ses pieds des pommes de coloquintes qui ont l'air de suer des poisons, ou dont l'écorce vide s'écrase et se réduit en cendre, comme le fruit de l'arbre de Sodome... Et brusquement, sans transition, on se trouve sur une place publique, aux grandes dalles de calcaire jaune, encombrée de colonnes gisantes et de bases de statues; sur le pourtour, un portique à colonnades, ainsi que dans tous les forums africains; à gauche, le sanctuaire de la Concorde Panthée flanqué d'une chapelle d'A-

pollon; dans le fond, un autre temple consacré au génie d'Auguste, et, formant le centre architectural de l'esplanade, un autre grand temple dédié à Jupiter-Sérapis, et que précédait, comme à Sbeïtla, une tribune aux harangues. Rome est ici, avec ses dieux, sa politique, ses arts et ses lettres. Mes regards tombent sur un socle de statue, et je lis : « *Aurelio Vero Gigthenses publicè.* — A Aurélius Vérus, les habitants de Gigthi, aux frais de la République. » Ce langage m'est familier. Je suis chez moi.

D'autres bases gisent à côté. Elles portent les noms de Marc-Aurèle, de Nerva, de Trajan. Une nscription commémore l'envoi à Rome d'une « délégation magnifique, — *legatio magnifica.* » Décidément, je suis en pays latin! Puis, à considérer plus attentivement ces ruines, une foule de souvenirs vous reviennent, qui élargissent encore devant l'esprit, les perspectives de l'histoire. Vues de près, ces vieilles pierres dorées paraissent toutes blanches. Elles étaient revêtues de stucages, dont on reconnaît encore la trace. Les chapiteaux et les colonnes sont de marbre blanc veiné de rose. Certains sont mauves, ou d'un gris gorge-de-pigeon. Tout cela compose un ensemble clair et joyeux, beaucoup moins sévère que l'habituelle architecture romaine. Cette ville blanche rappelle Pompéï et la Campanie. Et l'on

se souvient que Gigthi, d'abord carthaginoise, s'ouvrit, à toutes les époques, au commerce de l'Hellade. Gigthi est plus grecque que romaine. Nous voici sur les confins où le monde latin et le monde hellénique se mêlaient jusqu'à se confondre.

XV

Par une porte monumentale, je débouche sur une rue en pente qui s'abaisse vers la mer. A gauche, au sommet d'une colline assez élevée, des murailles blanches s'aperçoivent : c'est le bordj de Bou-Grara, le fortin qui défendait les approches de la côte. A droite, au delà d'une dépression de terrain, monte une autre colline, — sur laquelle, paraît-il, était construite l'ancienne Gigthi, la Gigthi carthaginoise, — et qui semble toute gonflée de ruines. Déblayée çà et là, elle montre un lacis de ruelles tortueuses, des racines de murs qui dessinent de petites maisons, un marché, des thermes, plus loin une palestre et un temple de Mercure. Du côté de la plage, de vagues débris qui représentent des docks et le môle du vieux port...

J'ai devant moi la Mer des Syrtes, la mer inhospitalière, l'*inhospita Syrtis* de Virgile. Dans

sa bordure de sables et sa frange d'écume, elle est toute bleue, d'un bleu dur et violent, à l'éclat et à la solidité métalliques. Elle est déserte. Pas un être vivant sur la plage, ni nulle part, si loin que le regard puisse aller. Cela rappelle certaines anses solitaires de la Mer Morte. Dans la direction du bordj, à une faible distance du rivage, on voit seulement quelques écueils lavés par le flot, et, parmi ces écueils, un bâtiment plat, tout blanc de chaux, qui a le même aspect d'habitation funéraire que les silos de Médénine. Sous son blanc linceul, il est clos et aveugle de tous côtés, il est vide et inhabité. Personne non plus aux alentours, personne sur la barque à l'abandon, la barque unique, qui dresse ses vergues sans voiles au-dessus des écueils, et qui a l'air immobile comme la mer elle-même. Avec son museau de dauphin, elle évoque ces barques très archaïques qui sont peintes dans les hypogées d'Égypte, et qui transportaient les ombres sur le Fleuve infernal. Au-dessus, une falaise aux parois lisses et perpendiculaires comme un mur, la falaise où est bâti le bordj à peu près invisible. On dirait le rivage escarpé de l'Ile des Morts... Et, ceignant toute la courbe de la baie, se déployant à l'infini, une mer de sable, une mer vermeille qui semble manger la mer bleue des Syrtes, la dévorer, la recouvrir petit à petit,

— immense nappe d'or tout unie, sans une ondulation, où n'apparaissent, çà et là, que de grosses boules végétales, pareilles à des récifs dans une eau calme.

De ce grand paysage léthargique, il se dégage une impression d'effroi. C'est l'épouvante dans la clarté, l'horreur panique des pays de soleil... Mais, derrière les flots bleus solidifiés, le regard qui se tend, finit par découvrir, derrière un voile de brumes légères, quelque chose de joyeux, de doré et de chatoyant, qui ressemble à une terre de mirage. De loin, cela a beau être charmant, ensorcelant, comme l'éternelle illusion, cela est réel. Cette terre, enveloppée de vapeurs fantastiques, c'est Djerba, l'île antique des Lotophages.

Depuis des millénaires, elle a fasciné le navigateur errant, Homère l'a chantée. Ulysse, ballotté par la tempête, tira les nefs fatiguées sur le sable de ses plages. Enivrés par la liqueur délicieuse du lotos, ses compagnons faillirent y oublier la patrie, au milieu des voluptés étrangères. Ils avaient bu et mangé le fruit de rêve, qui amollit les courages. Pourtant ce fruit divin était réel comme la terre qui le porte. Sous ces fables des Grecs, il y a toujours de la réalité, comme derrière les mirages de la Méditerranée, il y a des îles et des continents. Le lotos n'est pas une imagination de poète. De graves histo-

riens l'ont décrit. Il avait, nous disent-ils, une saveur exquise, un parfum délectable. Il tenait à la fois de la datte et de la figue, et il offrait une belle couleur dorée. Ses baies grosses comme celles des myrtes, formaient de véritables grappes d'or... Il n'en fallait pas plus pour enchanter des hommes à l'imagination vive.

On comprend que des Orientaux indolents finissent par s'enlizer ici dans le plaisir et la paresse. Mais des races énergiques ne trouvent au Pays du lotos, après de passagères voluptés, qu'un stimulant à l'action. Pour le Grec, la mer des Syrtes n'était que le seuil d'un continent merveilleux, plein de prestiges et de trésors, où, sur les pas d'Héraklès, le dieu conquérant et dompteur de monstres, on allait conquérir les toisons fabuleuses. C'était l'entrée des grands pays vagues et splendides du Couchant, — l'Hespérie, le Moghreb, comme disent les Arabes d'aujourd'hui, en mettant dans ce mot voilé tout le mystère et tous les éblouissements des régions inconnues.

Cette Hespérie des pommes d'or et des dragons aux yeux d'azur — les Hellènes, arrêtés dans leur route par Carthage et ne pouvant la coloniser par leurs armes et par leurs comptoirs, l'ont colonisée idéalement par leurs légendes. Sous les platanes d'Olympie, leurs odes triom-

phales contaient comment Hercule le Thébain, suivi de son fidèle Iolaüs, avait conquis toute l'Afrique. Il y fonda Capsa, Théveste, Icosium, Tanger, Lixus. C'est près de Carthage qu'il vainquit, en combat singulier, Antée le Géant. C'est sur les hautes montagnes africaines, du côté de Miliana et de l'Ouarsenis, qu'il s'assit un jour, pour relayer Atlas, fatigué de porter le ciel sur ses épaules. A El-Kantara, les traces de son talon victorieux sont encore visibles sur les roches d'or qui séparent du Tell les régions sahariennes. Et c'est pourquoi on appelait ce défilé *Calceus Herculis,* le Talon d'Hercule. Plus loin, entre Tanger et Gibraltar, se dressaient ses fameuses Colonnes, la porte du Détroit, qu'il avait creusé de ses mains divines, pour réunir la mer Tyrrhénienne à la mer Atlantide.

Ainsi le héros hellène avait laissé l'empreinte de ses pas sur toute la face de la terre africaine. Les dieux mêmes de l'Hellade avaient daigné enseigner l'art des villes à cette contrée sauvage : Cyrène, la grande métropole lybique, avant d'être une cité illustre, fut d'abord une nymphe poursuivie par Apollon à travers les vallées d'Arcadie. Enlevée par le dieu, transportée dans une oasis de la mer des Syrtes, — dans le Jardin de Vénus, disaient les Grecs, — Cyrène, en souvenir de son immortel amant, lui bâtit

un temple vermeil, à l'extrémité d'une rue toute droite, bordée de portiques et pavée de dalles polies, où sonnaient les sabots des coursiers gétules et numides...

Mais il serait interminable de vouloir dérouler et déployer en son entier ce tissu de légendes et de beaux récits mythologiques, dont les Grecs avaient enveloppé le pays des Lotophages et des Hespérides. La broderie est d'une telle ampleur et d'une telle somptuosité, qu'elle finit par recouvrir toute l'Afrique et par voiler complètement le visage de la Terre barbare. Dans leur insatiable appétit de merveilleux, ils avaient même franchi les colonnes d'Héraklès, et, par delà la Tour de Chronos, ils avaient placé leur Ile des Bienheureux, que caressent les brises de l'Océan, et où les fleurs naissent du sol en une floraison changeante et perpétuelle...

XVI

C'est sans doute cette poésie très antique et toujours jeune qui donne à Gigthi un caractère à part, si réellement original, parmi les autres Villes d'or. Attirés dans son port par le souvenir des Lotophages, les Grecs l'ont aimée, — et certainement Gigthi a aimé la Grèce, ses marchands, ses poètes et ses artistes. L'élégance, la grâce de son temple capitolin suffiraient seules à le prouver.

Avec ses chapiteaux de marbre blanc, nuancés de rose comme la conque d'Aphrodite, il prend, en face des sables et de la Syrte inhospitalière, la signification et la majesté d'un symbole. Il atteste la pérennité d'une forme de civilisation sans pareille, dont nous sommes les héritiers. C'est pourquoi il importe de sauver à tout prix ses ruines. On y a retrouvé autrefois une tête de Zeus selon le type immortalisé par Phidias. Je

voudrais qu'un moulage de cette tête fût replacé dans la cella restaurée du sanctuaire africain. Sur le seuil de l'immense continent noir, qui s'enfonce là-bas, derrière la ligne des sables et les brumes marines, on évoquerait ainsi plus facilement la silhouette du dieu au front rayonnant et au bras armé de la lance, — éternelle figure de l'Intelligence souveraine, de la Pensée civilisatrice...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE 5

I

LE PLUS GRAND CENTRE ARCHÉOLOGIQUE DU MONDE.

I. Les Villes d'or et les Villes Blanches. La continuité latine en Afrique. Erreur de perspective de Flaubert et de Fromentin. — II. L'armée de la Conquête et les premières découvertes archéologiques : l'*Album* du Capitaine Delamarre. Vandalisme inconscient. Les fouilles de Thévestе et la main-d'œuvre militaire. Le colonel Carbuccia et le préfet de la III^e^ Légion Auguste : l'héritage latin revendiqué par un Corse. — III. Le clergé et la tradition catholique africaine : impulsion du Cardinal Lavigerie. — IV. Les archéologues de la première heure : Berbrugger et la *Revue africaine*. Les missions archéologiques. L'œuvre de Stéphane Gsell. — V. Les restaurations des

ruines antiques. Un immense musée en plein air. Ce qui reste à faire : la résurrection totale de l'Afrique romaine 27

II

LA VOIE ROYALE.

I. Vue panoramique des ruines romaines de l'Algérie et de la Tunisie. Orléansville, Ténès, Gouraya. Le charme de Cherchell. Ses débris antiques, son musée : la *Vénus à la sandale* et l'*Apollon à la Colombe*. Tipasa : les basiliques et les nécropoles chrétiennes. Le forum et la Colline des temples. Le tombeau de la Chrétienne. Castiglione, Aumale, Matifou. — II. Les ruines chrétiennes. Plus intactes et plus considérables que partout ailleurs. Tigzirt et sa basilique à trois nefs. Les villes mortes de la Numidie. Cirta, la beauté de son site. Les villes frontières : Thimgad, Lambèse. Les colonies et les municipes numides : Cuicul, Thibilis, Thubursicum, Madaure, Théveste. Le petit temple et la basilique de Théveste. — III. Les ruines de la Proconsulaire. Importance historique de Carthage, son paysage, ses monuments. Les villes de l'intérieur et les villes désertiques : Dougga, Thuburbo Majus, El-Djem, Sbeïtla, Haïdra, Gigthi . . 61

III

LA RÉSURRECTION DE CARTHAGE.

I. Pourquoi il faut faire des fouilles à Carthage. Ce que cette Métropole représente dans l'histoire de la civilisation occidentale. — II. Peut-on ressusciter Carthage? Ses ruines valent-elles la peine d'être exhumées? Opinion de Chateaubriand. Ce qu'on a déjà exhumé. Le musée Saint-Louis et le musée du Bardo : les mosaïques africaines. — III. Carthage et le cardinal Lavigerie : *Instauranda Carthago.* La ville neuve et ses bâtisses utilitaires. Le cardinal veut faire de Carthage une capitale religieuse et politique, en même temps qu'un centre archéologique. La lettre du Pape Léon IX aux évêques africains. Carthage symbole de l'unité future de l'Afrique. — IV. Comment bâtir la Carthage moderne? La Villa mauresque et la Villa romaine. Tout une série d'arts antiques à rénover. Reconstruction des Thermes d'Antonin. — V. Difficultés qui entravent les fouilles. Sacrifices à consentir. Dresser un plan méthodique des fouilles futures : ce qu'on peut sauver des ruines romaines. — VI. Les ruines chrétiennes : leur importance. Une visite aux basiliques chrétiennes avec l'archevêque d'Alger. Les Litanies des saints d'Afrique. — VII. En attendant la résurrection archéologique, faire le silence et la solitude autour des ruines de Carthage 83

IV

DU CAPITOLE DE THUGGA AUX CATACOMBES D'HADRUMÈTE.

I. Foisonnement des ruines dans la Proconsulaire. Il n'y a pas contradiction entre l'Afrique de Rome et celle de l'Islam. Les anciens maîtres du sol : les *Pullæni*, les *Petronii*, les *Variani*. L'œuvre de reconstitution à peine commencée. — II. Thugga, que les indigènes appellent *Dougga*. Les villes mortes qui s'échelonnent le long de la route : Thignica, Thubursicum Bure, etc. — III. Thugga maintes fois décrite. Son profil original. Son périmètre. Abondance de ses édifices. — IV. Le théâtre antique. Un des mieux conservés de l'occident. L'ordonnance architecturale de la scène. Le paysage environnant. L'antiquité héroïque et légendaire toujours vivante en Afrique. Rénover, à Thugga, la tragédie antique : les beaux sujets de l'histoire et de la légende africaines. Les *panégyries* futures de l'Afrique du Nord. — V. L'acropole de Thugga. Le Capitole. Patine merveilleuse des marbres. Beauté toute classique du profil de la cella. Les forums. Le temple de Mercure. La rue de la Piété Auguste. — VI. La science des villes chez les anciens et l'urbanisme moderne. — VII. Ce qu'il y aurait à faire à Dougga : dégagements, fouilles, restaurations. — VIII. De Thugga à Thuburbo Majus. Les mosaïques d'Oudna,

l'aqueduc du Zaghouan. Les ruines de Thuburbo. Un soir de lune. — IX. Sousse, ou l'antique Hadrumète. Les divers groupes de catacombes qu'on y a découverts. Les catacombes d'Hermès et du Bon Pasteur. Caractéristiques de ces nécropoles africaines, plus intactes et plus peuplées que celles de Rome. Les vendanges célestes et les Dormants d'Hadrumète. — X. La villa païenne. Hadrumète, ville de Vénus. Ses mosaïques : *Le Triomphe de Bacchus* 129

V

LES SENTINELLES DU DÉSERT : AMMÆDARA, SUFETULA, GIGTHI.

I. Romanisation intense des zones sahariennes. Abondance des villes mortes sur le *limes romanus*. Les ruines de Thélepte. Ce qu'elles nous apprennent. — II. Difficultés du voyage : les compartiments superposés du pays tunisien. La ligne de Kalaa-Djerda. Le paysage de l'Oued-Sarrath. La Table de Jugurtha. La Montagne des Serpents. — III. Le bordj d'Haïdra, l'antique Ammædara. Les faisceaux proconsulaires et les fusils Gras. La citadelle byzantine réfléchie dans l'Oued. Le bouquet de couleurs. Les ruines confuses de la cita-

delle. — IV. Le mausolée et l'arc de triomphe : *à Septime Sévère, Père de la Patrie.* Les féeries du Désert et les splendeurs de l'Histoire. — V. D'Haïdra à Sbeïtla en passant par Kairouan : l'art arabe fait des dépouilles de la latinité. Importance des ruines de Sufetula (Sbeïtla). Une lettre de Saint-Augustin au sénat de la colonie de Sufetula. — VI. L'arc de triomphe lieu-commun de l'Afrique latine. Originalité de celui de Sufetula. Ses colorations rose et or. Un profil architectural qu'on ne reverra plus. — VII. Une visite au théâtre. Vue panoramique des ruines. Le lit de l'Oued et le pont romain. Les fonds mouvants du paysage désertique. — VIII. Les basiliques chrétiennes, les nécropoles et les couvents. Ce que les catholiques devraient faire : l'*Œuvre des basiliques africaines.* Les mosaïques. Celles de l'Oued-Athménia et celles d'Hippone. — IX. Le forum de Sbeïtla. Les trois petits temples capitolins, comparables à celui de Dougga. L'oiseau des ruines. — X. Vue d'ensemble : la cuve de cuivre rouge. — XI. Arrêt à El-Djem, l'antique Thysdrus. Son amphithéâtre égal au Colisée. Les tons orangés des pierres. Conservation du sous-sol. La poésie du Cirque : une phrase de Flaubert. — XII. Le *limes romanus.* L'oasis de Gabès. — XIII. Le trajet de Gabès à Gigthi. La route de Médénine. La séduction du Sud. La grandeur féerique du paysage. Les maisons blanches de Médénine. Salluste et les « mappalia » des Numides. — XIV. Apparition de

Gigthi. Les pommes de coloquintes et les « ossements » des ruines. Le forum, les temples. La dédicace à Aurélius Vérus. — XV. L'ancien port, les docks, le temple de Mercure. La mer des Syrtes. Djerba, l'Ile des Lotophages. Les légendes helléniques : l'Afrique colonisée par la poésie grecque. Les amours de Cyrène et d'Apollon. La Tour de Chronos. — XVI. Gigthi, ville plus grecque que romaine. La tête de Zeus au seuil du Continent Noir 181

PARIS. — IMP. MICHELS FILS, 6, 8 ET 10, RUE D'ALEXANDRIE.